

Le monde de Ben

Doris Lessing

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

The background of the book cover is a photograph showing the lower legs and feet of a person wearing brown corduroy trousers and dark shoes, walking on a light-colored, textured surface. A large white arrow points upwards from the bottom towards the person's feet.

DORIS
Lessing
**LE MONDE
DE BEN**

ROMAN

**Prix Nobel
de littérature 2007**

Née le 22 octobre 1919 à Kermanshah en Perse, **Doris Lessing** a six ans quand sa famille s'installe en Rhodésie du Sud, l'actuel Zimbabwe, alors colonie britannique. Pensionnaire d'un institut catholique tenu par des religieuses qu'elle supporte mal, elle quitte définitivement l'école à quinze ans, travaille en tant que jeune fille au pair puis comme standardiste. En 1938, elle commence à écrire des romans tout en exerçant plusieurs emplois pour gagner sa vie. À dix-neuf ans, elle se marie avec Frank Wisdom, avec qui elle aura deux enfants, mais elle le quitte en 1943 pour Gottfried Lessing, dont elle aura un fils. En 1950, elle publie *Vaincue par la brousse* (*The Grass is*), puis cinq ouvrages d'inspiration autobiographique, publiés entre 1952 et 1969, sont regroupés sous le titre *Les enfants de la violence*. Prolixe et éclectique, elle apparaît comme le témoin privilégié de son temps et comme une véritable instance morale. En 2007, elle se voit attribuer, à quatre-vingt-huit ans, le prix Nobel de littérature.

LES GRAND-MÈRES

N° 8515

LE RÊVE LE PLUS DOUX

N°8607

UN ENFANT DE L'AMOUR

N° 8721

MARA ET DANN

N°6695

DORIS

LESSING

Le monde de Ben

ROMAN

Traduit de l'anglais par Marianne Véron

Titre original

BEN IN THE WORLD

Éditeur original HarperCollins Publishers Ltd

© Doris Lessing, 2000

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2000

« Pendant des milliers d'années, nous nous sommes raconté des légendes et des histoires, et il y a toujours eu des analogies et des métaphores, des paraboles et des allégories ; elles étaient insaisissables, équivoques ; elles suggéraient et égrenaient les allusions, elles s'enfuyaient dans un miroir obscur. Mais après trois siècles de roman réaliste, chez beaucoup de gens, cette partie du cerveau s'est atrophiée. »

Doris Lessing, *Dans ma peau*.

« Quel âge avez-vous ?

— Dix-huit ans. »

La réponse ne vint pas tout de suite car Ben redoutait ce qui, il le savait, allait arriver maintenant ; et en effet, derrière la vitre qui le protégeait du public, l'employé posa son stylo-bille sur le formulaire qu'il remplissait, puis, avec sur son visage une expression que Ben connaissait trop bien, examina son client d'un regard à l'amusement empreint d'impatience qui n'était pas tout à fait de la dérision. L'homme qu'il avait devant lui était petit, gros, ou en tout cas trapu. La veste qu'il portait était trop grande pour lui. Il devait avoir au moins quarante ans. Et ce visage ! C'était une large face aux traits grossiers, dont la bouche s'étirait en un grand sourire - qu'est-ce qu'il pouvait bien trouver de si fichtrement drôle ? -, un nez épaté aux narines dilatées, des yeux glauques avec des cils roux pâle, sous des sourcils en bataille de la même couleur. L'homme avait une barbe courte et pointue qui n'allait pas avec le reste du visage. De la même façon que son sourire, ses cheveux - longs, retombant de travers devant et en mèches raides sur les côtés, comme par volonté de caricaturer une coupe à la mode - semblaient faits pour choquer et agacer. Et pour couronner le tout, il parlait d'une voix prétentieuse. Est-ce qu'il se payait sa tête ? Si l'employé procédait à cette inspection minutieuse, c'est que Ben suscitait en lui un malaise qui le fâchait. Il dit d'une voix malveillante : « Vous ne pouvez pas avoir dix-huit ans. Allons, quel âge avez-vous vraiment ? »

Ben resta muet. Tout son être était sur le qui-vive, flairant un danger. Il regrettait d'être venu dans cet endroit, qui pouvait refermer ses murs sur lui. Il écoutait les bruits du dehors, dont la normalité le rassurait. Des pigeons conversaient dans un platane, et il était avec eux, et il les imaginait agrippant les brindilles de leurs pattes roses qu'il pouvait sentir se resserrer sur son propre doigt ; ils étaient heureux, le dos au soleil. Ici, il y avait des bruits qu'il ne pouvait pas comprendre avant d'avoir isolé chacun d'eux. Pendant ce temps l'employé attendait en tripotant distraitemment son stylobille. Un téléphone sonna, tout près de lui. À ses côtés, plusieurs autres employés, hommes et femmes, étaient séparés du public par cette vitre. Certains utilisaient des instruments qui cliquetaient et caquetaient, d'autres contemplaient des écrans où apparaissaient et disparaissaient des mots. Chacune de ces bruyantes machines, Ben le savait, lui était vraisemblablement hostile. Il se déplaça légèrement sur le côté, pour se débarrasser des reflets sur la vitre qui le dérangeaient et l'empêchaient de bien voir cette personne fâchée contre lui.

« Si, j'ai dix-huit ans », dit-il.

Il le savait. Quand il était parti à la recherche de sa mère, trois hivers plus tôt - il n'était pas resté parce que Paul, le frère qu'il détestait, était entré -, elle avait écrit en gros caractères sur un carton :

Ton nom est Ben Lovatt.

*Le nom de ta mère est Harriet Lovatt
Le nom de ton père est David Lovatt
Tu as quatre frères et sœurs, Luke, Helen, Jane et Paul. Ils sont plus âgés
que toi.*

Tu as quinze ans.

Au verso de la carte était indiqué :

Tu es né.....

Ton adresse est.....

Cette carte avait plongé Ben dans une rage désespérée et une affliction telles qu'il l'avait prise des mains de sa mère et s'était élancé hors de la maison. D'abord il avait raturé le nom de Paul. Puis celui de son autre frère et de ses sœurs. Ensuite, en ramassant la carte tombée au sol, il avait vu le verso et raturé tous les mots avec son stylo-bille noir, ne laissant qu'un fouillis de lignes embrouillées.

Ce chiffre, quinze, revenait sans cesse dans les questions que, lui semblait-il, on lui posait toujours. « Quel âge avez-vous ? » Sachant que c'était important, il s'en souvenait et, lorsqu'à Noël l'année changeait, ce qui ne pouvait échapper à personne, il ajoutait une année. Maintenant j'ai seize ans. Maintenant j'ai dix-sept ans. Maintenant, puisqu'un troisième hiver a passé, j'ai dix-huit ans.

« Bon, alors quand êtes-vous né ? »

Depuis qu'il avait gribouillé rageusement par-dessus les mots au dos de la carte, il comprenait chaque jour davantage l'erreur qu'il avait commise. Et il avait détruit la carte, désormais inutile, dans un accès de rage paroxystique. Il connaissait son nom. Il connaissait « Harriet » et « David », et se désintéressait de ses frères et sœurs, qui auraient voulu qu'il soit mort.

Il ne se rappelait pas quand il était né.

Comme il était à l'affût de tous les sons, il entendit les bruits de ce bureau augmenter soudainement parce que, dans une file d'attente devant l'une des vitres, une femme s'était mise à crier contre l'employé qui la questionnait, et, à cause de cette colère libérée dans l'air, toutes les files commencèrent à s'agiter, et d'autres gens marmonnaient, puis disaient à voix haute, comme un aboiement, des mots brefs et pleins de colère comme Salauds, Merde - et c'étaient des mots que Ben connaissait très bien, et qui l'effrayaient. Il sentit le frisson glacé de la peur parcourir son dos depuis la nuque. L'homme derrière lui s'impatientait, et dit : « Je n'ai pas la journée, moi ! »

« Quand êtes-vous né ? À quelle date ? »

— Je ne sais pas », dit Ben.

L'employé mit alors un terme à l'affaire, repoussant le problème d'un : « Allez chercher votre certificat de naissance. Allez au bureau de l'état civil. Ça réglera la question. Vous ne connaissez pas votre dernier employeur ! Vous n'avez pas d'adresse ! Vous ne connaissez pas votre date de naissance ! »

Sur ces mots, ses yeux quittèrent le visage de Ben et il fit signe d'avancer à

l'homme qui était derrière, excluant ainsi Ben, qui sortit aussitôt de ce bureau avec l'impression que tous ses poils, tous ses cheveux étaient dressés tellement il se sentait pris au piège et effrayé. Dehors il retrouva le trottoir plein de gens, la rue encombrée de voitures et, sous le platane où les pigeons roucoulaient et s'ébrouaient d'un air satisfait, un banc. Il s'y assit. À l'autre extrémité, une jeune femme lui jeta un coup d'œil, puis un autre, se rembrunit, et s'en alla, en se retournant avec cette expression que Ben connaissait et à laquelle il s'attendait. Elle n'avait pas peur de lui, mais craignait que cela n'arrive bientôt. Son corps n'était plus que hâte et appréhension, comme quelqu'un qui s'évade. Elle entra dans un magasin, et jeta encore un coup d'œil en arrière.

Ben avait faim. Il n'avait pas d'argent. Des croûtes de pain émiettées jonchaient le sol, jetées là pour les pigeons. Il les rassembla rapidement, jeta un coup d'œil à la ronde : on l'avait déjà grondé pour ça. Un vieil homme vint s'asseoir sur le banc et fixa sur Ben un long regard, mais décida de ne pas tenir compte de ce que lui disait son instinct. Il ferma les yeux. Le soleil faisait perler un peu de sueur sur le vieux visage. Ben restait assis là, à se dire qu'il fallait retourner voir la vieille dame, mais elle serait déçue. C'était elle qui lui avait dit de venir dans ce bureau pour réclamer l'allocation de chômage. Penser à elle le fit sourire - avec une expression très différente de celle qui avait irrité l'employé. Il était assis là à sourire, d'un petit air qui laissait voir l'éclat de ses dents à travers sa barbe, et il regarda le vieil homme se réveiller et essuyer son visage ruisselant en disant : « Quoi ? Qu'est-ce que c'est que ça ? » comme si ça lui avait rappelé quelque chose. Puis, pour se protéger, il lança à Ben d'une voix coupante : « Qu'est-ce qui vous fait rire, hein ? »

Ben quitta le banc, l'ombre des arbres et la camaraderie des pigeons, et marcha dans les rues, sûr d'aller dans la bonne direction - il fit environ trois kilomètres. Il approchait à présent d'un groupe d'immeubles. Il se dirigea directement vers l'une des portes et, à l'intérieur, vit l'ascenseur descendre vers lui, avec des secousses et des sifflements ; il essaya de se forcer à y entrer, mais la peur de l'ascenseur l'entraîna vers l'escalier. Un, deux, trois... onze étages d'un escalier gris et froid, tout en écoutant l'ascenseur émettre des grommellements et des claquements de l'autre côté du mur. Sur le palier il y avait quatre portes. Il alla directement à l'une, d'où émanait une riche odeur de viande qui le fit saliver. Il tourna la poignée de la porte, la secoua, et recula pour contempler avec ferveur la porte, qui s'ouvrit. Là se tenait une vieille femme, souriante : « Ah, Ben, te voilà », dit-elle en l'entourant de son bras pour le faire entrer dans la pièce. Une fois à l'intérieur, légèrement ramassé sur lui-même, il lança des coups d'œil partout, surtout vers le gros chat tigré qui trônait sur le bras d'un fauteuil, le poil hérissé. La vieille femme s'en approcha et lui dit : « Allons, tout va bien, chaton », et sous sa main apaisante la frayeur du chat s'atténua et il redevint un petit chat bien lisse. Maintenant la vieille femme revint à Ben, avec les mêmes mots : «

Allons, Ben, tout va bien, viens t'asseoir. » Ben s'autorisa à quitter le chat des yeux, mais sans perdre sa vigilance, en lançant des coups d'œil vers lui.

C'était dans cette pièce que la vieille femme avait sa vie. Il y avait une casserole de ragoût sur un réchaud à gaz, et c'était cela que Ben avait senti sur le palier. « Tout va bien, Ben », répéta-t-elle, et elle versa des louchées de ragoût dans deux bols, posa des morceaux de pain à côté de l'un des deux, pour Ben, posa le sien en face de lui, puis en versa pour le chat dans une soucoupe, qu'elle posa par terre près du fauteuil. Mais le chat ne prenait aucun risque : il restait immobile, les yeux fixés sur Ben.

Ben s'assit, et ses mains allaient déjà plonger dans le tas de viande lorsqu'il vit la vieille femme secouer la tête. Il prit une cuillère et s'en servit, conscient de chaque geste, attentif, mangeant proprement, même s'il était évident qu'il avait très faim. La vieille femme mangeait un peu, mais le plus souvent, elle le regardait et, lorsqu'il eut fini, elle gratta tout ce qui restait au fond de la casserole pour le verser dans l'assiette de Ben.

« Je ne t'attendais pas », dit-elle, sous-entendant qu'elle en aurait fait plus. « Mange aussi le pain. »

Ben termina le ragoût, puis le pain. Il n'y avait rien d'autre à manger sauf un peu de gâteau, qu'elle poussa vers lui, mais il l'ignora.

Maintenant qu'il pouvait fixer son attention, elle lui dit lentement, soigneusement, comme à un enfant : « Ben, tu es allé au bureau ? » Elle lui avait expliqué comment y aller.

« Oui.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ils ont dit, "Quel âge avez-vous ?"»

La vieille femme soupira, et porta la main à son visage pour le frotter ici et là, comme pour écarter des soucis. Elle savait que Ben avait dix-huit ans : il le répétait constamment. Elle le croyait. C'était l'unique donnée qu'il répétait sans cesse. Mais elle savait qu'il n'y avait personne de dix-huit ans assis là en face d'elle, et elle avait décidé de ne pas réfléchir à ce que cela signifiait. Ce qu'elle ressentait pouvait se résumer par : *Ce n'est pas mon affaire, ce qu'il est réellement. Eaux troubles ! Problèmes ! Ne pas toucher !*

Il restait là comme un chien s'attendant à être rabroué, les dents exhibées dans cet autre sourire, qu'elle connaissait et comprenait à présent, un sourire étiré qui dénudait les dents et exprimait la peur.

« Ben, il faut retourner voir ta mère et lui demander ton certificat de naissance. Elle l'aura, j'en suis sûre. Et ça t'épargnera toutes les complications et les questions. Tu te rappelles comment y aller ?

— Oui, je sais.

— Bon. Je pense que tu devrais y aller bientôt. Peut-être demain ? »

Ben ne la quittait pas du regard, observant chaque petit mouvement des yeux, de la bouche, son sourire, son insistance. Ce n'était pas la première fois qu'elle lui disait de retourner voir sa mère. Il ne voulait pas y aller. Mais si elle disait qu'il fallait... pour lui, le plus difficile était qu'ici, il y avait de

l'amitié pour lui, de la chaleur, de la bonté, mais aussi de l'insistance pour qu'il s'expose à la souffrance, à la confusion, au danger. Les yeux de Ben ne quittaient pas ce visage, ce visage souriant qui était pour lui en cet instant l'ahurissant visage du monde.

« Vois-tu, Ben, je dois vivre de ma retraite. Je n'ai qu'une somme limitée pour vivre. Je veux t'aider. Mais si tu avais un peu d'argent - et ce bureau t'en donnerait, de l'argent -, ça m'aiderait. Tu comprends, Ben ? » Oui, il comprenait. Il connaissait l'argent. Il avait appris cette dure leçon : sans argent on ne mangeait pas.

Et maintenant, comme si ce n'était pas grand-chose qu'elle voulait lui faire faire, juste une petite chose, elle dit : « Bien, alors c'est réglé. »

Elle se leva. « Regarde, j'ai quelque chose qui devrait être parfait pour toi. »

Pliée sur le dossier d'une chaise il y avait une veste, qu'elle avait dénichée dans un dépôt de bienfaisance, à force de fouiller pour en trouver une aux épaules assez larges. La veste que portait Ben était sale et déchirée.

Il l'ôta. La veste qu'elle avait trouvée convenait à la robustesse de son torse et de ses épaules, mais flottait autour de la taille. « Regarde, tu peux la resserrer. » Il y avait une ceinture, qu'elle ajusta. Et il y avait aussi un pantalon. « Et maintenant, je veux que tu prennes un bain, Ben. »

Il ôta la nouvelle veste et son pantalon, docile, sans cesser de la regarder.

« Je vais ranger ce pantalon, Ben. » Ce qu'elle fit. « J'ai aussi un caleçon neuf, et des maillots de corps. » Il resta là, nu, attentif, tandis qu'elle passait dans la petite salle de bains attenante. Il fit palpiter ses narines, enregistrant l'odeur de l'eau. En attendant, il recensa toutes les odeurs de la pièce, les arômes faiblissants du ragoût, une odeur chaude, amicale ; le pain, qui sentait bon comme une personne ; puis une odeur fétide et sauvage - le chat, qui l'observait toujours ; une odeur de lit dans lequel on a dormi, dont les couvertures avaient été tirées par-dessus les oreillers, lesquels avaient encore une odeur différente. Et il écoutait, aussi. L'ascenseur était silencieux, derrière deux murs. Il y avait un vrombissement dans le ciel, mais il connaissait les avions, il n'en avait pas peur. Quant à la circulation en bas, il ne l'entendait pas du tout - il l'avait exclue de sa perception consciente.

La vieille femme revint et dit : « Vas-y, Ben. » Il la suivit, grimpa dans la baignoire, et s'y accroupit. « Assieds-toi », dit-elle. Il détestait s'abandonner à ce fond dangereusement glissant, mais il se retrouva assis dans l'eau chaude jusqu'à la taille. Il ferma les yeux et, les dents dénudées, cette fois dans un sourire résigné, il se laissa laver par elle. Il savait que ce lavage était une chose qu'il devait faire, de temps en temps. Elle l'attendait de lui. En fait, il commençait à aimer l'eau.

Maintenant que les yeux de Ben n'étaient plus fixés sur son visage, la vieille femme se laissa aller à la curiosité qu'elle éprouvait, et qui ne pouvait jamais être assouvie - ni se donner libre cours.

Elle avait sous les mains un dos large et massif, avec des franges de poils

bruns de part et d'autre de l'épine dorsale, et sur les épaules un tapis de fourrure mouillée : c'était l'impression que cela donnait, comme si elle avait lavé un chien. Sur le haut des bras il y avait des poils, mais pas autant, pas plus que sur un homme ordinaire. Son torse était velu, sans toutefois ressembler à un pelage, c'était un torse d'homme. Elle lui tendit le savon mais il le laissa glisser dans l'eau. Elle se mit furieusement à sa recherche, et l'ayant retrouvé, le savonna vigoureusement, puis utilisa le jet d'eau pour le rincer. Il bondit hors de la baignoire, et elle l'y fit entrer de nouveau pour lui laver les cuisses, le bas du dos, puis les organes génitaux. Comme cela n'éveillait en lui aucune gêne particulière, elle n'en éprouvait pas non plus. Enfin il put sortir, ce qu'il fit en riant, et il s'ébroua dans la serviette qu'elle lui tendait. Elle aimait l'entendre rire : c'était comme un aboiement. Bien longtemps auparavant, elle avait eu un chien qui aboyait comme ça.

Elle le sécha bien partout, puis le ramena dans l'autre pièce, nu, et lui fit enfiler son nouveau caleçon, son nouveau maillot, une chemise du dépôt de bienfaisance, et son pantalon. Puis elle posa une serviette sur ses épaules et, comme il commençait à se débattre, elle dit : « Si, Ben, tu es obligé. »

Elle lui tailla d'abord la barbe, qui était raide et hirsute, mais elle parvint à faire du bon travail. Maintenant les cheveux - c'était une autre affaire, car ils étaient épais et rêches. Le problème résidait dans ce double épi qui, coupé trop court, ressemblait à deux tortillons sur la peau du crâne. C'était par nécessité que ses cheveux restaient longs sur le dessus de son crâne et sur les côtés. Elle lui raconta qu'un de ces nouveaux coiffeurs astucieux pourrait le faire ressembler à une star de cinéma mais, comme il ne comprenait pas, elle se reprit : « Ils pourraient te rendre tellement élégant, Ben, que tu ne te reconnaîtrais pas. »

Mais il n'avait plus trop mauvaise allure, à présent, et il sentait le propre.

On était au début de la soirée et elle fit ce qu'elle aurait fait si elle avait été seule : elle sortit des canettes de bière de son frigo, remplit son verre, puis un autre pour lui. Ils allaient passer la soirée à faire ce qu'il aimait le plus, regarder la télévision.

Mais d'abord, elle trouva un morceau de papier et écrivit dessus :

Mrs Ellen Biggs

11 Mimosa House

Halley Street, London SE6

Puis elle dit : « Demande à ta mère ton certificat de naissance. Si elle doit le faire envoyer, dis-lui qu'elle peut toujours t'écrire chez moi - voici l'adresse. »

Il ne répondit pas : il fronçait les sourcils.

« Tu comprends, Ben ?

— Oui. »

Elle ne savait pas s'il comprenait vraiment ou non, mais sans doute que oui.

Il regardait le téléviseur. Elle se leva, l'alluma, et passa près du chat en revenant. « Là, là, mon chaton, tout va bien. » Mais pas un instant le chat ne quittait Ben des yeux.

C'était une soirée agréable et simple. Il ne semblait pas attacher d'importance à ce qu'il voyait. Elle changeait parfois de chaîne, pensant qu'il s'ennuyait. Il aimait beaucoup les émissions sur la vie sauvage, mais il n'y en avait pas ce soir-là. Heureusement, en vérité, parce qu'il lui arrivait de s'exciter : elle savait que cela réveillait parfois chez lui des instincts sauvages. Elle avait compris depuis le début qu'il contrôlait des instincts qu'elle pouvait à peine imaginer. Pauvre Ben. Elle savait ce qu'il était, mais ni comment c'était arrivé ni pourquoi.

À l'heure du coucher, elle déroula par terre le futon sur lequel il dormait, et à tout hasard y mit des couvertures : il ne se couvrait généralement pas pour dormir. Le chat, voyant l'ennemi à terre, bondit sur le lit et se blottit contre le flanc de la vieille dame. De là il ne pouvait pas surveiller Ben, mais ça allait, il se sentait en sécurité. Même avec les lumières éteintes, la pièce n'était pas complètement plongée dans l'obscurité, car la lune brillait.

La vieille femme guettait le moment où la respiration de Ben allait se muer en ce qu'elle appelait une « respiration nocturne ». C'était comme d'écouter une histoire, songeait-elle, des événements ou des aventures que le chat comprenait peut-être. Dans son sommeil Ben fuyait des ennemis, chassait, se battait. Elle savait qu'il n'était pas humain : pas « un de nous » comme elle disait. Peut-être était-il une sorte de yéti. La première fois qu'elle l'avait vu, dans un supermarché, il rôdait - il n'y avait que ce mot-là pour l'exprimer - à la recherche de pain. Elle avait tout de suite perçu en lui le véritable sauvage, ce qu'elle n'oublia jamais. Il était une explosion contrôlée de besoins, d'appétits et de frustrations enragés, et elle le savait déjà lorsqu'elle avait déclaré à l'employé : « Ne vous inquiétez pas, il est avec moi. » Elle lui avait alors tendu une part de la tourte qu'elle venait d'acheter pour son déjeuner, et qu'il avait dévorée tandis qu'elle l'entraînait dehors. Elle l'avait ramené chez elle et nourri. Elle l'avait lavé malgré ses protestations, cette première fois. Elle avait vu comment il réagissait face à de la viande froide - c'était effrayant ; mais elle acheta de la viande en plus pour lui. C'était là qu'il manifestait le plus sa différence : la viande, il n'en était jamais rassasié. Et elle était une vieille femme, qui se nourrissait d'un petit truc ici, d'un autre là - une pomme, du fromage, du gâteau, un petit sandwich. Le ragoût ce jour-là était un coup de chance car elle mangeait rarement ce genre de repas.

Une nuit où ils étaient tous trois couchés et endormis, elle avait été réveillée par une sorte de pression le long de ses jambes. Ben avait rampé sur le lit et s'était couché à ses pieds, les jambes repliées. C'était l'inquiétude du chat qui l'avait réveillée. Mais Ben dormait. C'était ainsi qu'un chien se couchait, tout près, pour avoir de la compagnie, et elle eut le cœur endolori à la pensée de cette solitude. Le matin, il se réveilla embarrassé. Il semblait penser qu'il avait mal agi, mais elle dit : « Ce n'est pas grave, Ben. Il y a bien

assez de place. » C'était un grand lit, celui du temps de son mariage.

Elle se disait qu'il ressemblait à un chien intelligent en essayant d'anticiper les désirs et les ordres. Pas du tout à un chat ; une autre forme de sensibilité. Et pas non plus à un singe, car il était lent et lourd. Ni à rien d'autre qu'elle eût connu. Il était Ben, il était lui - quoi que ce pût être. Elle était contente qu'il allât voir sa famille. Il n'était guère communicatif, mais elle avait compris qu'il venait d'une famille prospère. Et puis il y avait son accent, si différent de celui auquel on se serait attendu d'après son allure. Il semblait aimer sa mère. Si elle-même pouvait être bonne envers Ben - c'était ainsi qu'Ellen Biggs voyait les choses - , sa famille pouvait l'être aussi. Mais si ça ne marchait pas, et qu'il revenait ici, elle l'accompagnerait à l'état civil pour rechercher son âge. C'était une telle confusion qu'elle avait renoncé à tenter de démêler le mystère. Il répétait qu'il avait dix-huit ans, et qu'elle devait le croire. De bien des façons il était enfantin, et pourtant, en regardant bien ce visage, elle aurait pu le croire d'âge mûr, avec ces rides autour des yeux. Encore petites, mais tout de même : personne ne pouvait en avoir à dix-huit ans. Elle avait même poussé la réflexion jusqu'à se demander si le peuple auquel il appartenait, quel qu'il fût, ne mûrissait pas très précocement, auquel cas ces gens devaient mourir jeunes, d'après notre façon de voir. D'âge mûr à vingt ans, vieux à quarante, alors qu'elle, Ellen Biggs, avait quatre-vingts ans et commençait seulement à sentir son âge, au point d'espérer qu'elle n'aurait pas à faire ce voyage fastidieux jusqu'au bureau de l'état civil, puis à faire la queue : cette seule pensée la fatiguait et la mettait de mauvaise humeur. Elle s'endormit en écoutant Ben rêver, et se réveilla pour découvrir qu'il était parti. Le papier avec son adresse avait disparu, ainsi que le billet de dix livres qu'elle avait laissé pour lui. Elle s'y était attendue, mais elle dut tout de même s'asseoir, la main pressée sur un cœur agité. Depuis qu'il était entré dans sa vie, voilà quelques semaines, les pressentiments y étaient entrés aussi. Assise seule, lorsqu'il n'était plus là, elle songeait : Où est Ben ? Que fait-il ? Se fait-il encore berner ? Tant de fois elle l'avait entendu dire : « Ils ont pris mon argent », « Ils ont tout volé. » Le problème avec lui, c'était que les faits lui venaient aux lèvres de manière chaotique.

« Quand, Ben ?

— C'était l'été.

— Non, je veux dire, quelle année ?

— Je ne sais pas. C'était après la ferme.

— Et quand était-ce, la ferme ?

— J'y ai passé deux hivers. »

Elle savait qu'il devait avoir environ quatorze ans quand il avait quitté sa famille. Qu'avait-il donc fait pendant ces quatre années ?

Sa mère avait eu tort de croire qu'il était parti directement. Lui et sa bande de voyous de l'école campaient dans une maison vide à l'orée de leur ville, et de là ils faisaient des raids, chapardant dans les magasins, cambriolant des boutiques la nuit, et les week-ends ils allaient dans les villes environnantes

pour traîner dans les rues avec les autres jeunes, dans l'espoir de se bagarrer et de s'amuser. Ben était leur chef à cause de sa force, et parce qu'il prenait leur défense - du moins le croyaient-ils, mais la vraie raison c'était qu'intérieurement il était mûr, adulte, davantage comme un parent, alors qu'ils étaient encore des enfants. L'un après l'autre ils furent pris, expédiés en maison de redressement ou rendus à leurs parents et à l'école. Un soir il se tenait en bordure d'une foule de jeunes qui se battaient - lui ne se battait pas, il avait peur de sa violence, de sa rage - et il se rendit compte qu'il était seul, sans compagnons. Pendant quelque temps il fit partie d'une bande de voyous beaucoup plus âgés que lui, mais il ne les dominait pas comme il avait dominé les plus jeunes. Ils le forçaient à voler pour eux, se moquaient de lui, ricanaient de son accent prétentieux. Il les quitta pour aller errer dans l'ouest du pays, où il se retrouva dans une bande de motards en guerre contre une bande rivale. Il rêvait de conduire une moto, mais en était incapable. Il lui suffisait cependant d'être près d'elles, de ces grosses machines, tellement il les aimait. La bande l'utilisait pour garder les motos quand ils allaient au bistrot ou au pub. Ils lui donnaient de la nourriture, et parfois même un peu d'argent. Une nuit, la bande rivale le trouva en train de monter la garde devant cinq ou six motos et lui cassa la figure, à douze contre un, et l'abandonna en sang. Sa propre bande découvrit en revenant qu'il manquait deux ou trois motos, et ils s'apprêtaient à lui casser de nouveau la figure, mais ils trouvèrent cet empoté, qui avait d'habitude l'air lent et stupide, transformé en un bagarreur hurlant, gesticulant, et fou de rage. Il faillit tuer l'un d'eux. En s'y mettant tous ils parvinrent à le maîtriser sans rien lui casser, mais il se retrouva encore en sang, et mal en point. Il fut emmené dans un pub par une fille qui y travaillait. Elle le nettoya, le fit asseoir dans un coin, lui donna quelque chose à manger, et le ramena doucement à la raison. Il était enfin calmé, hébété peut-être.

Un homme s'approcha, s'assit, et lui demanda s'il cherchait du travail : c'est ainsi que Ben se retrouva à la ferme. Il partit avec Matthew Grindly parce qu'il savait que, si l'un des membres d'une des deux bandes l'apercevait, il appellerait ses copains en renfort et tous ensemble ils le battraient de nouveau.

La ferme était loin de toute vraie route, au bout d'un chemin boueux et envahi de ronces. Elle n'était guère entretenue, non plus que la maison, vaste mais en partie condamnée parce que le toit laissait passer la pluie. Vingt ans plus tôt, leur père avait laissé la ferme à Mary, Matthew et Ted Grindly. Une ferme, mais pas d'argent. Ils vivaient en autarcie, se nourrissant de leurs bêtes, de leurs arbres fruitiers, de leur potager. Les champs qui leur restaient - ceux qu'ils n'avaient pas encore vendus à des fermiers voisins - produisaient du fourrage. Une fois par mois, Mary et Matthew - à présent Mary et Ben - parcouraient les cinq kilomètres jusqu'au village, pour acheter des produits d'épicerie, et de l'alcool pour Ted. Ils y allaient à pied parce que leur voiture rouillait dans une cour.

Quand ils avaient besoin d'argent pour acheter de la nourriture ou payer l'électricité, des traites, Mary disait à Matthew : « Mène cette bête au marché et tires-en ce que tu pourras. » Mais les factures restaient en attente pendant des mois, et bien souvent n'étaient pas payées du tout.

Ce malheureux domaine était volontiers oublié de tous : les gens des alentours en avaient honte, et puis ils avaient aussi pitié des Grindly. On savait que « les garçons » - mais ils commençaient à se faire vieux - étaient pratiquement des faibles d'esprit. Et puis illettrés, aussi. Mary avait espéré se marier, mais ça n'avait pas abouti. C'était elle qui dirigeait la ferme. Elle disait à ses frères ce qu'il fallait faire : Répare cette clôture... Nettoie cette étable... Va tondre les moutons... Plante les légumes. Elle était toute la journée après eux, et aigrie d'avoir à y être. C'était Matthew qui faisait tout le travail : Ted se détruisait en buvant, tranquillement, dans sa chambre. Il ne posait pas de problèmes, mais il était incapable de travailler. Matthew commençait à avoir de l'arthrite et des problèmes de bronches, de sorte que bientôt le travail vraiment dur lui devint impossible aussi. Il nourrissait les poulets et s'occupait des légumes, mais c'était à peu près tout.

On donna à Ben une chambre pauvrement meublée – très différente des pièces chaleureuses dans lesquelles il avait grandi. Il pouvait manger autant qu'il voulait. Il travaillait de l'aube à la nuit, tous les jours. Il savait qu'il faisait presque tout le travail mais il ignorait que, sans lui, la ferme aurait sombré. Cette ferme, comme toutes les choses de ce genre, n'allait plus tarder à devenir intenable, lorsque la Commission européenne brandirait ses diktats, et ses regards inquisiteurs tournoyaient déjà inlassablement au-dessus. C'était un endroit révoltant, un gaspillage de bonne terre. Des gens venaient se crotter dans le chemin jusque dans la cour de la ferme, dans l'espoir de pouvoir l'acheter - le téléphone était coupé faute d'avoir été payé – et ils étaient accueillis par Mary, vieille femme revêche, qui leur disait de s'en aller et leur claquait la porte au nez.

Dans les fermes avoisinantes, quand on les questionnait sur les Grindly, les gens tergiversaient, prenant leur parti contre les institutions et les curieux. S'ils perdaient leur ferme, qu'advviendrait-il de ces malheureuses épaves, Ted et Matthew ? Ils se retrouveraient à l'hospice, voilà la vérité. Et Mary ? Non, laissez ces pauvres gens finir leur temps. Et puis ils avaient ce type, là, qui venait de quelque part, personne ne savait d'où, une sorte de yéti on aurait dit, mais qui faisait le travail proprement.

Un jour que Ben avait accompagné Mary au village pour rapporter les provisions, un homme l'arrêta pour lui dire : « Vous êtes chez les Grindly, à ce qu'il paraît. Ils sont corrects avec vous ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? dit Ben.

— Qu'est-ce qu'ils vous payent ? Pas grand-chose, si je les connais bien. Je vous donnerai ce qu'il faut si vous venez chez moi. Je suis Tom Wandworth... (il répéta son nom, et puis encore :)... Ici, n'importe qui vous indiquera le chemin pour me trouver. Pensez-y. »

« Que t'a-t-il dit ? » voulut savoir Mary. Ben le lui répéta.

Ben n'avait jamais eu de contrat de travail et il n'avait jamais été question de salaire ou de conditions de travail. Mary lui avait donné deux ou trois livres en allant au village pour qu'il puisse acheter du dentifrice, ce genre de choses. Elle était frappée de le voir se soucier de son hygiène corporelle, et affectionner les vêtements propres.

Ce jour-là elle lui dit : « Je te garde tes salaires, Ben. Tu le sais bien. »

Comment pouvait-il le savoir ? C'était la première fois qu'il en entendait parler. Mary le croyait idiot, comme ses frères, mais maintenant elle voyait les problèmes arriver.

« Tu ne veux pas nous quitter, Ben ? dit-elle. Tu ne t'en sortiras pas mieux avec d'autres. J'ai une bonne petite somme de côté pour toi. Tu peux l'avoir quand tu veux. »

Elle lui montra un tiroir en hauteur dans sa chambre. Puis elle prit une chaise et le fit monter dessus, en tenant le dossier. Il y avait des rouleaux de billets de banque dans le tiroir. Aux yeux de Ben, cela parut plus d'argent qu'il n'aurait jamais imaginé possible.

« C'est à moi ? demanda-t-il.

— La moitié est à toi », dit Mary.

Et dès qu'il eut quitté la chambre, elle le cacha ailleurs.

C'était Mary qu'il ne voulait pas quitter, même s'il aimait la vache et qu'il appréciait les pitreries des cochons. Il trouvait Mary gentille avec lui. Elle lui reprisait ses vêtements, lui avait acheté un nouveau chandail bien épais pour l'hiver, et lui donnait beaucoup de viande à manger. Avec lui, elle ne se mettait jamais en colère comme cela lui arrivait avec ses frères.

Il avait une vie que les autres n'imaginaient pas. Ils se mettaient tous au lit de bonne heure, sans rien pour s'occuper l'esprit, et sans télévision : Ted était habituellement ivre et ronflait dès neuf ou dix heures, et Mary écoutait les nouvelles à la radio, avant d'aller se coucher. Ben se glissait dehors par la fenêtre de sa chambre quand la maison était endormie, et il cheminait par les champs et les bois, seul et libre - lui-même. Il attrapait pour les manger des petites bêtes, ou un oiseau. Il restait tapi pendant des heures derrière un buisson pour regarder jouer des renardeaux. Ou s'asseyait dos à un arbre et écoutait les hiboux. Ou il allait voir la vache et lui passait le bras autour du cou, nichant son visage contre son museau. Et la chaleur qu'elle lui communiquait, les doux effluves tièdes de son souffle sur ses bras et ses jambes quand elle tournait la tête pour le renifler représentaient pour lui quiétude et bonté. Ou il s'adossait à un poteau de clôture, les yeux levés vers le ciel nocturne, et par les nuits claires il chantait une petite mélodie rauque aux étoiles, ou encore il dansait en rond, levant haut les pieds et frappant le sol. Une fois, la vieille Mary crut entendre un bruit qui méritait une enquête : elle se mit à la fenêtre, et aperçut Ben ; elle descendit sans bruit dans l'obscurité pour regarder et écouter. Cela lui fit dresser les cheveux sur la tête et lui glaça les sangs. Mais pourquoi se soucier de ce qu'il faisait pour

s'amuser ? Sans lui les animaux n'auraient pas été nourris, les vaches n'auraient pas été traitées, les cochons auraient dû vivre dans leur crasse. Ben provoquait la curiosité de Mary Grindly, mais pas tant que ça. Elle avait eu trop de problèmes dans sa vie pour se préoccuper des autres.

L'arrivée de Ben à la ferme lui apparaissait comme une bonté de Dieu à son égard.

Un jour, Ted dégringola quelques marches, en état d'ivresse, et mourut. Logiquement, Matthew aurait dû être le prochain, cet homme à demi infirme et souffreteux, mais ce fut Mary qui eut une crise cardiaque. Des fonctionnaires de toutes sortes devinrent soudain curieux, et l'un d'eux, exigeant de voir des comptes, interrogea Ben sur lui-même. Ben allait parler de l'argent qui lui était dû, mais son instinct lui cria *danger* - et il s'enfuit.

Il cueillit des pommes pour une cidrerie, puis des framboises. Les autres travailleurs étaient polonais, presque tous étudiants, amenés par charter par un fournisseur de main-d'œuvre, des jeunes gens joyeux et déterminés à bien s'amuser malgré leurs longues heures de travail. Ben restait silencieux, vigilant, sur ses gardes. Il y avait des caravanes où dormir, mais il détestait la touffeur et l'air vicié qui y régnaient, et lorsqu'il avait fini de manger avec eux, le soir, et de les écouter chanter, plaisanter et rire, il emportait un sac de couchage dans les bois.

Quand la cueillette fut terminée, il avait une bonne somme d'argent et il était heureux, car il savait que c'était manquer d'argent qui le rendait vulnérable. Pendant son sommeil, l'un des jeunes gens qui chantaient et plaisantaient vola son argent, dans sa veste qu'il avait accrochée à une branche au-dessus de lui. Ben se força à retourner à la ferme, en pensant à tout cet argent dans le tiroir, dont la moitié lui appartenait, mais la maison était fermée à clé, les animaux avaient disparu, et il poussait déjà des orties contre les murs. Il ne se souciait guère de Matthew, qui ne lui parlait presque jamais sauf pour lancer des remarques désobligeantes, comme quand le vieux chien était mort : « Pas la peine d'avoir un nouveau chien, nous avons Ben. »

Il retourna chez sa mère mais elle avait encore déménagé. Il dut faire appel à toutes ses ressources mentales pour trouver où elle était. Une maison, mais rien à voir avec celle qui, pour lui, était *la* maison. Il ne put se résoudre à y entrer, car il vit que Paul était là, et la rage, son ennemie, faillit le submerger.

Il prit donc la vieille, vieille route pour Londres, Londres la riche, où il devait bien y avoir un petit quelque chose pour lui aussi. Là il trouva du travail, se fit berner, perdit courage, et Ellen Biggs le découvrit, mourant de faim dans un supermarché.

Sur le trottoir sombre devant Mimosa House, il semblait n'y avoir personne, mais Ben savait comme, la nuit, une ombre pouvait s'allonger et devenir un ennemi, et à un coin de rue il faillit heurter un ivrogne qui titubait avec force jurons et bredouillements. Ben l'esquiva et traversa en courant des rues vides, sans se soucier de la couleur des feux. Ce n'est qu'en atteignant

Richmond qu'il commença à emprunter les passages piétons, en se disant intérieurement : Vert vas-y, Rouge stop. Il y avait foule de gens dehors, à présent. Il continuait, suivant un instinct qui fonctionnait bien s'il ne l'embrouillait pas avec des cartes et des directions, puis il se retrouva dans High Street, et il eut faim. Il entra dans un café qui annonçait « Petit déjeuner à toute heure » et, comme toujours dans un endroit nouveau, il scruta les visages, à l'affût de ce regard insistant et surpris qui risquait de se révéler dangereux. Mais il était trop tôt pour que les gens remarquent grand-chose. Il prit garde à manger son petit déjeuner avec une lenteur étudiée, et quitta le café content de lui. Il repartit et, à midi, il traversait des champs sous le soleil qui répandait sa chaleur partout. Puis il se trouva dans un bois. Une mésange s'affairait dans le feuillage de l'an passé. Il l'attrapa facilement, la pluma, et la mangea en deux bouchées craquantes. Le compagnon de la mésange vint voir ce qui se passait. Les deux oiseaux au sang chaud apaisèrent une faim qui le taraudait en permanence. Puis il reprit son chemin, vite, mais sans courir, parce qu'il savait que cela lançait les gens à ses trousses. Dans une station-service il acheta une bouteille d'eau et, en sortant de la boutique, vit une moto s'arrêter dans un rugissement. Il s'en approcha, attiré par son amour pour ces engins brillants, colorés, puissants. Il se planta là, souriant - son petit sourire de plaisir. Le jeune homme sur l'engin réprima les doutes qu'aurait pu lui inspirer ce barbu à l'air étrange, car il reconnut un compatriote, un amoureux comme lui, et il dit : « Garde-la-moi une minute », avant d'entrer dans la boutique. Quand il ressortit, Ben caressait le guidon, avec une expression sur le visage qui força le jeune homme, lui qui normalement n'aurait jamais laissé personne toucher sa moto, à dire : « Allez, monte. » Ben s'élança et ils partirent.

« Où vas-tu ? »

— Par là », cria Ben dans le vent.

La superbe machine rugissait, vrombissait, bondissait, alors qu'ils se faufilaient dans la circulation, et Ben rugissait aussi : c'était comme un chant, un cri de triomphe, et le garçon qui pilotait, en entendant toute cette exultation juste derrière lui, riait et braillait aussi, puis il commença à chanter une vraie chanson, que Ben ne connaissait pas, mais il y joignit sa voix.

À présent c'était une petite ville. La moto tourna brusquement à gauche et, un moment plus tard, ils avaient quitté les rues pour la campagne, mais Ben criait : « Laisse-moi là, c'est pas mon chemin. »

Le jeune cria : « Pourquoi tu ne l'as pas dit ? » et il fit un dangereux demi-tour devant des voitures et des camions pour regagner le centre-ville. « Ici ? » hurla le jeune, et Ben cria : « Oui. »

Il se retrouva sur le trottoir au milieu de la ville, puis la moto fila, et le jeune lui adressa un salut, pouce levé.

Ben tourna son visage dans la direction qu'il savait être la sienne et marcha, en pensant à la moto, et ses dents luisaient dans sa barbe, de bonheur. Ils avaient couvert une bonne distance. Ben arriverait là où il voulait aller des

heures plus tôt qu'il n'avait pensé ; et en effet il s'engagea sur la route qu'il connaissait si bien vers le milieu de l'après-midi. Voilà la maison, la grande maison merveilleuse, avec le jardin tout autour et là... il regardait des fenêtres, qui avaient des barreaux, et aussitôt une colère froide mais vigoureuse s'empara de lui. Des barreaux : on avait mis les barreaux pour lui. Il s'était dressé là pour secouer ces barreaux de ses deux mains puissantes, et ils n'avaient pas cédé ; simplement là où les barreaux étaient scellés dans les murs, il y avait des particules de peinture détachées par toutes ses secousses, prouvant l'inutilité de sa force. Mais la colère qu'il ressentait maintenant faisait place à un besoin plus fort, qui l'attirait vers la maison. Sa mère, il voulait voir sa mère. À cause de la bonté de la vieille femme, il s'était rappelé cette autre bonté, et avait compris que c'était de cela qu'il s'agissait : de même que la vieille dame, elle ne lui avait pas fait de mal, elle était venue le sauver de cet endroit... Et voilà que par la porte d'entrée des petits enfants sortaient en courant. Il ne les connaissait pas et songea : Bien sûr, ils ont déménagé. Sa mère n'allait plus être là. Il se détourna de la maison, de son foyer, et se mit à marcher de-ci et de-là dans les rues, comme un chien à l'affût d'un parfum, mais ce n'était pas un parfum qu'il cherchait ; il avait vu l'autre maison, en fait, celle où la famille avait emménagé... Mais voyons ; il y avait eu une autre maison ensuite, et c'était l'adresse de cette maison-là que sa mère avait notée sur le grand carton. C'était vers cette maison qu'il se dirigeait, mais ce n'était pas de ça qu'il avait besoin. Il n'était jamais allé à la maison qu'ils habitaient à présent. Il n'avait aucun moyen de la trouver : il n'avait pas en tête le réseau des rues, les odeurs, les buissons, les portes. Que faire, à présent ? Le désespoir tel un hurlement lui déchira la poitrine, puis il pensa : Attends, le parc, c'est là qu'elle sera. Et il gagna le jardin où il avait si souvent joué avec ses frères et sœurs. Ou plutôt, où il les avait regardés jouer, parce qu'ils se plaignaient de sa brutalité. Lorsqu'il jouait, c'était tout seul, ou avec sa mère.

Il y avait un banc qu'il connaissait bien. Sa mère aimait beaucoup ce parc, et ce banc, et elle restait parfois assise là tout l'après-midi. Mais le banc était vide. Ben avait compris une chose : lorsqu'il errait trop longtemps à un endroit les gens commençaient à le remarquer. Il fit tout de même des allées et venues aussi longtemps qu'il l'osa, en guettant l'expression des gens, puis il s'assit sur un banc d'où il pouvait voir le banc, qu'il considérait comme celui de sa mère. Il attendit. Il eut faim à nouveau. Il quitta le parc pour chercher le petit café où il allait avec sa bande de copains, la bande qu'il avait menée et commandée, mais le café avait disparu. Il acheta un sandwich à la viande dans un distributeur et retourna au parc, et là il la vit, il vit sa mère, assise, un livre à la main. Son ombre s'étalait sur l'herbe presque jusqu'à lui. Il répétait dans sa tête toutes les choses qu'il devait lui demander, l'adresse de la nouvelle maison, son âge exact, sa date de naissance, est-ce qu'elle avait son certificat de naissance ? Une joie aimante l'inondait comme la lumière du soleil et, prêt avec ses questions, prêt à la retrouver, il vit venir vers elle,

traversant la pelouse, Paul - c'était Paul, le frère qu'il avait si terriblement haï que la pensée de le tuer une bonne fois pour toutes avait occupé bien des heures de son enfance. Il était là, grand jeune homme noueux, avec des longs bras et des mains osseuses, et ces yeux... Mais Ben les connaissait sans avoir besoin de les voir : de grands yeux bleus embrumés. Paul souriait à sa mère. Elle tapota le banc à côté d'elle, Paul s'assit, et la mère prit la main de Paul et la garda. La rage s'empara de Ben, une rage si terrible que ses yeux s'assombrirent et s'injectèrent de sang. Il avait envie de le jeter à terre et... Il y avait une chose qu'il savait, et qu'il savait très bien à cause de tous ces événements affreux... certains sentiments qu'il éprouvait n'étaient pas permis. Tant que cette rage, cette haine, ne le laisserait pas en paix, il ne pourrait pas approcher sa mère, ni son frère Paul. Mais son émotion empirait, il pouvait à peine respirer, et dans un flamboiement rouge il regarda sa mère et ce bourreau, cet imposteur qui s'était toujours interposé entre lui et sa mère, se lever et s'éloigner ensemble. Ben les suivit, mais à bonne distance. Sa rage se diluait à présent dans sa détermination à ne pas se faire voir. Il ne pouvait pas se tapir - c'était pour les forêts ou les bois -, il se tenait droit et marchait tranquillement, bien en retrait des deux personnes qu'il suivait. Puis il y eut une maison, nettement plus grande que celle où ils avaient emménagé en premier, avec un jardin, et il les vit ouvrir un portail, le laisser se refermer seul, et pénétrer ensemble dans la maison.

Ben ordonnait les choses dans sa tête. La maison où sa mère était allée vivre en quittant la grande maison était petite. Il l'entendait encore dire : « Assez grande pour Paul et moi. » Ce qu'il avait traduit par *Mais pas assez grande pour toi en plus*. Si elle avait encore déménagé, et dans une maison plus grande, cela signifiait donc que les autres étaient là ? Ou certains d'entre eux ? Il savait qu'ils étaient tous adultes, mais ce qu'il se rappelait c'était la famille grandissante - les enfants grandissants. Dans sa tête il y avait cette autre maison, pleine d'enfants et de gens. Il n'y aurait pas de place pour des tas de gens dans ce lieu... il fallait qu'il se calme, qu'il s'apaise, qu'il perde ce désir de tuer - il s'en alla faire le tour du pâté de maisons, revint, marcha encore un peu, revint, et la façade de cette nouvelle habitation lui parut aussi neutre qu'un visage indifférent. Puis il vit son père qui marchait rapidement sur le trottoir. Il aurait pu voir Ben s'il avait levé les yeux, mais il fronçait les sourcils, préoccupé, le regard baissé. Ben savait qu'il ne pouvait pas s'attarder là beaucoup plus longtemps. Les gens remarquaient, ils étaient toujours aux aguets, même quand on croyait ne voir que des murs et des fenêtres aveugles, il y avait des yeux quand on ne s'y attendait pas. Il fit encore le tour du pâté de maisons et cette fois il vit Luke entrer. Il avait avec lui un petit enfant : l'idée que Luke soit père lui fut intolérable. Il songeait que la famille était là, réunie - sa famille. Il aurait pu entrer et dire : Me voilà. Et après ? Il savait qu'ils s'étaient séparés à cause de lui, qu'ils se disputaient à son sujet. Seule sa mère l'avait soutenu. Elle était venue à *cet endroit* où on l'arrosait tout le temps avec des tuyaux d'eau glacée et l'avait ramené à la

maison... mais les autres avaient réclamé qu'il reste là-bas, ils voulaient sa mort.

Le soir tombait. Les lumières des rues étaient allumées. La douce nuit était là. Mais la nuit on ne pouvait pas s'attarder trop longtemps sur un trottoir, devant une habitation. Il passa devant sa maison, dont les lumières brillaient doucement pour lui, *Entre*, et repassa. Il pouvait entendre les sons qui signifiaient : télévision. Il aurait pu entrer et s'asseoir pour regarder la télé avec eux. Et en pensant à cela il voyait clairement comment Paul se mettrait à hurler qu'il ne pouvait pas rester dans la même pièce que lui, il voyait le visage froid de son père qui paraissait toujours détourné de lui, Ben. Et s'il entrait simplement pour dire à sa mère : « S'il te plaît, donne-moi mon certificat de naissance. Donne-le-moi et je m'en irai ! » Mais la rage le tenaillait, parce que tout ce qu'il pouvait voir, c'était Paul, qui le détestait tellement. La colère lui crispait les doigts, les tordait ; le besoin de serrer ce cou mince qui se briserait, craquerait...

Il s'éloigna de sa famille, la quitta pour toujours, et la souffrance qu'il en éprouva refroidit sa colère.

Il sentit de l'humidité mouiller sa barbe, puis la traverser et couler sur son menton. Il avait de nouveau faim. Il fallait faire attention : les gens de la nuit étaient différents de ceux du jour. Mieux valait ne pas prendre le risque de s'asseoir à une table... Il alla dans un McDonald's, acheta un gros morceau de viande juteuse, jeta la salade et le pain, et mangea vite en marchant. Puis il fut hors de la ville, et son visage était tourné vers Londres, vers la vieille femme. Il lui restait quatre livres et il était peu probable qu'il ait de nouveau la chance de trouver une moto. Il était très triste, très seul, mais l'obscurité était son univers, la nuit était sa place, et les gens ne vous regardaient pas aussi dangereusement la nuit - enfin, si vous n'étiez pas dans la même pièce qu'eux. À présent il était sur une route de campagne, et le ciel au-dessus de lui était vague et doux avec des étoiles parcourues par une fine nuée. Près de lui il y avait un petit bosquet, pas vraiment un bois, mais suffisant pour l'abriter. Il trouva un fourré, s'y nicha, et dormit. Une fois, il s'éveilla en entendant un hérisson souffler et renifler près de ses pieds. Il aurait pu l'attraper en s'asseyant. Ce qui le retint n'était pas la crainte des piquants sur ses mains, mais le souvenir des piquants sur sa langue : on ne pouvait pas mordre dans un hérisson comme dans un oiseau. Il se réveilla au premier souffle frais de l'aube. Pas d'oiseaux : ce n'était qu'un mince bosquet, et il pouvait voir que les maisons commençaient tout près, il pouvait entendre la circulation. Il atteindrait son quartier de Londres vers la mi-journée. Il avait des heures devant lui de marche circonspecte, méfiante - et son estomac, oh son estomac ! comme il suppliait. La faim lui faisait mal et le menaçait. Ce n'était pas une faim facile : le goût chiche du pain ou d'un sandwich ne pourrait pas la satisfaire. C'était un besoin de viande, et il sentait l'odeur crue du sang, forte, entêtante : mais cette faim-là était dangereuse pour lui. Parfois, quand il entrait dans une boucherie, attiré par l'odeur, son corps semblait se

congestionner de désir, ses bras se tendaient vers la viande, d'instinct. Un jour il avait attrapé une poignée de côtelettes et s'était mis à les dévorer sur place ; le boucher lui tournait le dos mais les bruits de craquement des os lui avaient fait faire volte-face - et Ben avait couru, couru -, ensuite il n'était plus entré dans ces magasins-là. Mais maintenant il se demandait en marchant comment il pourrait mettre la main sur de la viande sans dépenser les quatre livres.

Ses pieds le conduisaient - il s'arrêta devant le haut grillage d'un chantier de construction, les yeux baissés vers le spectacle des tas de terre humide, des machines, des hommes coiffés de casques. Il avait travaillé là quelques jours, embauché à cause de ces épaules et de ces bras capables de porter des poutres et des solives qu'il fallait trois hommes pour soulever. Les autres l'avaient regardé pousser, hisser, soulever. Il avait eu envie de se joindre à eux, à leurs plaisanteries, à leurs conversations, mais il ne savait pas comment. Il n'avait jamais compris, par exemple, pourquoi sa façon de parler était plus drôle que la leur. Leurs yeux quand ils le regardaient étaient graves, méfiants. À la fin de la semaine, le jour de la paye. C'étaient tous des hommes qui travaillaient illégalement pour une raison ou une autre, et ils étaient payés moins de la moitié du tarif syndical. Mais Ben avait gagné suffisamment d'argent pour le porter à la vieille femme, et elle avait été contente de lui. Encore deux semaines... et puis un nouveau était arrivé, qui avait tout de suite commencé à faire enrager Ben, à le railler, à grogner et à gronder. Tout d'abord Ben n'avait pas su que c'étaient ses sons à lui qu'il imitait, de même qu'il n'avait pas compris tout de suite quand l'homme s'était mis à le pousser, à le bousculer, une fois même dangereusement, lorsque Ben était tout là-haut, avec les rues tout en bas, et qu'il enjambait les poutres l'une après l'autre au-dessus du vide. Le contremaître était intervenu vivement, mais ensuite Ben avait gardé ce jeune à l'œil, un rouquin insouciant et rigolard qui faisait le malin, et il s'était efforcé de rester en dehors de son chemin. Encore une semaine. L'argent était distribué à l'intérieur d'un petit abri que les hommes utilisaient pour faire la pause, ou quand il pleuvait trop. Le rouquin et lui étaient les deux derniers de la file pour la paye, et c'était ce qu'avait prévu son ennemi car, dès que Ben eut son enveloppe en main, le jeune homme s'en empara et s'enfuit, en grognant et en se grattant, en s'accroupissant et en bondissant, et ainsi de suite : Ben avait compris que c'était censé représenter un singe. Il avait visité le zoo, allant de cage en cage pour regarder les bêtes dont les noms lui avaient été attribués par moquerie : gorille, babouin, homme-singe, chimpanzé, yéti. Il n'y avait pas de yéti au zoo, ni d'homme-singe, et il s'était interrogé à leur sujet, car il savait qu'il cherchait quelque chose qui lui ressemblerait.

Il avait tourné un regard désespéré vers le contremaître, dans l'espoir qu'il le protégerait, et il l'avait vu rire, et il avait vu les visages des hommes qui étaient là, leur enveloppe à la main, cet air, ce large sourire. Il avait su qu'il n'obtiendrait d'eux aucun secours. Il avait travaillé une semaine entière pour

rien. Il s'était senti tellement empli de meurtre qu'il avait dû s'en aller, et il avait entendu le contremaître lui crier : « Si tu es là lundi, il y aura quelque chose pour toi. » Voulant dire, pas de l'argent, mais du travail pour ces larges épaules qui leur avaient épargné, aux autres, tant d'efforts. Et il fut là le lundi, à regarder d'abord en bas dans le chantier, comme si c'était une cage, et il y avait les hommes avec qui il avait travaillé, mais pas le rouquin. C'était parce qu'il avait volé l'argent de Ben et qu'il craignait de revenir. Cette semaine-là Ben avait travaillé lentement, posément, en observant les visages, les yeux, en évitant d'être sur leur chemin, ou en se plaçant de manière à prendre les choses lourdes qui étaient faciles pour lui et pas pour eux. Et puis à la fin de la semaine, dans son enveloppe, il n'y eut que la moitié de l'argent qui lui était dû. Il savait qu'on ne leur donnait que la moitié de ce que gagnaient les vrais ouvriers de chantier qui ne travaillaient pas illégalement ; mais cette moitié était encore coupée en deux. Le contremaître l'avait écrasé du regard. Ce n'était pas le contremaître habituel, qui était malade : celui-ci était venu l'avant-veille, d'un autre chantier, pour le remplacer. Les hommes traînaient à proximité, attentifs, et le visage soigneusement inexpressif. Ils s'étaient attendus à le voir protester, faire des histoires, commencer une bagarre même ; ils avaient les yeux fixés sur ses bras et ses poings énormes. Mais Ben savait comment ça finirait : il serait le perdant. Il avait bien regardé autour de lui, un visage après l'autre, et les avait vus attendre, et avait vu, aussi, que l'un d'eux au moins avait de la peine pour lui. Cet homme avait dit quelque chose à voix basse au nouveau contremaître, qui avait simplement tourné le dos pour s'en aller - avec l'argent dû à Ben dans sa poche.

Sur ce chantier, à cet endroit, on devait quarante livres à Ben. Oui, le vrai contremaître était là. Il se tenait un peu à l'écart des autres, qui déroulaient un câble d'un gros tambour. Ben descendit. Il vit qu'un homme, puis un autre, l'avaient vu et s'étaient interrompus. Celui qui avait pris sa défense dit quelque chose au contremaître. Ce que Ben voulait, c'était simplement qu'on lui donne l'argent et pouvoir s'en aller – ces hommes lui faisaient peur. Il aurait pu assommer n'importe lequel d'entre eux d'un simple coup de coude, d'une gifle, mais ils pouvaient l'attaquer tous ensemble, et c'était ce qui le faisait un peu frissonner, là, debout. Ses poils étaient dressés sur tout son corps. Le contremaître resta un moment à réfléchir, puis se détourna à demi, tira une liasse d'argent, en compta une partie, et donna vingt livres à Ben. Maintenant ils regardaient tous pour voir ce qu'il allait faire, mais il ne fit rien, il s'en alla seulement. Pourtant c'était là qu'il avait gagné de l'argent, et espéré en gagner encore. S'il restait ici, il pouvait s'attendre à en voir un, ou tous, lui prendre son argent, et le contremaître le berner. Il bifurqua au bout du sentier pour monter et quitter le chantier et les vit qui déroulaient le câble tout en le suivant des yeux. Il continua à monter, et sortit de leur vie. Il alla à Mimosa House. L'ascenseur était muet, parce qu'il était en panne. Ben escalada les marches quatre à quatre, plein de joie à l'idée de voir la vieille femme. Mais lorsqu'il frappa à la porte, il n'y eut pas de réponse.

De l'autre côté du palier, une femme ouvrit sa porte et dit : « Elle est allée chez le docteur. » Elle avait la clé de l'appartement, Ben le savait. La vieille dame et elle étaient amies, et elle avait souvent vu Ben entrer et sortir. Cette fois elle lui ouvrit la porte en disant : « Elle va bientôt revenir. On peut pas dire combien de temps elle va attendre. Elle ne va pas bien. Je lui ai dit qu'il fallait aller chez le docteur. »

À l'intérieur, la pièce habituellement bien rangée était en désordre. D'abord, le lit avait simplement été rabattu à la hâte. Dessus, le chat se réveilla en sursaut, le poil hérissé. Ben ne fouilla pas dans le frigo : il détestait le goût froid de la nourriture quand on venait de l'en sortir, et puis il ne voulait pas utiliser les provisions de la vieille femme. Il s'accroupit sur le lit, ignorant le chat, et regarda dehors. Il attendait qu'un pigeon se pose sur le balcon, comme ils le faisaient souvent. Le chat tourna la tête pour regarder aussi. À un mètre l'un de l'autre, sans s'adresser un regard, ils étaient unis dans l'attente de ce qui pourrait arriver. La porte-fenêtre n'était pas fermée à clé. Ben l'entrebâilla. Elle partageait en deux le minuscule balcon. Ni Ben ni le chat ne bougèrent plus. Enfin un pigeon vint, mais du mauvais côté, à l'abri derrière la porte, et puis, peu après, un autre, du côté où... Ben avait bondi dehors, et il tenait l'oiseau à la main. Il arrachait les plumes quand il entendit le chat faire ce bruit qu'il faisait toujours quand il y avait un oiseau dehors, ou sur la balustrade, un bruit grinçant, affamé. Ben déchira un morceau de chair et le jeta par terre. Le chat rampa jusque-là et mangea. Le sang leur coulait de la bouche. Puis il n'y eut plus que des plumes qui voletaient, et quelques taches de sang. Le chat rentra. Ben aussi. Ce n'était pas assez, ces quelques bouchées de chair, mais c'était déjà quelque chose, son estomac était apaisé. Il vit les yeux du chat se fermer : il lui faisait suffisamment confiance pour dormir. Ben se recroquevilla sur le lit à côté du chat et, quand Mrs Biggs rentra, vers le soir, les deux créatures dormaient côte à côte sur son lit.

Elle nota tout, quelques plumes collées aux caillots de sang sur le balcon, l'odeur écœurante du sang, les quelques centimètres à peine qui séparaient le dos de Ben de celui du chat. Elle ne se sentait pas bien. Elle avait une douleur au cœur. Et elle était fatiguée : après une longue attente chez le médecin, parmi des gens de mauvaise humeur, il lui avait donné des comprimés. Mais à quoi s'était-elle attendue ? se morigéna-t-elle. À une guérison ? Elle posa des paquets sur la table, dénoua un foulard sur sa tête, but de l'eau au robinet, puis resta un moment à contempler son bon vieux grand lit... le chat, Ben. Elle s'étendit sur le bord, et regarda les ombres envahir le plafond. Puis il fit nuit. Ben dormait de son sommeil bruyant, malheureux. Le chat était propre et silencieux comme... un chat. La vieille femme somnolait, sentant son cœur battre douloureusement dans sa poitrine. Elle se réveilla parce que Ben était réveillé et pressait son dos contre elle.

« Ben, dit-elle dans l'obscurité. Je ne vais pas bien. Je vais me coucher un jour ou deux pour me reposer. » Il émit un son qui signifiait : J'écoute. « Tu as eu le certificat ? » Silence de Ben, et quelque chose comme un sanglot. «

Tu as vu ta mère ?

— Je l'ai vue. Dans le parc. »

Elle connaissait déjà la réponse, mais demanda : « Tu lui as parlé ? » Ben se rapprocha d'elle, et gémit encore. « Je ne sais pas quoi suggérer d'autre, Ben. J'irais bien là-bas avec toi... tu sais, je t'ai dit, là où on obtient les certificats, mais je ne vais pas bien.

— J'ai de l'argent. J'ai vingt livres.

— Ça ne te mènera pas loin, Ben. » Il était sûr qu'elle dirait ça, et il était d'accord avec elle.

« Je trouverai de l'argent. »

Elle ne lui demanda pas comment. Il lui avait raconté l'histoire du chantier, comment il avait été dupé. Il serait toujours dupé, pauvre Ben, elle le savait. Et lui aussi.

Lorsque vint le matin, elle ne se leva pas mais resta couchée, à respirer avec une lenteur appliquée. Elle dit : « Ben, je veux que tu ailles dans la salle de bains, que tu te déshabilles et que tu te laves. Tu ne sens pas bon. »

Ben fit ce qu'elle disait. Il ne s'était jamais lavé aussi complètement, mais il se rappelait comment elle faisait, et il fit pareil. Mais maintenant il devait remettre ses vêtements sales.

Elle dit : « Prends tes anciens vêtements. Ils sont dans cette armoire. Emporte les neufs à la laverie, et quand tu reviendras ici, tu pourras les remettre. »

Il connaissait la laverie. « Comment je rentre, si tu es au lit ?

— La clé est sur la table. Prends du pain et quelque chose à manger. Et fais bien attention, Ben. »

Il savait que ça voulait dire... Ne vole pas, ne te laisse pas emporter par la rage, sois sur tes gardes.

Il fit tout comme elle aurait voulu. Puis il alla dans un petit magasin et acheta du pain pour elle - l'odeur pâle de la levure lui donnait toujours un peu la nausée - et de la viande pour lui, et aussi une boîte d'aliments pour chat. Il accomplit tout cela avec succès, rentra avec la clé, et enfila ses vêtements propres. C'était le milieu de la matinée.

Mrs Biggs était assise à la table, la main sur le cœur.

« Fais-moi une tasse de thé, Ben. »

Il le fit.

« Et donne quelque chose au chat. »

Il ouvrit la boîte qu'il avait achetée pour le chat, et le regarda s'accroupir pour manger.

« Tu es un bon garçon, Ben », dit-elle. Et elle vit ses yeux s'emplir de larmes, et elle l'entendit émettre une sorte d'abolement, qui signifiait qu'il voulait lui dire merci, exprimant son amour et sa gratitude pour ces paroles qu'il n'avait jamais entendues, sauf venant d'elle. Elle faillit tendre la main pour le caresser comme s'il était un chien, mais il n'était pas un chien, pas de cette tribu-là.

Elle but son thé, demanda du pain grillé, puis s'étendit à nouveau. Elle dormit, le chat couché contre elle. Et Ben était là, dans ses habits propres, plein d'énergie et de quelque chose comme du bonheur à cause de ce tendre « Tu es un bon garçon ». Il ne voulait pas dormir, mais il s'allongea sur son futon et somnola, en espérant qu'elle se réveillerait ; mais elle dormit toute la nuit et ne se réveilla que le matin de bonne heure. Là encore, elle demanda du thé, une pomme, de la nourriture pour le chat dans sa soucoupe. La voisine entra, vit Ben qui emportait des tasses et des assiettes à la cuisine, et elle en fut satisfaite car elle avait défendu Ben contre les autres gens du palier, ou ceux qui l'avaient vu dans l'escalier. Maintenant elle pourrait dire que Ben s'occupait de Mrs Biggs.

Il y eut une petite conférence près du lit. La vieille dame qui ne voulait pas se lever, c'était nouveau, et la voisine comprenait très bien, mais qui allait s'occuper d'elle ? Mrs Biggs lui demanda d'aller chercher sa retraite, car elle se sentait trop mal, et - elle s'excusa - de vider la caisse du chat. Les deux femmes comprenaient que Ben ne pouvait pas faire ça : cette seule idée était impensable. Même si le poil du chat était lisse, et qu'il ne gardait plus les yeux rivés sur Ben. Quand la voisine revint avec la retraite de Mrs Biggs, elle posa l'argent sur la table et dit, en regardant Ben : « C'est juste assez pour elle et le chat.

— Il a utilisé son argent pour m'acheter des choses », dit la vieille femme.

Mais elles savaient l'une comme l'autre quelle était la situation.

« Alors ça va », dit la voisine, qui partit répandre la nouvelle que le yéti s'occupait de Mrs Biggs comme s'il était son fils.

Et le temps s'écoula ainsi, heureux, le meilleur de toute la vie de Ben, à s'occuper de la vieille femme, portant même son linge et ses draps à la laverie, réchauffant des plats surgelés pour la nourrir - mais le plus souvent c'était lui qui les terminait, car elle mangeait très peu. Or cela ne pouvait pas durer, parce que tout ce temps-là l'argent filait, filait, et bientôt il n'en resta plus. S'il voulait rester là, avec Mrs Biggs et le chat, il allait devoir trouver des ressources, et il ne savait pas comment. La voisine, en apportant l'argent de la retraite, avait pris grand soin de ne pas regarder Ben, et il avait compris que c'était une critique. La vieille femme ne le critiquait pas, mais elle somnolait, couchée ou assise, la main souvent pressée sur son cœur, et elle disait : « Ben, une tasse de thé nous ferait du bien à tous les deux, j'en suis sûre. »

Il était affamé, car il essayait de manger le moins possible. Ça ne pouvait pas continuer. Il lui annonça qu'il allait chercher du travail, et vit son petit sourire triste. « Fais bien attention, Ben », dit-elle. Et Ben s'en alla : il n'avait plus de foyer en ce monde.

Il marcha dans une rue - ou plutôt, ses pieds le menèrent vers le bout de cette rue, longeant des théâtres et des restaurants - et il était du côté qu'il évitait habituellement, au point même de traverser avant d'arriver à un certain

trottoir interdit. Cette fois il ne traversa pas. Il s'arrêta devant le théâtre qui l'effrayait quand il était bruyant et plein de gens, et il resta sur un trottoir vide à regarder, de l'autre côté, une petite rue où il y avait un portail. Un endroit interdit. C'était le matin, et les taxis qui venaient prendre leurs instructions à la guérite dans le mur qui se proclamait Super Universal Taxis n'étaient pas encore là. Ils arrivaient à partir du début de l'après-midi. L'homme qui dirigeait ces taxis, debout devant sa guérite, en disant : « Conduisez-les à Camberwell... Swiss Cottage... Notting Hill... » n'était pas là non plus. C'était cet homme que Ben redoutait. Cet homme qui avait dit : « Fous le camp et ne reviens pas. » Il s'appelait Johnston et il était l'ami de Rita.

Quelques semaines plus tôt, avant que Mrs Biggs ne le découvre au supermarché, il marchait sur ce trottoir, comme toujours à l'affût des dangers, lorsqu'il avait vu une femme dans l'encadrement de cette porte, là, à côté de Super Universal Taxis. Elle lui avait souri. Il avait suivi le sourire, grimpé un escalier étroit derrière elle, et s'était retrouvé dans une chambre qu'il avait jugée pauvre et laide, parce qu'il la comparait à ce qu'il se rappelait de chez lui, quand il avait encore un foyer, avec sa mère. La femme - en vérité c'était encore une jeune fille, seulement son maquillage et ses grands yeux battus lui donnaient l'air plus âgé - se tenait face à lui, la main sur sa ceinture, prête à la défaire. Elle dit : « Combien de temps ? »

Ben n'avait aucune idée de ce qu'elle voulait dire, mais il était resté là avec ses dents dénudées - c'était le sourire effrayé, pas le gentil - et n'avait rien répondu.

« Dix livres pour une pipe, quarante pour le grand jeu.

— Je n'ai pas d'argent », avait dit Ben.

Elle s'était approchée et avait enfoncé les mains dans les poches de Ben, une de chaque côté, plus par exaspération devant l'outrecuidance de ce client que parce qu'elle espérait y trouver quelque chose ; à ce contact, la sexualité de Ben, qu'il refrénait, comme tous ses autres appétits inavouables, se déchaîna, alors il la saisit aux épaules, lui fit faire volte-face et, la serrant fort, il la fit ployer, à tel point qu'elle dut prendre appui des deux mains sur le lit. Il lui remonta sa jupe d'une main, tira sur sa culotte, et la prit par-derrière, rapide, vigoureux, et violent. Il avait les dents sur son cou, et en jouissant il émit un grondement sourd, une sorte d'aboiement comme elle n'en avait jamais entendu. Il la lâcha, et elle se redressa en écartant ses cheveux pâles de son visage, puis scruta le visage de Ben, ses cuisses velues. Cette toison ne lui était pas exactement étrangère - elle avait déjà plaisanté avec Johnston sur le fait que certains des hommes qui venaient la voir étaient de véritables chimpanzés - mais c'était comme si elle avait essayé de trouver dans ces jambes fortes et velues la raison pour laquelle ce client était si différent. Cette quête, cette inspection sans hostilité, avait quelque chose qui incita Ben à l'empoigner encore, à la faire ployer, et à recommencer. Il était affamé de sexe, depuis longtemps, et comme s'il ne venait pas juste de finir sa première prestation, il lui remit ses dents dans le cou et elle entendit le grognement

trionphant.

« Attends une minute, dit-elle. Juste une minute. »

Elle le poussa pour le faire asseoir sur le lit, et elle prit une chaise en face de lui. Elle avait besoin de temps. Cette expérience - un viol, voilà à quoi cela se résumait - aurait dû la mettre en colère, et l'emplir de ce mépris que lui inspiraient habituellement ses clients, mais elle avait été excitée par ce double viol, ces grandes mains puissantes qui lui serraient les épaules, ces dents dans son cou, et, surtout, ce grognement semblable à un rugissement. Assise là, elle sentait la morsure de ses dents, mais sans pouvoir trouver d'écorchure. Elle sortit un petit miroir de son sac et se démancha le cou pour voir - non, la peau n'était pas écorchée, mais il y avait une marque, et Johnston poserait des questions.

Ce que voulait Ben, c'était s'étendre sur ce lit étroit, à côté d'elle, et s'endormir. Il réfléchissait de toutes ses forces. À l'époque où il était le chef de la bande des mauvais garçons que tout le monde redoutait, il y avait aussi des filles, dont une à qui il plaisait. Elle avait essayé de le changer en disant : « Mais, Ben, essayons autrement, retourne-toi, ce n'est pas bien ce que tu fais, c'est comme les animaux. » Et il avait essayé, mais il ne pouvait pas faire ce qu'elle voulait, car lorsqu'il était face à face avec elle, le besoin rageur et violent de posséder et de dominer s'évanouissait. Et finalement, s'ils devaient le faire, ce devait être à sa manière à lui, et elle ne tarda pas à lui en vouloir et même à le détester pour cela. Après quelques tentatives, elle ne voulut plus le revoir, et la rumeur se répandit parmi les filles que Ben était bizarre, qu'il avait quelque chose de pas tout à fait normal.

Cette fille-ci, Rita, il savait qu'elle l'aimait bien, et qu'elle avait aimé ce qu'il faisait.

Une sonnerie retentit, ou plutôt fredonna, dans le mur. C'était le signal qu'il y avait un client, et que Johnston était en bas, contrôlant la situation. Elle se leva, pressa la sonnette, et dit à Ben : « Il faut t'en aller, maintenant.

— Pourquoi ? » dit-il. Il n'avait pas compris du tout. Il savait seulement qu'elle l'aimait bien.

« Parce que je te le dis », répliqua-t-elle comme à un enfant, en se disant qu'elle n'avait pas souvenir d'avoir déjà parlé comme ça à un client. « Va-t'en. » Et elle ajouta : « Si tu veux, tu pourras revenir - mais le matin, s'il te plaît. » Elle le poussa hors de la chambre, et il descendit l'affreux escalier en refermant sa braguette, comme tant d'autres hommes à cet endroit-là.

Sur le trottoir, un homme à l'air dur lui lança un regard perçant, puis un second - les gens le regardaient toujours une seconde fois.

C'était sa première visite à Rita et, le lendemain matin, il y était retourné. Entre-temps, elle avait parlé de lui à Johnston. Ils étaient étendus sur le lit, à fumer, très tard, après la fin de toute l'activité des taxis. Étant son protecteur il prenait un pourcentage, mais il n'était pas jaloux, et il était même gentil avec elle, d'une manière détendue et familière. Il avait examiné les ecchymoses sur son cou : des marques de dents étaient visibles. Il avait

entendu un compte rendu détaillé de l'aspect sexuel. C'était uniquement parce qu'elle voulait en parler, car lui d'ordinaire ne s'y intéressait guère. Elle lui avait dit que ce n'était pas comme d'être avec un homme, mais plutôt avec un animal : « Tu sais, comme les chiens.

— Mais il te plaît », avait dit Johnston, pour qu'elle le remarque et qu'elle se rappelle qu'il le savait. Il éprouvait quelque chose qu'il ne pensait pas être de la jalousie, mais plutôt de la curiosité.

La seconde occasion fut comme la première. Il ne le fit qu'une fois, et elle fut déçue, même si elle ne pouvait guère se l'avouer, puisqu'elle était engoncée dans la certitude que ses clients la laissaient froide. Ce grognement triomphant juste au-dessus de sa tête, la sensation d'abandon entre ces grandes mains velues, la violence de la pénétration... eh bien, ça l'excitait, mais c'était trop bref. Elle le lui dit. Ce n'était pas comme de s'entendre dire par cette écolière de se coucher face à face et de se faire des baisers. Il comprenait ce qu'elle disait, avec son esprit tout au moins, et il fit glisser son pantalon, et la laissa le manipuler. Parce qu'elle lui faisait recommencer si vite après la première fois, il parvint à faire durer l'acte, et il l'écoula crier avec surprise et curiosité. Mais il était content de la contenter.

En attendant, il n'avait pas d'argent. Littéralement, il n'avait pas le prix d'un hamburger, sa nourriture favorite. Elle lui donna de l'argent pour manger. C'était l'été, et la nuit il trouvait un banc ou un couloir. Elle le faisait se laver dans sa petite salle de bains. Elle lui tailla la barbe. Cela dura environ un mois, puis Johnston s'aperçut qu'elle lui donnait de l'argent et dit : « Maintenant, ça suffit, Reet. »

Même si elle ne le souhaitait pas, elle ne pouvait plus se passer de Ben et de ses manières animales. Elle parla de Ben à une amie, une prostituée de la rue d'à côté, et emmena Ben chez elle, encore une pauvre chambre miteuse, comme celle de Rita. Cette femme aimait ce que faisait Ben, qui eût cependant préféré rester avec Rita, et elle lui donna deux ou trois livres pour ses services. Mais son protecteur ou bon ami n'était pas complaisant comme Johnston, et lorsqu'il s'en aperçut il l'avertit qu'il ne voulait plus voir Ben dans les parages. Johnston et lui se connaissaient, et ensemble ils mirent Ben en garde et le menacèrent.

Ben cessa donc d'aller voir Rita ; s'il passait dans cette rue il prenait soin de rester sur l'autre trottoir, et s'il voyait Rita il se sauvait. Ce n'était pas d'être battu qu'il redoutait, car il était certain de pouvoir faire face à Johnston et à l'autre, même s'ils l'attaquaient ensemble. C'était d'être remarqué, d'attirer l'attention sur lui - cela, il ne le fallait pas.

Une semaine plus tard, Mrs Biggs le trouvait au supermarché.

Et maintenant, parce que c'était le seul autre endroit au monde où il pût aller et être accueilli avec un sourire, il se força à traverser la petite rue, à passer devant Super Universal Taxis, et à gravir cet escalier. La porte était fermée. Il avait appris à frapper, parce qu'elle pourrait avoir quelqu'un d'autre à l'intérieur, mais cette fois il poussa un cri, comme un meuglement

de taureau, et aussitôt la porte s'ouvrit et elle l'attira dans la chambre, en claquant la porte et la refermant à clé.

Rita en avait voulu à Johnston d'avoir chassé Ben. Elle lui avait rappelé que selon leur accord elle ferait ce qui lui plairait avec ses clients. Les sommes d'argent qu'elle avait données à Ben étaient négligeables, rien en comparaison de ce qu'elle gagnait en une journée. Si jamais ça se reproduisait - qu'il fasse attention à lui. Johnston savait que ce n'était pas une menace en l'air. Johnston ne s'occupait pas que de taxis, et elle savait ce qu'il fricotait - ou croyait le savoir. Un mot d'elle à la police - le pire qui pût lui arriver, à elle, était une amende, et de toute façon la police la connaissait. Elle avait des flics parmi ses clients. Johnston avait confiance en elle, et lui en avait dit beaucoup plus qu'il n'était prudent de le faire. Si elle n'était pas la proverbiale pute au grand cœur, Rita était tout de même raisonnable, avisée, affectueuse, et de bon conseil.

A la minute de son arrivée dans la chambre de Rita, Ben et elle s'y étaient mis, et il était comme une bête affamée. Puis, se rappelant ses exigences, il recommença aussitôt pour qu'elle puisse avoir du plaisir. Ensuite, tombant sur le lit et l'y attirant, elle dit : « Où étais-tu, Ben ?

— Il a dit qu'il ne fallait plus venir ici.

— Mais moi, je dis que tu peux. Le matin. »

Cela recommença donc. Il venait chaque matin, et elle lui donnait de quoi manger ; et Johnston l'interrogeait : « Qu'est-ce que tu aimes chez lui, Reet ? Je ne comprends pas. »

Elle ne comprenait pas non plus, même si elle pensait beaucoup à Ben. Elle n'était pas une jeune femme instruite - ou plus précisément une fille, car elle n'avait pas encore dix-huit ans - l'âge de Ben -, mais la question de son âge à lui ne s'était pas posée. Elle lui donnait dans les trente-cinq ans : elle préférerait les hommes plus âgés, elle le savait.

Une des choses qu'ils avaient en commun, même sans le savoir, c'était leur enfance très dure. Elle avait quitté l'école pour fuir à Londres des parents méchants, elle avait chapardé de l'argent et même été voleuse quelque temps, et puis elle avait persuadé le gérant de l'immeuble où se trouvaient la société de taxis et cette chambre de prostituée, en haut, de lui céder la chambre lorsque la fille précédente était par tie. Elle était persuasive. Elle faisait bon effet. Elle avait appris qu'elle obtenait habituellement ce qu'elle voulait. Elle avait rencontré des gens de bien des sortes, mais rien qui ressemblât à Ben. Il était complètement différent de tout ce qu'on avait pu lui raconter, et de tout ce qu'elle avait pu voir à la télévision ou connaître par expérience. La première fois qu'elle l'avait vu nu, elle s'était dit : *Oh là là ! Ce n'est pas humain*. Ce n'était pas tant qu'il était velu, mais sa façon de se tenir, ses grosses épaules courbées - avec ce torse comme une barrique les poings ballants, les pieds écartés... Elle n'avait jamais rien vu de pareil. Et puis il y avait ces grognements, aboiements ou rugissements, quand il jouissait, les gémissements dans son sommeil - pourtant, s'il n'était pas humain, qu'était-il

? « Un animal humain, concluait-elle, et puis elle plaisantait intérieurement : Bah, nous le sommes tous un peu, non ? »

Johnston ne s'en mêla plus, mais il restait à l'affût d'une occasion qu'il pût tourner à son avantage. Et elle vint. Ben demanda à Rita de l'accompagner « à l'endroit où on donne les certificats de naissance ». Rita, qui connaissait bien le monde du travail non déclaré, lui demanda pourquoi il n'essayait pas « de travailler au noir », et il lui raconta l'histoire du chantier de construction. Sa première réaction fut que si quelqu'un bernait Ben, Johnston pourrait lui régler son compte - mais elle savait qu'il ne le ferait pas. Elle demanda à Ben comment il s'était mis en tête d'avoir un certificat de naissance, et il lui parla de la vieille femme qui disait que ça l'aiderait à toucher l'allocation chômage. « Et après ? » demanda Rita, sincèrement curieuse d'entendre les projets inutilement légaux qui pouvaient éclore dans cette tête hirsute.

En parlant à Johnston, Rita mentionna que Ben voulait un certificat de naissance qui lui permette d'entrer dans le monde du vrai travail et des allocations de chômage. Johnston vit sa chance. Il arrêta Ben alors que celui-ci sortait de chez Rita, pour lui dire : « Je veux te parler » et, comme Ben se ramassait sur lui-même, les poings serrés : « Non, ce n'est pas pour te dire de laisser Reet tranquille, mais je peux t'aider à obtenir des papiers. »

Cette fois Johnston remonta chez Rita et, pour la première fois, ils se trouvèrent tous les trois rassemblés dans cette pièce, Johnston et Rita assis côte à côte sur le lit, tandis que Ben, embarrassé, attendait assis sur la chaise, se demandant si ce n'était pas un piège et si Rita ne s'était pas retournée contre lui. Il essayait de comprendre.

« Si tu as un passeport, dit Johnston, tu n'as pas besoin de certificat de naissance. »

Ben savait que les passeports, c'était ce qu'on emportait pour aller à l'étranger. Son père et les autres enfants avaient fait un voyage en France, tandis que lui était resté avec sa mère. Il ne pouvait pas aller avec eux, parce qu'il ne pouvait pas se tenir comme eux.

Il dit qu'il ne voulait aller nulle part, seulement avoir un papier qu'il pourrait porter au bureau où... Il le décrivit, un endroit avec des gens derrière des cloisons en verre, et devant eux des files d'autres gens qui attendaient pour avoir de l'argent. Il lui fallut un long moment pour comprendre Johnston. En échange d'un passeport, que Johnston pouvait obtenir « d'un ami qui fait des passeports », lui, Ben, ferait un voyage en France, en emportant quelque chose que Johnston voulait donner à un autre ami, probablement à Nice, ou à Marseille.

« Et puis je reviendrai ? »

Johnston n'avait aucunement l'intention d'encourager Ben à revenir. Il dit : « Tu pourrais rester un peu là-bas pour t'amuser. »

Ben voyait au visage de Rita qu'elle n'aimait pas cela, même si elle ne disait rien. Mais l'idée qu'il pourrait posséder cette chose qu'il garderait dans sa poche, et qu'il montrerait à un policier, ou à un contremaître sur un

chantier, persuada Ben, et il accompagna Johnston jusqu'à la machine, dans le métro, où apparurent cinq petites photos, que Johnston emporta. Le passeport, quand il le reçut, surprit Ben. On y disait qu'il avait trente-cinq ans. Qu'il était acteur de cinéma : Ben Lovatt. Son adresse était quelque part en Écosse. Johnston allait garder ce passeport « pour ne pas le perdre », mais Ben le réclama pour le montrer à la vieille dame. Oui, promit-il, il le rapporterait aussitôt après.

En arrivant devant la porte de Mrs Biggs, il sut que l'endroit était vide : il ne pouvait rien percevoir de vivant là-dedans. Il ne frappa pas, mais alla frapper directement à la porte de la voisine, et il entendit miauler le chat. Il dut frapper une nouvelle fois, puis elle vint enfin à la porte, le vit, et dit : « Mrs Biggs est à l'hôpital. J'ai son chat avec moi. » Ben avait déjà fait demi-tour pour descendre l'escalier quand elle ajouta : « Ça lui ferait plaisir que vous alliez la voir, Ben. » Il fut épouvanté : un hôpital, c'était tout ce qu'il redoutait le plus, un grand bâtiment plein de bruits et de gens, et de dangers pour lui. Il se souvenait d'être allé voir des docteurs avec sa mère. Ils avaient tous eu cette expression. La voisine comprit qu'il avait peur. Elle et Mrs Biggs avaient parlé de Ben, et elle savait comme il lui était difficile d'habiter la vie ordinaire - elle savait par exemple que Ben allait descendre tous ces étages l'un après l'autre à pied parce que l'ascenseur l'intimidait. Elle dit, gentiment : « Ne vous inquiétez pas, Ben, je lui dirai que vous êtes venu la voir. » Puis elle dit : « Attendez... » et le laissa planté là, puis elle revint avec un billet de dix livres qu'elle lui glissa dans sa poche de poitrine. « Prenez bien soin de vous, Ben », dit-elle, comme aurait dit la vieille femme.

Ben retourna chez Rita. Il songeait à la bonté, se demandait pourquoi certains le voyaient - c'était ainsi qu'il se l'exprimait -, le voyaient vraiment, sans en être rebutés, c'était comme s'ils l'accueillaient en eux - voilà comment il le ressentait. Et Rita ? Oui, elle était bonne, elle l'aimait vraiment. Mais pas Johnston : non. Il était un ennemi. Et pourtant il y avait là dans la poche de Ben un passeport, avec son nom dessus, et une identité. Il était Ben Lovatt, et il appartenait à la Grande-Bretagne qui, jusqu'à présent, n'avait été pour lui que des mots, un son, rien de réel. Maintenant il lui semblait que des bras l'enveloppaient.

Pendant ce temps, Rita et Johnston s'étaient querellés. Elle disait que ça ne lui plaisait pas, ce que Johnston faisait à Ben. Qu'allait-il lui arriver en France ? Il ne parlait pas la langue. Ici, il pouvait déjà à peine faire face. Johnston avait mis fin à la discussion en disant : « Tu ne vois donc pas, Reet, qu'il finira de toute façon derrière des barreaux ? » Il voulait dire en prison, mais Rita entendit autre chose, que Johnston avait en effet mentionné lors d'une conversation à propos de Ben : un jour des savants mettraient la main sur Ben. Rita hurla que Johnston était cruel. Elle affirma avec insistance que Ben était gentil, juste un peu différent des autres, voilà tout.

Lorsque Ben reparut dans la chambre de Rita, il interrompit cette querelle. Ils avaient tous deux en tête le mot « barreaux », voyaient tous deux des

cages. Johnston se fichait de ce qui arriverait à ce monstre de foire, mais Rita pleurait. Si « ils » mettaient Ben dans une cage, il allait rugir, crier, hurler, et ils devraient le frapper ou le droguer, oh oui, elle connaissait la vie, et les gens, et à quoi on pouvait s'attendre.

Ben était assis là avec son passeport à la main, hésitant à le rendre à Johnston, et il les regardait de sous ses profonds sourcils et savait que c'était à son sujet qu'ils s'étaient disputés. Dans sa famille, ils se disputaient tout le temps à propos de lui. Mais plus que par cette atmosphère de fâcherie, il était troublé par les nombreuses odeurs dans la chambre. Il y avait son odeur à elle, la femelle, mais cela ne le troublait pas, c'était ce qui émanait de Johnston qui lui donnait envie de le frapper ou de s'enfuir. C'était une odeur de mâle, forte, dangereuse, et Ben savait toujours quand Johnston était sur le trottoir, en bas, ou quand il guettait dans l'escalier pour surveiller Rita. Il y avait toutes sortes de traces chimiques dans l'air, aussi violemment distinctes des odeurs humaines que la puanteur de la circulation l'était des odeurs de viande qu'on sentait sur le trottoir devant un fast-food. Il avait envie de se lever et de s'en aller, mais il savait qu'il ne fallait pas le faire avant que cette affaire ne fût réglée. Rita essayait d'empêcher Johnston de faire quelque chose.

Rita dit à Johnston qu'il devrait essayer de trouver un travail pour Ben, et de « s'occuper de lui ».

« C'est-à-dire ? dit Johnston.

— Tu sais ce que je veux dire.

— Je ne peux pas empêcher un type de trébucher sur lui par une nuit sombre ou de le pousser sous un bus. Il dérange les gens, Reet. Tu le sais bien.

— Il pourrait peut-être devenir un de tes chauffeurs ?

— Voyons, tu rêves. »

Mais Rita prit le passeport de Ben et dit qu'elle le garderait, puis elle le mit dans un tiroir. Ils descendirent et s'approchèrent des taxis qui étaient garés ici et là parmi les voitures ordinaires.

« Monte », dit Johnston à Ben en ouvrant une portière. Ben regarda Rita : « Ça va ? » Elle acquiesça. Ben s'installa au volant et aussitôt son visage s'illumina, exultant. Il pensait aux accélérations des grosses motos étincelantes et rugissantes qui avaient été l'unique joie de sa vie, comme rien d'autre qu'il eût jamais connu. Et maintenant il était au volant, il pouvait mettre ses mains dessus, le tourner dans un sens et dans l'autre. Il faisait un bruit comme brrrr, brrrr, et riait.

Johnston avait fait approcher Rita d'un mouvement d'épaules, de sorte qu'elle était debout juste là, près de la place du conducteur. Il voulait que Rita voie, et elle voyait.

« Maintenant, tourne la clé, Ben », dit-il.

Il ne lui montra pas la clé, mais Ben se tourna vers Rita, pour recevoir ses instructions. Rita se pencha à l'intérieur, toucha la clé.

Ben la tripota, la tourna, la tourna dans l'autre sens comme le moteur toussait, la tourna encore, et la voiture s'anima, mais elle grommela, toussa, et s'éteignit. C'était une vieille voiture d'occasion, de troisième ou quatrième main, appartenant à un conducteur qui était entre deux peines de prison pour vol de voitures. « Essaye encore », dit Rita. Sa voix tremblait, parce qu'elle se disait : Oh, pauvre Ben, il est comme un enfant de trois ans, et quelque part dans sa tête elle avait sottement cru qu'il pourrait apprendre ce métier. Le poing velu de Ben se ferma sur la clé, la secoua, la voiture s'anima, et Ben commença une pantomime de changement de vitesses parce qu'il savait que c'était ce qu'il fallait faire. C'était un modèle automatique.

« Maintenant, dit Johnston en se penchant à l'intérieur et en désignant le levier, je vais te montrer ce qu'on fait avec ça. » Et il le fit, encore et encore. « Tu serres ces petits machins ensemble, tu vois ? puis tu desserres le frein... À toi, vas-y. Mais fais attention, regarde bien s'il arrive une voiture. » Tout cela était idiot ; Ben ne pouvait pas voir, ne pouvait pas le faire. Il serrait bien fort le poing, en regardant la main de Johnston, il reculait sa main puis l'avavançait près du frein, mais il ne le faisait pas vraiment, parce qu'il ne pouvait pas. Comme Johnston l'avait su depuis le début.

Rita pleurait. Johnston se redressa, ouvrit la portière, et dit à Ben : « Sors. » Docile, Ben sortit, à regret ; il avait envie de rester assis là, de continuer à jouer à être le conducteur. Puis Rita dit à Johnston : « Tu es cruel. Je n'aime pas ça. »

Elle rentra dans son immeuble, sans regarder ni lui ni Ben. Johnston fit mine d'avoir à faire dans sa guérite, bien qu'aucun client n'eût paru, et Ben suivit Rita dans l'escalier.

Rita dit à Ben : « Tu n'es pas obligé de partir, si tu n'as pas envie. » Elle semblait renfrognée, vexée, mais c'était parce qu'elle s'en voulait d'avoir pleuré. Elle n'aimait pas faire preuve de faiblesse, surtout devant Johnston.

« Assieds-toi, Ben », dit-elle, et il s'assit sur la chaise tandis qu'elle se maquillait pour cacher les traces de larmes. Puis elle se refit les yeux, pour qu'ils aient l'air immenses, avec les peintures noire et verte. C'était pour que les clients ne remarquent pas son visage, qui n'était pas joli et qui était pâle, ou même blanc, parce qu'elle n'allait jamais vraiment bien.

« Pourquoi dit-il que je suis acteur de cinéma ? » demanda Ben.

Rita se contenta de hocher la tête, vaincue par la difficulté d'expliquer. Elle savait qu'il n'allait pas au cinéma, et, capable de se mettre à sa place, elle savait aussi que la réalité lui suffisait largement, il ne pouvait pas se permettre de compliquer tout ça par des faux-semblants. Elle ne savait pas que c'était le bâtiment lui-même qui l'effrayait : l'intérieur sombre, les rangées de sièges où n'importe qui pouvait s'installer, le grand écran éclairé, qui lui faisait mal aux yeux.

En fait, elle avait été impressionnée de voir Johnston demander à « son ami » de mettre *acteur* sur le passeport. Les acteurs ne travaillaient pas tout le temps. Ils étaient souvent oisifs. Elle avait des acteurs parmi ses clients : être

sans travail n'était pas un drame pour eux, même si ça pouvait être un souci. Ben sortait de l'ordinaire, mais on s'attendait à ce que les pop-stars et les acteurs aient l'air surprenant. Non, c'était une brillante stratégie. Dans une foule de gens de cinéma ou de musique, Ben ne serait pas aussi voyant. Mais que mijotait Johnston ? Elle savait que ce ne pouvait être rien de bon.

Et pourtant, il fallait bien faire quelque chose de Ben. C'était la fin de l'été à présent, et ce serait bientôt l'automne, puis l'hiver. Ben avait été délogé deux fois de son banc préféré par la police. Qu'allait-il faire en hiver ? La police le connaissait. Tous les clochards et les paumés devaient le connaître. Johnston avait probablement raison : Rita n'était pas allée en France, mais elle était allée en Espagne et en Grèce, et elle imaginait mieux Ben dans un bar à tapas, ou dans une taverne, que dans un pub de Londres. Mais Johnston ne se souciait guère du bien-être de Ben, ça elle le savait.

Cette nuit-là, tard, après le départ de ses derniers clients et des chauffeurs de taxi, alors que c'était déjà le matin plutôt que la nuit, et que Ben était recroquevillé sous un porche de Covent Garden, elle demanda à Johnston ce qu'il envisageait pour Ben et, en l'apprenant, elle se fâcha et voulut frapper Johnston, qui lui saisit les poignets en disant : « Boucle-la. Ça va marcher, tu verras. »

Johnston avait l'intention de lui faire transporter de la cocaïne - « Des tas, Reet, pour des millions » - jusqu'à Nice, pas cachée mais juste dans des sacs de voyage ordinaires, sous une épaisseur de vêtements. « Tu ne vois pas, Reet ? Ben est tellement bizarre que les stup's vont essayer de le situer, ils n'auront pas le temps de faire autre chose.

— Et quand il arrivera là-bas ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Qu'est-ce qu'il est pour toi ? Juste un bon coup, voilà tout.

— J'ai de la peine pour lui. Je ne veux pas qu'on lui fasse de mal. »

C'était là, dans cette conversation, que le mot « barreaux » était intervenu... Les « barreaux » semblaient de nouveau tout proches.

« Il ne pourra pas se débrouiller dans l'avion, il ne pourra pas se débrouiller avec les bagages, qu'est-ce qu'il va faire dans un endroit où les gens ne parlent pas l'anglais ?

— J'ai pensé à tout, Reet. » Et il exposa son plan en détail.

Rita dut admettre que Johnston avait effectivement pensé à tout. Elle était impressionnée. « Mais supposons que le plan réussisse : finalement, Ben se retrouvera seul en terre étrangère.

— Je ne veux plus qu'il traîne par ici. Les gens le remarquent. La police cherche un prétexte pour me fermer. Ils n'aiment pas que je parque les taxis par ici. Je leur dis : "Vous, vous ne nous aimez peut-être pas, mais le public, si." Je pourrais faire tourner deux fois plus de taxis, si nous avions de la place pour stationner. Mais ils me tolèrent tout juste en attendant une occasion. Et Ben est comme un grand panneau qui dit : "Attention, problèmes." Et puis j'ai peur qu'il recommence encore des bagarres. Un des chauffeurs a dit un

truc, et Ben l'a assommé.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il l'a traité de singe velu. J'ai arrêté la bagarre. Mais... il faut que tu comprennes, Reet. »

Rita dut reconnaître la justesse de tout cela. Cependant, il y avait autre chose : Johnston était jaloux. « C'est drôle, dit-elle. Tu n'as jamais été jaloux de personne. Mais tu l'es de lui. »

Cela ne lui plut pas, mais il parvint à grimacer un sourire, et dit sans gentillesse : « Bah, je ne peux pas être en concurrence, hein ? Pas avec un grand singe velu ?

— Il est beaucoup plus que ça.

— Écoute, Reet, je m'en moque. Je l'ai assez vu. »

Le plan de Johnston commença par la tournée des boutiques, les bonnes boutiques, pour acheter des vêtements. Plus de trucs de bienfaisance. Acheter des jeans, des pantalons, des sous-vêtements, ç'aurait été facile sans ces épaules, ce torse, ces bras énormes... Aussi Johnston se décida-t-il finalement pour un tailleur, et lui fit-il faire des chemises sur mesure, ainsi que deux vestes.

« Et qu'est-ce que ça va coûter ? demanda Rita.

— Je te l'ai dit, il y a des millions là-dedans.

— Tu rêves.

— Tu verras. »

Ensuite, Ben fut mené chez un coiffeur. Il regrettait que la vieille dame ne puisse pas le voir maintenant : elle avait dit qu'il serait superbe, et il savait qu'il l'était. Le coiffeur avait poussé une exclamation en voyant le double épi au sommet de sa tête mais, lorsqu'il eut terminé, personne n'aurait pu le remarquer.

Ensuite Johnston emmena Ben voler au-dessus de Londres dans un petit avion, pour l'habituer à l'idée de voler. Tout d'abord les yeux de Ben s'exorbitèrent et il poussa un rugissement de peur en regardant en bas, mais Johnston était assis à côté de lui et se comportait comme s'il n'y avait rien eu là d'anormal. « Regarde, Ben, tu vois ça ? C'est le fleuve, tu connais le fleuve. Et là, regarde, c'est Covent Garden. Et voilà Charing Cross Road. » Ben retint tout, et le raconta à Rita. « Quand pourrons-nous le refaire ? voulut-il savoir.

— Tu le referas bientôt. Dans un gros avion... »

Et puis, songea-t-elle, je ne te reverrai sans doute plus... Elle était attachée à lui, oh oui. Elle allait regretter... Elle permettait, non, sollicitait bon nombre de ces extraordinaires séances de baise qui ne ressemblaient à rien de ce qu'elle connaissait. Elle savait très bien que ce n'était pas dans la nature de Ben qu'elles puissent conduire à la tendresse. Il n'y avait pas de lien entre ces actes de possession brefs et violents, et ce qui se passait même quelques secondes plus tard, où c'était comme s'il ne s'était rien passé du tout. Et pourtant, une fois où elle l'avait laissé rester toute la nuit, il s'était blotti

contre elle dans son sommeil, frottant sa face velue contre son cou, et il lui avait léché le visage et le cou. Elle supposait qu'il lui était attaché. Il lui demanda si elle viendrait aussi en France, mais qu'imaginait-il quand il disait *en France* ?

« C'est comme ici, Ben, essaya-t-elle d'expliquer. Mais il y a une belle mer bleue. Tu sais ce que c'est, la mer ? »

Oui, il le savait ; il se souvenait d'être allé en famille au bord de la mer.

« Eh bien, voilà, c'est comme ça. Comme ici, sauf que la mer est tout près. » Elle trouva des cartes postales de Nice, de cette côte, et il les contempla rêveusement : elle savait qu'il n'avait pas la même perception qu'elle. Et elle ne lui avait pas dit qu'il y aurait une langue différente, des sons différents.

Rita était adossée à sa porte, vêtue comme l'exigeait son rôle, de cuir noir et de bas résille noirs, et elle regardait Johnston diriger les gens vers les taxis, donner les directives aux chauffeurs - le spectacle habituel sur ce trottoir, du milieu de l'après-midi jusqu'à minuit ou une heure du matin, avec les gens qui sortaient des théâtres et des restaurants, lorsqu'elle vit un type dont elle n'aimait pas l'allure s'approcher de Johnston, l'affronter. Johnston avait peur, elle le savait. Selon son expérience, les problèmes commençaient toujours comme ça : un homme surgissait de nulle part avec un drôle d'air qui disait : « Attention ! » - et puis les problèmes arrivaient. Lorsque cet homme fut reparti, elle vit Johnston transpirer, appuyé au comptoir de sa guérite, et boire de rapides gorgées au goulot d'une bouteille. Puis il la vit, vit son inquiétude, et dit : « Il faut qu'on parle, Reet. »

Cette nuit-là, elle s'assura que, au bas de l'escalier, la porte menant à sa chambre était verrouillée, et invita Johnston à monter. Elle fumait, étendue sur son lit et adossée aux oreillers, avec une jambe pendante - une pose qu'elle avait mise au point pour exciter les clients, et elle regardait Johnston s'agiter et se tortiller sur sa chaise. Il fumait et buvait de fréquentes goulées du whisky de son flacon. L'air enfumé la faisait tousser.

Elle connaissait l'histoire de Johnston - l'essentiel. À quatorze ans, il s'était enfui d'une famille à problèmes. Il avait séjourné en maison de redressement, puis vécu à la dure, en vivant de chapardages et de vols - un an de prison. Après quoi il avait marché droit pendant un moment, mais une condamnation pour vol avec violence l'y avait renvoyé. Il était sorti depuis cinq ans. De magouille en trafic, d'abord juste en marge de la loi puis de plus en plus sérieusement impliqué dans une douzaine d'arnaques qui devenaient de plus en plus dangereuses, il était aidé par les compétences acquises en prison et par le fait qu'il était connu dans la communauté du crime. Son affaire de taxis marchait assez bien, mais ce n'avait jamais été beaucoup plus qu'une façade. Elle n'était pas surprise qu'il eût des problèmes, et quand il lui dit : « Je suis pris au piège, Reet », elle imagina une dette ou deux, peut-être un chantage. Mais maintenant qu'il avait commencé à tout lui raconter, en puisant du courage dans de grandes rasades de whisky, elle se redressa au bord du lit pour le dévisager avec des yeux exorbités.

« Qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que tu me racontes ? »

Il s'était laissé persuader de tenter sa chance à la Bourse - opérations à terme - par un homme à la lisière de la respectabilité. On ne pouvait pas perdre, lui avait dit cet ami, il y avait de l'argent à se faire si on gardait la tête froide - eh bien, ils avaient gardé la tête froide, mais pas leur argent.

« Et tu dis que tu dois un million de livres ?

— Ce n'est rien, Reet. Un million, ça n'est rien pour ces gens-là.

— Mais pour toi c'est beaucoup.

— C'est vrai, dit-il avant de boire un nouveau coup.

— Alors ? Tu as peur de retourner en prison ?

— C'est précisément ce qui va m'arriver si je ne m'arrange pas pour trouver l'argent.

— Parlons franchement. C'est toi qui dois un million, ou vous deux ensemble ?

— Lui doit beaucoup plus. Il a plongé plus que moi. Il m'a fait une faveur, en vérité, il m'a laissé participer... Mais maintenant, si je ne lui donne pas ce million, il va me dénoncer et je tomberai. »

Elle se radossa et toussa. « Saloperie de pollution, dit-elle. Des fois, ça pue tellement depuis la rue, dans cette chambre, que je ne peux plus respirer. » Les cigarettes ainsi mises hors de cause, elle en alluma une autre, et en lança une à Johnston.

« Bon, dit-elle. Mais si tu rates ton coup avec cette affaire de cocaïne, s'ils te chopent, tu tomberas de toute façon. Et tu seras bon pour perpète.

— C'est vrai. Mais je ne vais pas le rater.

— Alors comme ça, avant même de te faire un peu de fric pour toi, il faut que tu rembourses un million ?

— Dès que la came arrive à Nice, le million est payé. Et le reste est pour moi.

— Rien pour Ben ?

— Oh, je m'occuperai de lui.

— Et moi, demanda-t-elle. Je ne prends pas de risques, moi ?

— Tu ne sauras pas ce qu'il y a dans ces sacs, Reet. Je vais faire ce qu'il faut pour ça.

— Quand ils vont épingler Ben et lui demander d'où il tient la came, il dira que c'est moi. Parce qu'il me connaît mieux que toi, et qu'il a confiance en moi. Alors il dira que c'était moi. »

Silence.

« Mais il sait qu'il emporte quelque chose à moi pour un ami en France. »
Silence.

« À moi, Reet.

— Mais je suis dedans aussi, non ? Ben n'est pas capable de bien mentir. Nous ne pouvons pas compter sur lui. Il dira que c'était toi et moi. »

Johnston trancha en disant : « Dis-moi juste une chose. Tu te vois comment, Reet ? Tu n'aimes pas cette vie... Je te l'ai assez entendue dire, non

? Eh bien, reste avec moi dans cette affaire et je te ferai sortir de cette vie-là, pour de bon.

— Tu t'occuperas de moi, comme pour Ben ? »

Johnston se pencha en avant, chassant de la main les nuages de fumée, et lui parla – elle le voyait bien – du fond du cœur. « Ecoute, toi et moi on marche ensemble depuis combien de temps, Reet ? Trois ans ? Je t'ai jamais laissée tomber, pas vrai ?

— Oui, c'est vrai.

— Eh bien alors ? »

Il continuait à se pencher en avant, ivre et implorant, désespéré, ses yeux rougis et tout humides. La fumée ? Les larmes ?

« C'est un tel pari, dit-elle. Tu prends un tel risque.

— Je n'ai pas le choix, Reet. Si je m'en sors ce coup-ci, je me range pour le reste de ma vie. »

Elle se rallongea, cette fois avec les jambes étendues droit devant elle, et elle l'examina, en songeant qu'elle ne savait pas lequel elle plaignait le plus, de Johnston, dont elle savait qu'il avait en lui la ressource d'être meilleur qu'il n'était – elle le savait parce que c'était vrai d'elle aussi – et qui avait un tel pouvoir d'impressionner les gens, avec son air à la Humphrey Bogart – enfin un peu, la plupart du temps, mais pas en ce moment où il était ivre et stupide –, ou de Ben, qui était envoyé vers un si grand danger pour sauver Johnston. Mais quand elle y réfléchissait, et elle réfléchissait de toutes ses forces, elle devait plus à Johnston qu'à Ben. Sans doute pouvait-elle dire de Johnston qu'il était son homme : elle n'en avait pas d'autre, après tout. Et c'était vrai, il avait été bon pour elle. Et ce qu'il disait était vrai, elle détestait cette vie et avait plusieurs fois envisagé de se supprimer – « Mieux vaut me supprimer moi-même avant qu'un obsédé sexuel le fasse pour moi. » Elle n'était pas en bonne santé. Elle avait une vilaine peau. Ses cheveux, quand elle ne les teignait pas en blond platine, n'étaient qu'une masse noire informe et grossière : il n'y avait qu'à les toucher pour savoir qu'elle était malade. Quand elle n'était pas maquillée et habillée comme une tueuse, elle se regardait dans la glace – et se dépêchait de se maquiller.

Et là, elle se dit : Bon ! Supposons même qu'ils prennent Ben et me fassent tomber, ça ne pourra pas être tellement pire que cette vie. Et elle décida d'aider Johnston. Par tous les moyens possibles.

Et maintenant Johnston expliqua à Ben ce qui se passerait à l'aéroport. Quand il eut fini, Rita le lui répéta de A à Z, plusieurs fois.

Tout allait dépendre de l'« ami » de Johnston – « Je l'ai connu en prison, Reet, il est réglo » –, il serait avec Ben à l'aéroport puis dans l'avion, et il irait avec lui à Nice et le protégerait.

« Et combien le payes-tu ?

— Cher. Quand tu comptes tout et que tu additionnes – les vêtements de Ben, les bagages, le voyage en avion, le passeport –, rien que ça, ça fait déjà cent livres... Plus Richard – c'est le contact –, ça va loin. Et puis il y a aussi

l'hôtel. Mais même comme ça, c'est trois fois rien comparé à ce que ça va nous rapporter.

— Eh bien, ne dépense pas tout avant de l'avoir touché, c'est tout ce que je peux te dire.

— Écoute, Reet. Je sais que tu me trouves cinglé, mais ça va marcher, tu verras.

— Question de chance, c'est tout, dit Rita. Ils ont des chiens renifleurs, ils contrôlent les bagages.

— Quelquefois, oui. Mais ils ne vont pas se casser la tête pour un tas de touristes qui vont à Nice. Et pareil pour les stupés français. Ils surveilleront les avions de Colombie et de l'Est, mais pas un gentil petit avion inoffensif qui vient de Londres. »

Il y avait une chose que Rita ne savait pas. Le projet comprenait trois sacs, un très gros, bourré de sachets de cocaïne avec une couche de vêtements par-dessus, qui serait enregistré ; un autre avec les affaires de Ben ; et un troisième qu'il garderait en cabine. Quand Rita apprit que Johnston prévoyait de remplir celui-là de sachets mortels, peut-être de l'héroïne, elle hurla, elle cria, elle l'attaqua même, et il dut lui saisir les deux poings. « Tu sais qu'ils choisissent des bagages au hasard pour les fouiller ; ils peuvent très bien tomber sur celui de Ben. » Il la calma, promit, dit qu'il ne le ferait pas si ça la mettait dans un tel état, mais en vérité il ne tint pas sa promesse : Ben emporterait le sac dangereux dans l'avion et le garderait pendant tout le voyage.

« Tout ça est fou, répétait Rita. Et ce pauvre Ben... C'est cruel, je trouve. Imagine-le en prison.

— C'est justement parce qu'il est bizarre que ça va marcher. »

Et ça marcha. Pendant quelque temps Johnston et Rita furent stupéfaits de voir à quel point les choses avaient changé ; la différence entre leur situation actuelle et ce qui leur était désormais possible était trop grande. Johnston n'était pas stupide au point de laisser apparaître de grosses sommes sur un compte en banque, aussi l'argent parvint-il par des chemins détournés au cours des mois suivants. Il donna à Rita de quoi acheter un restaurant à Brighton, et l'affaire prospéra. Elle aurait pu se marier mais n'en fit rien. De temps en temps Johnston venait la voir, retrouvailles précieuses pour l'un comme pour l'autre, car eux seuls comprenaient de quelle extrême justesse ils avaient échappé à une vie entière de prison et de criminalité.

Johnston avait vu dans une émission télévisée qu'on pouvait facilement acheter à des aristocrates ruinés (et sûrement cyniques ?) un titre et une terre, pour des sommes qui lui paraissaient désormais négligeables. Il le fit et devint donc le seigneur d'un manoir. Toutefois, il ne tarda pas à se sentir anxieux, et il comprit qu'il avait fait une erreur. Il n'aimait pas l'oisiveté. Il acquit alors une société de location de voitures très haut de gamme, conduisant une clientèle de gens riches et célèbres, surtout dans Londres, et employant le genre de personnes qu'il aurait naguère jugées très au-dessus de lui. Il aimait

sa vie, adorait ses Rolls-Royce et ses Mercedes, et cultivait la respectabilité. Ses enfants, lorsqu'il en eut, fréquentèrent de bonnes écoles privées. Et l'on pourrait donc dire que cette partie de notre récit se termine bien.

Le matin du grand pari, Ben fut habillé par Rita – sous la supervision de Johnston – d'une chemise sur mesure et d'une veste de bonne qualité. Rita pleurait lorsque Johnston fit monter Ben dans l'un des taxis et qu'il expliqua au chauffeur ce qu'il devait faire exactement. La dernière chose que dit Ben fut : « Quand est-ce que je reviens ? »

— Nous verrons », dit Johnston, et Rita se détourna pour cacher à Ben son visage coupable.

Il se laissa conduire à Heathrow, malgré son mal de cœur. Le chauffeur se gara au parking « brève durée » et prit un chariot pour les sacs, le noir, le rouge, le bleu. Il mena Ben au comptoir d'enregistrement de classe Club, tendit le passeport de Ben, le reprit avec la carte d'embarquement, et donna un coup de coude à Ben quand on lui demanda s'il transportait des choses interdites, et s'il avait fait ses bagages lui-même. Rita lui avait dit et redit inlassablement qu'il devait dire oui, qu'il avait fait ses bagages lui-même. Il s'en souvint, après une hésitation. La fille du comptoir avait relevé la mention « acteur de cinéma » sur le passeport, et elle fixait Ben tout en s'occupant de ses sacs et de sa carte d'embarquement. Ce regard fixe ne démonta guère Ben, tellement il y était habitué. Le chauffeur, un Nigérian qui touchait une bonne prime, accompagna Ben à l'entrée « embarquement rapide », lui donna son bagage de cabine, le bleu, son passeport, la carte d'embarquement, et lui dit : « Passe par là. » Comme Ben hésitait, le chauffeur lui donna une petite bourrade, puis recula pour le regarder partir afin de pouvoir rentrer faire son rapport.

Ben était tout seul et terrorisé, l'esprit bouillonnant de tout ce qu'il avait à se rappeler. Il montra sa carte d'embarquement à l'employé, qui y jeta un rapide coup d'œil, le dévisagea, et ne le quitta des yeux que quand le passager suivant réclama son attention. Le moment difficile arrivait. Rita et Johnston lui avaient répété un nombre incalculable de fois ce qu'il fallait faire. Il verrait devant lui une sorte de boîte noire, avec une ouverture à laquelle des choses étaient suspendues. Il devait aller là et mettre son sac sur l'étagère, là. Le sac disparaîtrait dans l'ouverture, et il devrait chercher l'arche métallique, tout près, passer dedans quand on le lui dirait, et puis un homme le fouillerait, tâterait ses poches et ses cuisses. Ben avait dit : « Pourquoi ? » et ils avaient répondu : « Juste pour s'assurer que tout va bien. » Le mot « revolver » l'aurait effrayé. C'était le moment que Rita redoutait le plus, car elle savait combien les réactions de Ben étaient imprévisibles lorsqu'on le touchait.

Ben vit la machine devant lui. Elle lui parut effrayante, et il eut envie de s'enfuir. Il savait qu'il fallait poursuivre, que personne ne l'attendait pour l'aider. Il resta un moment là, son bagage à la main, désarmé, jusqu'à ce qu'un homme lui dise : « Mettez-le là, regardez. » Et comme Ben ne bougeait pas, il lui prit le sac et le mit dans la machine. Voyant que Ben hésitait, cet

assistant inconnu passa sous l'arche avant lui et Ben vit ainsi ce qu'il devait faire.

Pendant ce temps son fourre-tout glissait dans la machine à rayons X. Sous la couche supérieure de vêtements, parmi les sachets de la redoutable poudre blanche, étaient insérés ici et là des objets de toilette, des ciseaux, une lime à ongles, un coupe-ongles, un rasoir - tous en métal pour qu'ils apparaissent sur l'écran. C'était là le moment crucial, où la malchance pouvait s'abattre sur Ben ainsi que sur Rita et Johnston - à moins que Ben se souvînt pendant l'interrogatoire de ne jamais mentionner leurs noms.

La fille qui manipulait l'appareil à rayons X, toute à son travail, demeura absorbée par l'écran ; en revanche l'employé chargé de fouiller Ben le toucha à peine. Il contemplait les épaules, le torse formidable, en se disant : *Dieu du ciel ! Qu'est-ce que c'est que ça ?* Ben souriait. C'était de terreur, mais ce que voyait l'employé, c'était le sourire d'une célébrité habituée à être reconnue - il voyait beaucoup de célébrités. S'il avait posé les mains sur Ben, il aurait su qu'il était tremblant, en sueur, glacé, mais il lui fit juste signe de passer. Maintenant Ben devait se souvenir de reprendre son sac à la sortie de l'appareil. Il ne savait pas que c'était l'instant le plus dangereux : ses instructions ne lui avaient pas été données en termes de danger. Or la chance tint bon ; ce ne fut pas à Ben, mais à l'homme qui venait après lui qu'on demanda : « Est-ce votre bagage, monsieur ? » Ben restait là, souriant, et puis, comprenant enfin que ce sac bleu qui bougeait à côté de lui était le sien, il le prit et repartit... étourdi, aveuglé, avec une glaciale sensation de nausée. Même si cet immense espace avec ses lumières, ses foules, ses boutiques, ses couleurs, tant d'agitation et de bruit l'effrayait, il savait qu'il devait se rappeler que... se rappeler que... Il était sur le point d'émettre des petits gémissements de détresse quand il vit un homme devant lui, à un comptoir, qui lui faisait des signes. Il fallait qu'il montre son passeport. Il l'avait à la main. Comment était-il arrivé là ? Il ne s'en souvenait pas. L'employé jeta juste un coup d'œil sur son passeport et le lui rendit en se disant que, si ce type était une vedette de cinéma, il ne l'avait jamais vu dans aucun film...

Maintenant Ben se trouvait bien au-delà de la rangée de comptoirs de contrôle des passeports, et il ne savait plus quoi faire. On lui avait dit qu'il y aurait quelqu'un qui l'attendrait, l'ami de Johnston, et en effet, oui, il était là : un jeune homme accourait, fixant sur Ben des yeux effrayés.

C'est à cet instant-là que se produisit une chose imprévue. Johnston - s'il avait été là - aurait dit : « Ça y est ! J'ai réussi ! ». À moins d'une malchance vraiment injuste, il allait très bientôt être l'heureux possesseur de plusieurs millions de livres sterling.

Le jeune homme, l'ange gardien de Ben, tremblait - littéralement - de soulagement, et puis aussi à cause du contrecoup. Il arriva droit sur Ben, en essayant de sourire et en annonçant à toute vitesse : « Je suis l'ami de Johnston. Je m'appelle Richard.

— J'ai froid. Je veux mon chandail, dit Ben en posant le sac pour tenter

d'ouvrir la fermeture à glissière, sans voir tout de suite le minuscule cadenas. Où est la clé ? Pourquoi est-ce cadenassé ? »

Richard Gaston (mais il avait eu beaucoup d'autres noms dans la vie) était arrivé à Londres la veille, par le ferry de Calais, et il avait passé des heures avec Johnston, à recevoir ses instructions pour les événements du lendemain, et pour après, à Nice. Il était allé à Heathrow en métro, avait observé de loin la scène avec le chauffeur de taxi et celle de Ben à l'enregistrement, il avait passé séparément le contrôle des passeports et la douane, avec les voyageurs de classe économique, avait attendu que Ben apparaisse, et pendant tout ce temps, l'image qu'il avait de lui-même s'embellissait du reflet de la gloire de Johnston, qui était si fort. Il avait eu bien des doutes sur le déroulement de la scène, de même que Rita, mais oui, ça avait marché.

Et voilà Ben, plié en deux, qui tirait sur la fermeture éclair, qui secouait le cadenas. Il était évident que ces mains-là pouvaient mettre en pièces le sac de voyage, si Ben décidait de s'y prendre ainsi. Richard imagina les sachets éparpillés, les services de sécurité qui accouraient...

« J'ai froid », dit Ben.

C'était une chaude après-midi, et Ben avait déjà un gros gilet par-dessus sa chemise - une chemise très chic, nota Richard.

« Vous ne pouvez pas avoir froid, fut la réplique, peu judicieuse, de Richard à Ben. Allons, venez. Nous avons calculé un peu juste. On embarque maintenant. Ne compliquez pas les choses, voyons. »

Ces mots produisirent un tel effet que Richard fit un bond en arrière pour esquiver Ben qui s'apprêtait apparemment à lui empoigner les bras... Ben bouillonnait de rage.

« Je veux mon chandail, hurla-t-il. Il me faut mon chandail. »

Richard prit peur, mais le choc, toutefois, ne le paralysa pas ; il se ressaisit. Il avait été averti que Ben était un peu bizarre. Il avait des sautes d'humeur... Il fallait le ménager... Il était un peu simplet. « Mais il a toute sa tête, alors ne le traite pas comme un con. » Ces descriptions de Ben, réparties sur les heures de discussion avec Johnston, lui semblaient complètement inexactes. Johnston aurait sûrement appelé ça une « saute d'humeur », non ? Richard lança à la ronde des coups d'œil nerveux. Est-ce qu'on les observait ? Bon, ça n'allait pas tarder, si Ben continuait à crier.

Si cette fermeture à glissière cassait, si ce petit cadenas sautait...

Le souffle court, Richard dit : « Écoutez, Ben, écoutez, mon vieux. Nous allons rater l'avion. Vous serez très bien dans l'avion. Ils vous donneront une couverture. »

Ben se redressa et laissa tomber le sac. Richard ne pouvait pas le savoir, mais c'était le mot *couverture* qui l'avait touché. La vieille dame lui disait toujours : « Prends cette couverture, Ben, couvre-toi. Le chauffage est un peu bas ce soir. »

Richard vit que la situation avait changé : Ben n'avait plus le regard emplí de meurtre. Alors, sans le savoir, il poussa son avantage. « Johnston ne

voudrait pas que vous gâchiez tout maintenant. Vous avez été très bien, Ben. Vous êtes impeccable. Vous êtes carrément formidable, Ben. »

C'était l'expression *très bien*.

Ben ramassa le sac et suivit Richard le long des couloirs et des trottoirs roulants, là où il fallait. Tout avait été bien pensé : ils seraient au milieu de la foule des gens qui embarquaient. Au comptoir, Ben trouva son passeport et sa carte d'embarquement dans sa main, là où son nouvel ami les avait placés, après les lui avoir pris, semblait-il, pendant qu'ils se disputaient - Ben les avait laissés tomber dans ses efforts pour ouvrir le cadenas et la glissière -, et ils poursuivirent leur chemin, dans des couloirs, des escaliers, des bifurcations et encore des escaliers, puis il y eut une porte, et là une femme souriante qui les dirigea vers la classe Club. Ben restait planté dans le couloir, et Richard lui prit le sac pour le glisser dans le compartiment, avec l'impression de manipuler un serpent. Il avait dit à Johnston que sous aucun prétexte il ne toucherait à ce sac, pour pouvoir répondre à un inspecteur qu'il n'était pas au courant, mais maintenant il voyait comme c'était idiot. Ben était dans son siège, avec sa ceinture bouclée, et Richard allait demander une couverture, puis expliquer à Ben le décollage... le vol... les nuages au-dessous d'eux et... mais Ben s'était endormi.

Quelle bonne chose ! songea Richard. Quel soulagement !

Ben dormit jusque bien après l'atterrissage, alors que les gens débarquaient. Il était hébété et semblait à peine savoir qui était Richard. Il oublia le précieux sac quand vint le moment de se lever et de descendre le sac du compartiment ; Richard le récupéra à sa place et le porta jusqu'au tapis roulant de retrait des bagages. Presque aussitôt le grand sac noir apparut – le plus dangereux – puis le rouge, avec les affaires de Ben à l'intérieur.

« Quand est-ce qu'on va prendre l'avion ? » demanda Ben.

Richard ne répondit pas : la douane, dernière étape dangereuse, était encore à franchir, mais cela se passa sans encombre. En quelques instants ils se retrouvèrent dehors au soleil, et puis, avec les sacs, dans un taxi. Richard était affalé sur son siège, les yeux fermés, tremblant encore de toute la terreur passée. Même s'il savait très bien que seule la chance les avait sauvés, il n'en songeait pas moins à Johnston avec admiration. Il avait terriblement envie de dormir ; il comprenait pourquoi Ben s'était endormi dans l'avion : à cause de la tension. Pendant le trajet, Ben garda le silence. D'abord, il avait mal aux yeux, à cause de l'éclat du soleil sur la mer - il ne comprit pas tout de suite cet immense scintillement bleu, qui n'avait rien à voir avec la mer qu'il connaissait. Et puis il avait mal au cœur : il détestait les voitures, depuis toujours. Ils se retrouvèrent ensuite sur un trottoir, avec des gens partout, et Richard mena Ben jusqu'à une table et s'assit, en poussant un siège vers lui. Ben s'assit à son tour, comme si c'était un piège et que le siège risquait de se refermer sur lui comme une mâchoire. C'était le milieu de l'après-midi. Ils étaient sous un petit parasol mais la minuscule tache d'ombre ne soulageait guère les yeux douloureux de Ben. Il les gardait mi-clos. Le serveur

s'approcha : du café pour Richard, un jus d'orange pour Ben - il détestait le café. Des gâteaux arrivèrent, mais Ben n'avait jamais tellement aimé les sucreries, et ce fut Richard qui les mangea. Et puis ils restèrent assis là, sans rien dire, Ben s'efforçant d'enregistrer ce qu'il pouvait de l'éclat et du vacarme du spectacle qui l'entourait, à travers ses paupières mi-closes. La rue était animée, le café était animé, aussi personne ne les remarquait. Puis soudain un homme apparut près de la table, et Richard lui dit : « Le noir et le bleu. » Ben regarda cette personne, apparition de lumière éclatante et de bruit, disparaître vers un taxi avec les deux sacs. Seuls Ben et Richard regardaient. Aucun de ceux qui flânaient sur le trottoir, s'attardaient aux tables de café, ou passaient en voiture, ne jeta le moindre coup d'œil à ces deux sacs, l'un très gros, l'autre de taille ordinaire, dont le contenu allait bientôt s'ajouter aux fleuves de poison qui circulent partout dans le monde. Ben était perplexe. Il avait cru que le bleu, auquel il avait fait franchir machines et employés, était à lui, mais il semblait que non. Le rouge, là, était à lui. Et il y avait autre chose qu'il commençait tout juste à comprendre enfin - il avait été trop éberlué pour comprendre. Tout autour de lui les gens parlaient bruyamment, mais il ne comprenait pas ce qu'ils disaient. Rita lui avait dit que tout le monde parlerait français, mais que ce n'était pas grave, l'ami de Johnston était britannique et il parlerait anglais et veillerait sur lui - mais il n'avait pas su qu'il devrait s'asseoir à une table dans ce pays étranger sans rien comprendre, mais rien du tout, à ce qui se passait autour de lui. Et cet homme, celui qui était parti avec les sacs, il avait compris Richard qui parlait anglais, mais, avec le chauffeur de taxi, il avait parlé français. L'épuisement recommença à paralyser Ben.

« Et voilà », dit Richard. Il fallait qu'il le dise, pour marquer ou définir la réalisation de l'exploit, mais il savait que Ben n'avait pas la moindre idée de ce qui s'était passé.

« Je vais te conduire à l'hôtel », dit-il à Ben.

Le choix de l'hôtel avait fait l'objet d'un grand débat. Rita avait dit, un petit hôtel pas cher, où les gens sont gentils - comme elle aurait fait pour elle. Johnston avait dit : « Non, un bon hôtel. Ils parleront l'anglais. Dans un petit hôtel pas cher, ils ne parleraient que le français.

— Il ne saura pas comment se comporter dans un bon hôtel », dit Rita, qui se trompait. Tout se passa parfaitement. Ben n'eut qu'à signer à la réception, tandis que les gens lui souriaient, parce qu'il était une vedette de cinéma, et puis, suivi de sourires, il se laissa conduire par Richard à l'ascenseur. Là, il hésita parce qu'il avait peur des ascenseurs, mais Richard l'y fit entrer d'une bourrade - il n'y avait que deux étages, il n'y en avait pas pour longtemps. Dans sa chambre il fut aussitôt à l'aise, parce qu'elle lui rappelait son enfance, sa maison. À tel point qu'il regarda la fenêtre pour voir s'il y avait des barreaux. Puis il s'en approcha pour regarder dehors : bien plus bas que les fenêtres de l'appartement de Mrs Biggs à Mimosa House, Halley Street. Il déambulait dans la chambre, son sourire crispé disparu, et Richard qui

l'observait, affalé dans un fauteuil, comprit que tout allait être simple. Il n'avait qu'à montrer à Ben la salle de bains et le fonctionnement de la douche et de la climatisation. Puis il déclara qu'il devait sortir, mais qu'il reviendrait très vite pour emmener Ben dîner.

Il laissa Ben assis dans un fauteuil, les yeux levés par la fenêtre ouverte pour contempler le ciel bleu et chaud.

Il appela Johnston, mais seulement pour dire : « Ça va - oui, tout va bien. »

Entendant cela, Johnston s'élança dans l'escalier pour le dire à Rita, et se mit à rêver à voix haute de recommencer : il ramènerait Ben, et répéterait ce triomphe. Mais Rita le ramena sur terre. « Arrête, Johnston. Tu t'en es tiré cette fois-ci. »

Quand Richard revint, Ben braillait sous la douche en éclaboussant tout, apparemment fort heureux, mais la première chose qu'il dit, en sortant de là pour se sécher et s'habiller, fut : « Quand est-ce que je pourrai rentrer ? »

Richard l'emmena dans un vrai restaurant, surtout parce qu'il avait envie de bien manger, pour une fois : il passait par une période difficile. Mais il aurait tout aussi bien pu aller au McDonald's. Ben ne voulait boire que du jus de fruits et, disant qu'il avait faim, mangea un gros steak, laissant les frites et la salade ; puis il en voulut un second. Ensuite, Richard l'emmena flâner le long de la plage pour regarder la mer, puis dans un café, puis dans un cabaret. Richard ne pouvait pas discerner ce que Ben pensait de tout cela : il était d'accord pour tout mais c'était seulement en mangeant qu'il semblait manifester un vrai plaisir.

À l'hôtel, Richard compta de l'argent qu'il donna à Ben, en disant : « Tu n'en auras pas besoin, mais c'est juste au cas où. Et je serai là demain matin de bonne heure. » Ses instructions consistaient à s'assurer que Ben pût faire face aux choses ordinaires de la vie quotidienne. Puis il descendit déposer un gros paquet d'argent dans le coffre de l'hôtel, au nom de Ben, car il savait, pour avoir observé les manières naïves de Ben, que s'il portait cet argent sur lui, des voleurs mettraient la main dessus le jour même.

En vérité, le programme de Richard pour divertir Ben était organisé pour lui-même : c'est pourquoi il avait loué une voiture pour montrer à Ben les collines de l'arrière-pays niçois. Mais Ben avait mal au cœur et, quand ils arrivaient sur une charmante petite place ou devant un restaurant, il ne voulait pas s'asseoir dehors ; il cherchait l'ombre, et même à l'ombre il gardait les yeux fermés presque tout le temps. Il était clair qu'il lui fallait des lunettes teintées et, de retour à Nice, il en essaya donc quelques paires, mais aucune ne semblait lui convenir. Richard le conduisit chez un vrai oculiste qui, en examinant les yeux de Ben, parut mal à l'aise, et même incrédule, et posa des tas de questions. Il déclara qu'il était difficile de proposer des lunettes pour des yeux aussi « inhabituels », mais Ben annonça enfin qu'il avait trouvé une paire à son goût. Maintenant, avec ses lunettes, il attirait encore plus les regards et il était mal à l'aise, nerveux, il disait sans cesse : « Ailleurs. Pas

ici. Je n'aime pas ça, ici. »

Puis, comme ils marchaient vers leur image dans une vitrine, il s'arrêta et se pencha en avant, pour se regarder. « Pas d'yeux, dit-il. Pas d'yeux. Mes yeux sont partis. » Et, pris de panique, il ôta ses lunettes. « Mais, Ben, regarde-moi, je n'ai pas d'yeux non plus. » Et Richard retira prestement ses lunettes de soleil, pour montrer ses yeux à Ben, puis les remit. Ben remit lentement les siennes. Mais il resta à se regarder. Ce qu'il voyait était très différent de ce qu'il avait pu voir à Londres : cette élégante veste en lin, ces cheveux, et maintenant, ces yeux voilés de noir.

Richard renonça à ses projets d'excursions dans l'arrière-pays de cette côte éblouissante, et essaya de deviner ce qui ferait plaisir à Ben. Mais qu'aimait-il ? Il paraissait content de flâner, ou de s'asseoir dans les cafés où les gens paraissaient et bavardaient. C'était cette relation détendue entre eux, l'insouciance de ces moments, qui attiraient Ben, mais Richard l'ignorait. Il ne pouvait raisonner qu'en fonction de son propre passé, et se demandait si Ben avait peur, s'il se croyait suivi. Ben aimait beaucoup marcher le long de la mer, voir les bateaux qui apparaissaient, qui étaient là, puis qui n'étaient plus là, car ils repartaient. Il dit à Richard : « Où vont-ils ? — Qui ? — Ces bateaux ?

— Oh, partout. Dans le monde entier, Ben. »

Et il vit le visage de Ben, qui ne comprenait pas.

Il aimait le moment des repas, ses steaks et ses fruits - c'était tout ce qu'il mangeait, des steaks et des fruits. Il savait s'asseoir à une table de café et commander ce qu'il voulait, et il se débrouillait bien à l'hôtel, envoyant ses vêtements au nettoyage, et allant chez le coiffeur de l'hôtel, où il se faisait raser et rafraîchir sa coupe de cheveux. Richard l'emmena un soir dans une boîte de strip-tease, mais il s'excita tellement, avec des cris et des exclamations d'enthousiasme, que Richard fut obligé de le faire taire. Il voulut y retourner le lendemain et promit de rester tranquille, mais quand les filles parurent, avec leur nudité parée de plumes ou de paillettes brillantes, il oublia sa promesse, et Richard dut le maintenir sur son siège. Richard avait peur qu'il se précipite sur scène et qu'il enlève une fille.

Ben, c'était quoi ? Il dormait dans un lit, comme tout le monde, il utilisait son couteau et sa fourchette, il était propre sur lui, il aimait avoir la barbe bien taillée, les cheveux nets, et pourtant il n'était comme personne d'autre.

Au fil de cette semaine-là, les habitants du vieux port, tous accoutumés aux criminels et aux aventuriers, avaient pris la mesure de Richard : il appartenait sans doute à la mafia locale, ce jeune homme – d'ailleurs pas si jeune qu'il essayait de le paraître –, d'une beauté mièvre, avec des manières toujours un peu menaçantes, même s'il souriait tant et plus. Mais ils n'arrivaient pas à situer Ben. Les gens cherchaient des prétextes pour entamer la conversation. « Qui est-ce ? » Certains disaient : « *Qu'est-ce* qu'il est ? » Tout ce qu'ils pouvaient tirer de Richard, qui commençait à être fier de savoir les esquiver, c'était : « C'est un acteur. » Puis, comme ça semblait très bien passer : « Il est

célèbre. C'est Ben Lovatt. »

Au bout d'une semaine, Richard téléphona à Johnston pour dire que Ben ne pouvait pas se débrouiller tout seul. Il avait encore besoin d'une semaine de surveillance. Johnston ne savait pas encore l'ampleur du triomphe de son plan. Une première livraison d'argent était arrivée, mais il allait devoir attendre avant de recevoir la prochaine, pour ne pas éveiller de soupçons. Il ne voulait pas payer Richard pour une deuxième semaine, considérant qu'il avait déjà promis plus qu'assez à son complice, un quart de million de livres - qui allait pourtant bientôt lui paraître bien peu de chose. Richard avait fait observer que s'il était arrêté par la police en passant la douane française avec Ben, il se trouverait dans une situation susceptible de lui coûter plusieurs années de prison. Maintenant Johnston lui fit remarquer qu'il n'avait pas été arrêté, que tout allait bien. « Non, répondit Richard, mais j'aurais pu. » Il voulait un autre quart de million. « Sans moi, ça n'aurait pas marché. - Ouais, mais je ne manque pas de gens pour faire les sales boulots », dit Johnston, déterminé à ne pas céder devant ce qui ressemblait à une première amorce de chantage de la part de Richard.

Cette conversation ne pouvait pas durer : c'était un téléphone, non pas dans sa guérite, mais dans le bureau d'un ami d'ami, et même ainsi, on risquait de le repérer.

« Qu'est-ce que ça changerait, une deuxième semaine ? demanda Johnston.

— Ça dépend si tu veux qu'il se fasse pincer ou non, dit Richard. Il fait tout ce que je lui dis, alors ce sera pareil avec n'importe qui, non ? »

Au milieu du vacarme et du tourbillon de la circulation, Richard criait. Et Johnston, dans le calme d'une chambrette qui donnait sur une ruelle de Brixton et qu'on qualifiait de bureau, perdit son sang-froid et se mit à crier ses instructions, dont l'essentiel, si Ben insistait vraiment pour revenir, était qu'il ne puisse pas les retrouver, Rita et lui. Puis il consentit à payer pour une deuxième semaine.

Richard annonça à Ben qu'ils allaient passer une deuxième semaine de vacances.

« Et ensuite on rentre ? demanda Ben.

— Pourquoi veux-tu rentrer là-bas ? Pourquoi veux-tu quitter tout ça ? »

Pour Richard, ce bord de mer avait été une révélation de bien-être. Il venait d'une ville du nord de l'Angleterre, et d'un vilain milieu : on pouvait dire qu'il était né criminel. De même que Johnston, il avait été en maison de correction, et puis en prison. Rencontrer Johnston avait été la chance de sa vie. Il le vénérât, il était prêt à faire n'importe quoi pour lui. C'était Johnston qui l'avait envoyé ici, pour des négociations un peu rudes visant à faire entrer une voiture clandestinement en France, une Mercedes ; il avait réussi, et il était resté en France. La vie - et en particulier les allées et venues détendues dans les cafés et les restaurants, le soleil, le ciel de ce bord de mer -, la vie l'inondait de promesses de bonheur. Il vivait chichement, pouvant à peine se nourrir, mais ça en valait la peine pour le plaisir de vivre ici. Et voilà que

maintenant, grâce à Johnston, ce petit escroc allait toucher un quart de million de livres sterling, et qu'il avait décidé d'acheter une petite maison, ou un appartement, n'importe quoi pourvu que ce soit ici, au bord de cette mer, où il y avait cette lumière.

Et ce Ben, là, voulait toujours s'asseoir à l'ombre, et ne pensait qu'à retourner à Londres. Et Richard n'imaginait pas à quel point.

Pendant cette seconde semaine, un soir où Richard l'avait laissé à l'hôtel, Ben s'en alla tout seul flâner dans les rues, gravissant les marches, toujours plus haut dans la ville, et puis soudain il s'arrêta parce que là, sous un porche, il y avait une fille et elle lui souriait.

Elle établit qu'il était anglais, s'aïda des quelques mots d'anglais qu'elle connaissait pour fixer le prix, puis fit volte-face pour entrer dans sa chambre. Ben n'avait pas en poche ce qu'elle demandait, et qui était plus que ce que demandait Rita. Il pensait qu'elle serait comme Rita, qu'elle serait gentille avec lui. Dans la chambre, la fille examina Ben : elle ressemblait suffisamment à Rita pour admirer ces épaules colossales, cette puissance : elle se détourna pour faire glisser sa jupe à terre, et elle sentit ces mains sur ses épaules, qui la basculaient en avant, et les dents dans son cou. Elle se dégagea, hurla qu'il était un *cochon*, une *bête*, le poussa vers la porte, puis dehors, et lui dit en français de ne jamais remettre les pieds dans le coin.

Ben redescendit la rue jusqu'à son hôtel en songeant qu'il fallait trouver quelqu'un comme Rita, une femme gentille : la gentillesse des femmes lui manquait terriblement.

Richard lui annonça qu'il ne leur restait plus que trois jours, et qu'ensuite Ben devrait se débrouiller seul. Il n'aimait pas avoir à dire cela : il n'avait pas envie de laisser Ben seul, et pas seulement parce que ce serait la fin des bons moments grassement payés. Il s'était attaché à ce... ce qu'il pouvait bien être. Il savait que Ben aurait bientôt des ennuis, lui qui n'avait pas la moindre idée de ce qui était dangereux pour lui et de ce qui ne l'était pas.

Mais voilà que Ben annonça qu'il retournait à Londres. Il avait compris que s'il avait un passeport et de l'argent, il n'avait qu'à dire aux filles du comptoir de lui réserver une place d'avion ; il avait observé que d'autres clients de l'hôtel le faisaient.

Il voulait voir Johnston. Il avait rendu un service à Johnston. « Tu fais juste ça pour moi, Ben, c'est vrai, tu me rends un petit service. Et je t'en serai vraiment reconnaissant. » Ces mots avaient eu sur Ben le même effet que ceux de la vieille dame : « Tu es un bon garçon, Ben. »

Ben éprouvait de l'affection pour Johnston, il s'imaginait comme il serait bien accueilli, mais il entendit Richard dire : « Ben, tu ne comprends pas, Johnston n'est plus là-bas.

— Pourquoi ? Où est-il ?

— Il est parti. Il ne fait plus les taxis. »

Même si ça ne l'était pas encore, ça n'allait pas tarder à être vrai. Johnston avait dit : « Je ne veux pas de lui ici. D'ailleurs, je ne vais plus y traîner

longtemps. Et puis Rita est partie. Dis-lui que Rita est partie. »

Richard le dit à Ben, et vit ce qu'il reconnut pour de la tristesse, ou du moins un trouble.

Une terreur s'emparait de Ben, une douleur froide. Il avait eu un refuge, une véritable amie - Rita. Elle était partie.

Puis il se souvint de la vieille dame. Il pouvait retourner chez elle. Comme il avait de l'argent, maintenant, il serait bien accueilli, il pourrait même lui donner de l'argent pour acheter de la nourriture.

Il dit à Richard qu'il irait chez une autre amie, Mrs Biggs. Et il sortit de son portefeuille le bout de papier qu'elle lui avait donné. « Tu vois, dit-il. C'est là qu'elle habite.

— S'il y avait un numéro de téléphone, tu pourrais l'appeler.

— Elle a un téléphone, dit Ben. Tout le monde a un téléphone. »

Richard réfléchit de toutes ses forces. Si Ben retournait à Londres, chez cette Mrs Biggs, ça le tiendrait à l'écart de Johnston. Il dit à Ben de rester où il était - comme d'habitude, à une table de café - et il alla appeler les renseignements. L'amour de la France, ou plutôt de ce bord de mer, l'avait incité à apprendre quelques expressions utiles en français, mais il eut bien du mal à se faire comprendre de la téléphoniste française. Enfin il put parler avec le service des renseignements anglais, et là on l'informa qu'il n'y avait pas de Mrs Biggs à cette adresse, et donc pas de numéro de téléphone. Il demanda alors qu'on lui appelle le numéro 11 de Mimosa House, et la femme qui répondit lui dit que Mrs Biggs n'habitait plus là. Elle était décédée à l'hôpital.

Richard dit à Ben que Mrs Biggs était morte, et Ben resta immobile, muet, le regard fixe. *Il était bouleversé*, Richard le savait, et il essaya de lui changer les idées, suggérant qu'ils aillent déjeuner, et puis qu'ils se promènent sur le front de mer.

Richard ne savait pas que Ben était trop malheureux pour parler, pour manger, et qu'il pouvait uniquement rester assis là, sans bouger, et que c'était un malheur qui ne le quitterait plus jamais.

Il comprenait que désormais à Londres, dans son propre pays, plus personne ne sourirait en le voyant. Il pensait à la chambre de Mrs Biggs, où, heureux, il s'était occupé d'elle, ou à Rita, qui avait été bonne, et puis à son foyer à lui, mais dès qu'il imagina sa mère, il la revit dans le parc, assise sur le banc qu'elle tapotait de la main pour inviter Paul à venir s'asseoir près d'elle. L'image de ce frère haï surgit et lui envahit l'esprit, apportant avec elle des pensées de meurtre.

Il ne pouvait pas supporter de penser à sa mère.

Plus tard, il se leva tout de même de son siège quand Richard lui dit de le faire, et il marcha le long du bord de mer, mais il ne voyait rien, il savait seulement que son cœur lui faisait terriblement mal, et qu'il se sentait si lourd qu'il aurait voulu se coucher là, sur ce trottoir où les gens passaient, bavardaient, riaient.

Il dit qu'il voulait se coucher.

Le lendemain, Richard - qui avait une clé de la chambre de Ben - monta, et trouva Ben recroquevillé sur son lit, les yeux ouverts, mais immobile.

Parce qu'il avait pris l'habitude d'obéir à Richard, Ben se leva quand Richard lui dit de se lever, et il sortit pour manger et marcher un peu. Il ne parla pas du tout, pas un mot.

Et maintenant Richard allait abandonner Ben : le moment était venu. Il s'agitait, l'exhortait, le persuadait : « Tu te rappelleras comment faire ça, Ben ? Fais simplement ce que nous avons fait ensemble et tout ira bien. »

Ben ne répondait pas.

Le matin où Richard s'en alla pour de bon, il parla à la fille de la réception pour lui dire qu'il valait mieux que Ben ne reçoive son argent que par petites sommes. « Par certains côtés il est un peu infantile, dit Richard. Il n'a pas eu beaucoup d'expérience de la vie. » Lorsqu'il monta dire au revoir à Ben, dans sa chambre, et qu'il le trouva roulé en boule sur son lit, cet homme dur et même cruel sentit qu'il aurait facilement pu pleurer. Qu'est-ce que Johnston s'imaginait donc, en lâchant dans le monde cet imbécile, ce débile ?

Et Richard sortit ainsi de la vie de Ben, pour chercher son coin à lui où il vivrait en homme libre, et non plus en homme pourchassé comme il avait vécu toute sa vie, dans l'attente de sentir la main de la Loi sur son épaule : peut-être son envie de pleurer en partant venait-elle du fait qu'il savait que leurs situations en ce monde étaient similaires. Ses projets ne tournèrent pas très bien. On peut s'acheter un gentil petit coin à soi pour un quart de million de livres, mais ensuite il faut y vivre et l'entretenir, et puis il faut manger. Richard retomba donc dans le crime. Son histoire ne finit pas bien.

*

* *

Ben était assis sur son lit et, de derrière ses lunettes sombres, il fixait le carré de mer bleue de la fenêtre. Richard était parti, alors qu'il avait été avec lui tout le temps, depuis l'arrivée ici. La vieille dame était partie, et Rita, et Johnston. Dans ce monde où il avait fait partie des bancs publics, des encoignures de portes et des gares, un être pouvait se recroqueviller contre vous toute la nuit, si proche qu'on se sentait réconforté par sa chaleur - et puis le matin, on ne le revoyait jamais. Il se sentait tellement dépourvu d'attaches, de poids, d'appartenance, qu'il aurait pu tomber à travers le plancher ou flotter dans la pièce. Pourtant il avait sa place ici : la chambre était payée pour deux semaines encore. Il pouvait rester terré dans cette chambre ; il pouvait aller dans les rues où il avait été avec Richard. Et il avait faim. Richard lui avait dit de se faire servir dans sa chambre s'il trouvait le monde extérieur difficile, mais pour Ben tout ce qu'il n'avait jamais fait seul était un piège où

il risquait d'être pris, et de s'embourber. Dans le hall il rendit leurs sourires aux femmes de la réception, puis alla au café. Il alla au café qu'il connaissait le mieux. Le serveur lui apporta ce qu'il commandait toujours, un steak, puis des fruits. Richard l'avait entraîné à payer une note, et il donna au serveur la somme que ce dernier lui demanda, en anglais, mais il savait que c'était plus que d'habitude. Il alla au marché. À présent, parce que Richard n'était plus là pour servir de bouclier entre lui et ce monde éclatant et bruyant, le son du français le blessait, plein de significations inconnues et de menaces. Ensemble ils avaient acheté des fruits au marché, et là Ben montra du raisin, des pêches, il ne comprenait pas ce que disait la marchande, il tendit la main avec de l'argent dedans – et vit tout disparaître. Il comprit au petit rictus satisfait sur son visage, lorsqu'elle se détourna, et à sa façon de glisser dans sa poche l'argent qu'elle lui avait pris, qu'il avait été volé. Il sentait des yeux sur lui ; savait que les gens faisaient des commentaires ; il s'assit, comme il l'aurait fait avec Richard, à une table de café pour regarder la vie et les gens - et sachant qu'il devrait passer par le rituel de la commande de son jus de fruits puis du paiement, il se leva et regagna l'hôtel en chancelant. Il était pris de panique. Ce furent ses pires moments. La conscience de son isolement le lancinait, *Tu es seul, tu es seul*. Il sentait le danger partout, à juste titre. Il avait été protégé par Richard, et désormais il ne l'était plus.

Il retourna dans sa chambre. Cette nuit-là il s'en alla errer dans les quartiers les plus pauvres de la ville, à la recherche d'une fille, mais il n'en vit aucune. Il décida de réessayer la nuit suivante. Il pensait à Rita, car maintenant il ne se rappelait plus que la gentillesse, mais avant qu'il puisse entamer une nouvelle vie d'errance sur cette côte, à suivre les sourires des putains, à risquer toutes sortes de sales problèmes, il se produisit quelque chose.

Il y avait un cinéaste new-yorkais au comptoir de la réception, en pleine conversation avec les deux jeunes femmes qui s'occupaient de lui réserver une place sur un vol pour New York. Alex avait déjà un certain âge, mais à l'américaine, c'est-à-dire que mince, en bonne santé, avec des vêtements à la mode, colorés et coûteux, il avait l'air encore jeune. Rentrer serait une défaite. Après bien des crises et des angoisses, il avait fait un film, trois ans plus tôt, mais pas celui qu'il voulait faire car il n'avait pas pu trouver l'argent pour ça. Son film parlait de jeunes qui devenaient des criminels et des dealers dans une ville d'Amérique du Sud, et lui avait valu suffisamment d'attention pour lui faire comprendre que son second film serait attendu. Cette fois il allait tenir bon, pour faire le film qu'il voulait. Et si ça prenait du temps... Eh oui ça prenait du temps, et l'argent commençait à se faire rare. Pendant un an il avait été comme fou, possédé par une seule idée : quel film ? Quelle histoire ? Une idée lui tourbillonnait dans la tête et, même dans ses rêves, l'entraînait dans telle ville, tel pays, tel autre, le possédait complètement, puis elle le quittait - pas assez bonne ; et puis une autre idée s'emparait de lui. Il était arrivé au point où chaque personne qu'il voyait, chaque rue, bistrot, gare, aéroport, lui suggérait un film. Le monde était devenu une

fantasmagorie de décors de films, et il savait qu'il était un peu fou. Pendant six mois il avait cru qu'il ferait un film sur l'apogée d'un port méditerranéen de l'ancien temps, et c'était pour cela qu'il était là. Mais ses idées ne se concrétisaient pas, et il fallait qu'il parte. Pourtant, il n'avait aucune envie de quitter cette côte, ses rêves... Dans le hall, arrivant de l'ascenseur, parut Ben, et les yeux d'Alex le suivirent. Ben sortit dans la rue par les portes tambour, s'arrêta, revint, et s'affala dans un fauteuil. Il souriait - peut-être à une agréable pensée intime ? Alex, qui depuis des mois était incapable de regarder qui ou quoi que ce soit sans que son esprit échafaude des scènes superbes, vit un sombre versant de colline sous un ciel bas et menaçant, avec un amas tumultueux de roches noires surplombées par de vigoureux arbres centenaires ; il entendit des éclaboussures d'eau et, près d'une cascade, apparut une créature trapue, velue, avec des épaules puissantes et un torse massif, qui levait des yeux étincelants d'hostilité sur un étranger, Alex, et qui aboyait, faisant surgir de derrière les rochers et les arbres une meute de créatures semblables, qui escaladaient en courant la colline pour se regrouper à l'entrée d'une caverne, un grand trou dans ce versant de colline, et, rassemblées là, elles guettaient pour voir quelle menace représentait cet inconnu. Au-dessous d'elles il y avait les feuillages des vieux arbres, d'une espèce qu'Alex aurait juré n'avoir jamais vue et, tout autour, des roches déchiquetées. Cette bande de... *quoi* ? de nains ? de yétis ? rien qu'Alex eût jamais vu en photo ou en film l'attendait de pied ferme en le dévisageant. Les plus grands mesuraient un mètre cinquante-cinq ou soixante, d'autres étaient plus petits - des femelles, peut-être ? Difficile de déterminer leur sexe avec tout ce pelage au bas-ventre. Des poils pâles et rudes aux épaules, des barbes, des yeux verts. Maintenant ils avaient à la main des bâtons, des pierres, certaines pointues comme des couteaux... et la vision s'évanouit, disparut, tandis qu'Alex fixait Ben avec ses vêtements élégants, qui regardait les portes tambour, et qui se disait que oui, il allait retourner à Londres, chercher Rita ; après tout, il y avait de l'argent pour lui dans le coffre. Mais Johnston allait... Ce fut la pensée de Johnston qui fit reparaître ce rictus de peur sur son visage. Ben avait compris que Johnston lui avait menti, qu'il l'avait dupé et ensuite abandonné là, entouré de gens qui émettaient des sons incompréhensibles.

Alex se retourna vers les jeunes femmes du comptoir, qui s'attendaient à des questions sur Ben : elles y étaient habituées. Elles s'étaient forgé leur propre idée à propos de Ben. L'une dit qu'il avait été en hôpital psychiatrique, qu'il était riche, et qu'on l'avait envoyé ici avec quelqu'un pour s'occuper de lui. Une autre dit que, manifestement, c'était un catcheur poids lourd. Une troisième était convaincue qu'une expérience avait dû mal tourner dans un laboratoire, et disait que Ben lui flanquait une peur bleue. Toutes étaient protectrices à l'égard de Ben, l'aidaient de leurs conseils, en anglais, et lui consacraient du temps, l'accompagnant dans sa chambre pour s'assurer qu'il avait une jatte pour ses fruits, ou pour chercher quelque chose – une fois, son passeport, qu'il crut, pendant une effroyable matinée, avoir

perdu. Ce passeport semblait désormais être la seule chose entre lui et le néant – sans lui, qui aurait su qu'il était Ben Lovatt, originaire d'Écosse, âgé de trente-cinq ans, et acteur de cinéma ?

À présent ces visages souriants et serviables dissimulaient une détermination à protéger Ben contre ce cinéaste. Une exploitation douteuse et même cruelle était imminente, car elles savaient que Ben était sans défense. Lorsque Alex demanda : « Qui est-ce ? », l'une répondit : « Il vient de Londres », et une autre : « Il est en vacances ici. » Mais il y avait la troisième personne, qui ne croyait pas que Ben fût dans le cinéma, et qui n'aimait pas Alex, et elle dit : « Il fait du cinéma. »

Alex dit : « Laissez tomber cette réservation. Je vais rester encore un peu. » Il s'approcha de Ben, s'assit, et se présenta.

Le rictus de Ben se prolongea, ses yeux furent effrayés, mais l'aisance amicale d'Alex lui rappela Richard et même la vieille femme, et le rictus de peur disparut, puis le sourire vint. Alex invita Ben au restaurant, puis dans un café, et cela dura ainsi la journée, et le lendemain, puis la semaine, et tout ce temps Alex, avec la vision - le rêve - de ces nains, ou créatures, se disait qu'il allait faire un film avec Ben. Mais il n'avait pas de scénario et, surtout, pas d'argent non plus. Des idées de trame venaient et s'en allaient, chacune emplissant son imagination pendant le temps qu'elle durait. Il était possédé par ces créatures - *qui ? quoi ?* -, pas des bêtes, car Ben habitait les apparences de la vie quotidienne, se servait d'un couteau et d'une fourchette, allait tous les jours se faire tailler la barbe et coiffer, changeait ses vêtements - qui commençaient d'ailleurs à être un peu fripés. Alex apprit que Johnston lui avait fait faire des chemises et des vestes sur mesure. Qui était ce Johnston ? Ben disait qu'il avait des voitures et des chauffeurs et que dedans il envoyait des gens partout dans Londres, mais qu'il était parti. Ben était vague sur tous les sujets. Les limites de sa compréhension étaient assez réduites, et ses sympathies et antipathies formaient un schéma encore plus étrange. Il parlait de la vieille femme, mais pas du chat, de Johnston, mais pas de Rita, parce que penser à elle lui faisait trop de chagrin. Il disait qu'il avait une famille mais que son père le détestait, et il ne mentionnait pas Paul, ni sa mère. Ce qu'Alex Beyle retint de tout cela, c'est simplement que Ben venait à lui sans attaches. Il pouvait l'utiliser sans que personne vienne lui demander des comptes ou... Eh bien, quoi ? il n'allait pas exploiter Ben ! Il allait le payer. Le protéger. De nouveau, Ben eut des chemises faites spécialement pour lui et deux vestes, une chaude et une légère, et quelques T-shirts à col montant, en soie, pour dissimuler cette gorge et cette nuque velues.

Ben savait que cet ami, qui allait le protéger, voulait faire un film avec lui dedans : il était vraiment un acteur de cinéma. Il n'aimait pas le cinéma, ça lui remplissait les yeux de lumière, ça lui faisait mal au cœur. Alex l'emmena voir un film soigneusement choisi, comme pour un enfant, une bonne histoire forte, excitante, pleine de danger. Or Ben garda les yeux fermés, les ouvrant pour de brèves tentatives désespérées, mais il ne pouvait pas voir, la lumière

violente et envahissante l'aveuglait.

Alex emmena Ben chez un oculiste pour acheter des lunettes : il était sûr que les lunettes noires avaient été mal prescrites. Ben préférait le crépuscule à la pleine lumière, ne s'asseyait jamais au soleil, et il clignait souvent des yeux, ou les plissait. Cet oculiste-là parut intrigué aussi. Lorsqu'il sortit de la salle d'examen pour parler à Alex, car il n'avait pas réussi à communiquer avec Ben, il expliqua que c'étaient des yeux hors du commun. Ils ne s'accommodaient pas bien aux changements de lumière. Les idées de l'oculiste au sujet de Ben se rapprochaient de celle de la fille de la réception qui disait qu'il était le fruit d'une expérience ratée, mais il n'allait pas dire cela et s'attirer des ennuis. Il dit que les lunettes noires de Ben lui convenaient sans doute autant que n'importe quelles autres, mais suggéra des verres moins fortement teintés. Les yeux de Ben pleuraient beaucoup ; son sourire crispé venait de sa gêne, de l'avis de l'oculiste, mais désormais Alex savait ce que signifiait ce sourire fixe.

Lorsque Alex apprit que l'hôtel de Ben était payé pour une semaine encore, et qu'il y avait de l'argent au coffre, il fut soulagé. Chaque élément comptait. Il devait trouver quelque part de l'argent pour préparer son film. Il passa des heures au téléphone avec Los Angeles, New York et bien d'autres endroits où se faisaient les films, et il finit par convaincre le producteur de son précédent film de lui consentir assez d'argent. Il n'avait pas une histoire : il en avait plusieurs. Lorsqu'il décrivit Ben, il y avait dans sa voix assez de perplexité, d'effarement et d'excitation pour obtenir cet argent.

Et maintenant il fallait qu'Alex trouve son histoire. Le problème, c'était que rien de ce qui lui venait à l'esprit n'avait l'étrange séduction de cette vision d'une bande de créatures dans la caverne, fixant par-delà des temps infinis - des millions d'années ? - le visage d'Alex, leur descendant, supposait-il - si c'était le cas. Leurs gènes étaient-ils tapis quelque part dans son corps ? Ben et lui avaient-ils des gènes en commun ? Parfois il se disait que oui, bien sûr, mais il y avait des moments où il percevait à quel point Ben lui était étranger. Alex se disait calmement à lui-même que Ben n'était pas humain, même s'il se comportait la plupart du temps comme un humain.

Et il n'était pas non plus un animal. Il était on ne savait quelle sorte de résurgence d'antan. Si l'espèce humaine des temps anciens n'était qu'une espèce animale, comment se faisait-il que Ben pût vivre la vie des humains - enfin, la plupart du temps ?

Ce qui mettait Alex mal à l'aise c'était que, une fois le film terminé, quand tout serait fini, il lui resterait Ben, qui avait besoin d'être protégé. Pour le moment ça allait. Ben passait ses journées avec Alex, et une partie de ses soirées. Alex avait des amis sur la côte et dans les villages de l'arrière-pays, et il essaya d'emmener Ben les voir, mais c'était difficile, tendu, et il renonça. Et que faisait Ben les soirs où Alex l'abandonnait ? Il allait en ville, attentif comme lorsqu'il chassait ou tendait des pièges, à l'affût d'une femelle. Il en trouva bien une, mais là encore se fit traiter de *cochon* et de *bête*, et il comprit

seulement qu'il était rejeté.

Et soudain Alex eut une idée. Il allait retourner faire son film en Amérique du Sud. Au Brésil cette fois. Il connaissait des gens là-bas, il y avait même tourné un court métrage et monté une pièce. Il situerait son histoire non pas en Europe du Nord, avec ses traditions de nains, de gnomes, de trolls et de farfadets, et - plus délicatement - de fées et d'elfes ; il renoncerait à tout ce fardeau, et partirait au sud, dans des forêts où... Mais il n'avait encore rien préparé, aucune histoire ne lui trottait dans l'esprit. Il irait à Rio, et il emmènerait Ben dans ces forêts où voletaient des papillons gros comme des grives et où l'histoire était aussi ancienne et sauvage qu'en Europe - et puis il se laisserait envahir la tête par les visions qui lui viendraient.

Il décrivit l'Amérique du Sud à Ben, il lui décrivit le Brésil, et Rio. Comme toujours, il ne savait pas ce que Ben comprenait. Il avait pris le pli de guetter ce sourire qui en disait tant. Ben demanda s'ils iraient en avion, et dit qu'il avait été en avion, un petit peu. Il décrivit Londres vu du ciel. Il avait vu où vivait la vieille femme et la rue où Johnston travaillait - avait travaillé, mais il était parti. Il ne mentionna pas le voyage en avion de Londres au midi de la France, parce qu'il ne pouvait pas croire qu'il l'eût vraiment pris. Est-ce que le Brésil est loin ? demanda-t-il. Loin d'où ? aurait voulu savoir Alex, mais il ne le demanda pas. Il se sentait coupable de faire ce qu'il faisait. Bon, se promettait-il, il s'assurerait que Ben soit ramené, soit ici, soit à Londres, où ses amis pourraient prendre soin de lui.

Et c'est ainsi que Ben récupéra ce qui restait de la liasse de billets, et qu'ils s'envolèrent ensemble pour Rio.

Mais ce ne fut pas aussi facile qu'il pourrait sembler. Ils devaient d'abord prendre un avion pour Francfort, puis une correspondance pour Rio. Ben faisait la queue, avec Alex juste devant lui, son passeport dans une main et son sac dans l'autre. Dehors, le soleil méditerranéen étincelait sur les vitres, les voitures, les feuilles, les nuages. Ben avait les yeux mi-clos, malgré ses lunettes noires, et il souriait. « Peut-être que je rentre chez moi ? » songeait-il, debout au comptoir d'enregistrement avec Alex à côté de lui, qui disait que Ben voulait une place côté hublot. Quand ils arrivèrent dans l'avion, cette fois, il savait que c'en était un et, de son siège placé près du hublot, avec Alex à côté de lui, il put comparer ce qu'il voyait avec ce qu'il avait vu du petit avion, à Londres. Puis des nuages enveloppèrent l'avion et Ben contemplait une nappe brillante qui lui fit mal aux yeux. Il ferma les yeux, s'adossa à son fauteuil, et Alex dit : « C'est seulement pour une heure, Ben. » Voulant dire, jusqu'à Francfort, mais là tout recommença, la foule, les escalators, les lumières fortes, les longs corridors puis l'attente à la porte, sa carte d'embarquement à la main. Il marchait lourdement à côté d'Alex, le visage crispé dans un sourire.

Alex regardait ce type découragé le suivre et ressentit un doute, une véritable appréhension. Il lui aurait bien donné une solide claque sur l'épaule,

« Ça va aller, Ben, tu verras », mais la veille, en lui donnant une tape amicale, comme il aurait fait à un copain, en Amérique, il avait vu ses yeux verts se convulser, frémir de rage, et ses poings... Alex ne savait pas qu'il avait bel et bien failli se faire écraser par ces énormes bras, avec ces dents plantées dans son cou. Mais il savait tout de même que ça avait été un moment dangereux.

A cause de la rage, Ben avait vu rouge, littéralement, et ses poings s'étaient remplis de meurtre - il avait réussi de justesse à maîtriser cet élan dangereux, à se retenir. Il ne fallait jamais donner libre cours à cette rage, il le savait, mais quand Alex l'avait frappé... le chagrin qui s'était intensifié en lui depuis qu'il avait appris la disparition de la vieille dame, et aussi de Johnston et de Rita, avait la rage pour partenaire. Il savait à peine s'il voulait hurler et geindre de souffrance, ou se déchaîner et tuer.

De longs corridors en pente serpentaient jusqu'à la porte de l'avion : Ben avait du mal à croire que ce puisse être un avion, tellement c'était grand. Il pouvait à peine voir jusqu'au bout. Et il comprit qu'il ne rentrait pas chez lui, mais quelque part dans ce cerveau toujours en lutte contre lui-même pour garder le contrôle, pour comprendre, il se disait qu'on lui avait promis qu'il rentrerait chez lui, et qu'on l'avait trahi, et qu'Alex faisait partie de cette trahison. Le Brésil. Qu'était-ce donc, le Brésil ? Pourquoi fallait-il qu'il aille là-bas ? Pourquoi fallait-il qu'il soit dans un film ?

Cette fois il ne regarda pas par la fenêtre, parce qu'il savait qu'il ne verrait que des nuages blancs et un éclat douloureux. Onze heures de vol... Que ferait Ben pendant ce long moment d'inconfort ? Ils étaient en classe économique car Alex ne pouvait pas se permettre de gaspiller de l'argent.

Les boissons arrivèrent. Alex dit à Ben de boire de l'eau, et Ben but. Fallait-il donner des somnifères à Ben ? Son métabolisme ne tolérât peut-être pas les médicaments : tel un chat à qui l'on administrerait des analgésiques ou des somnifères pour humains, il risquait d'être malade, ou même de mourir. Mais le problème fut résolu car Ben s'endormit à nouveau, cramponné à sa ceinture de sécurité, qu'il détestait. La violence des tensions, en lui, était trop forte, il ne pouvait pas les supporter, et quand il se réveilla au cours du voyage, il promena autour de lui un regard hébété puis se rendormit.

À Rio, c'était le matin, et la lumière était d'une telle violence qu'elle réveilla Ben. Cramponné à ses organes génitaux, il essayait de se dégager. Alex le mena aux toilettes à temps. Il se disait que c'était comme de s'occuper d'un enfant - il en avait un, un fils, d'un mariage qui s'était terminé par un divorce.

L'hôtel ne posait pas de problèmes. Ben comprit ce que c'était, et il se campa avec assurance devant le comptoir de la réception. Mais ensuite - Alex vit ce qui se passait et s'en voulut - arriva cette nouvelle langue, le portugais, et Ben s'était accoutumé au français - à ses sonorités tout du moins.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à Alex, dur, triste, fâché. Qu'est-ce qu'ils disent ? »

Alex expliqua. Il avait passé beaucoup de temps à parler à Ben du Brésil,

de Rio, de la beauté - les forêts, les plages, la mer partout -, mais il n'avait pas pensé à dire que les gens parlaient portugais.

Alex aurait aimé avoir une chambre pour lui, mais il avait craint de lâcher Ben dans les mystères de ce nouvel hôtel, de sorte qu'ils partageaient une chambre. Seulement pour une nuit : il n'est pas difficile de louer un appartement à Rio, et il en avait trouvé un où ils s'installeraient dès le lendemain.

Alex avait désespérément besoin de dormir, après être resté éveillé dans l'avion pour veiller sur Ben, mais il savait qu'il ne devait pas dormir car Ben, qui avait dormi et qui était reposé, allait et venait dans la chambre tel un animal prenant la mesure d'un nouvel habitat, essayant la salle de bains, la douche, les toilettes, ouvrant et fermant les placards et les tiroirs. Ils étaient à un étage élevé, et il regarda par la fenêtre, en bas, et ne parut pas contrarié, bien qu'il n'ait pas aimé l'ascenseur. Il s'allongea sur son lit et se releva, tandis qu'Alex l'observait, dans le brouillard du décalage horaire.

« J'ai faim », dit Ben.

Le service de restauration apporta des steaks et Ben mangea celui d'Alex en plus du sien. C'était un pays de fruits merveilleux, et Alex en commanda. Ben grogna de plaisir en dévorant l'ananas mais il s'inonda de jus. Alex fut impressionné de le voir aller prendre une douche sans qu'il lui eût rien dit. Ben y resta longtemps. Alex écoutait - qu'était-ce ? un chant... cette mélodie rude et grondante ? L'eau giclait partout, et Alex dut tout éponger.

Il n'était encore que midi.

Alex se mit à téléphoner à des amis. Il en avait beaucoup dans cette ville, avec qui il avait travaillé dans la pièce qu'il avait mise en scène, ou dans le film tourné en Colombie et au Chili. D'autres étaient des amis d'amis. Il fallait qu'il reste éveillé. Il savait que s'il s'endormait, il ne se réveillerait pas avant le lendemain. Un dîner fut organisé de bonne heure. En attendant, Alex et Ben allèrent voir la ville. Il faisait chaud, des lumières se reflétaient sur la mer, et Ben titubait, cramponné à Alex, les yeux mi-clos. Alex le ramena donc à l'hôtel, ayant compris qu'à Nice ils ne s'étaient promenés que le soir sauf une seule fois dans la journée parce qu'il y avait des nuages. Ils s'attablèrent dehors, devant l'hôtel, et burent des jus de fruits, Ben recroquevillé sur son siège, sans son rictus - Alex le constatait avec gratitude -, mais terriblement attentif, tournant la tête de-ci de-là, aussi profondément renfoncé qu'il le pouvait dans l'ombre du parasol, jugeant ces gens nouveaux, essayant de comprendre ces nouveaux sons. Tandis qu'ils allaient et venaient, ou s'asseyaient à d'autres tables, les gens, comme partout où Ben était allé, s'efforçaient de déterminer ce qu'ils voyaient. Un premier regard d'ensemble pour voir le spectacle - mais il leur restait en tête quelque chose de mal assimilé, une question. Un second regard, nettement plus long : « Bah, c'est juste un type costaud, voilà tout. Rien de mal à être massif, à être énorme, mais quelles épaules ! On dira ce qu'on voudra, ces épaules... » Et, après s'être détournés, un troisième coup d'œil, subrepticement, vite. « Oui,

c'est tout, il est construit comme une armoire, mais il n'a rien de beau. » Et puis un dernier regard appuyé, sans gêne, comme si l'étrangeté de Ben permettait les mauvaises manières. « Oui, mais qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que je vois exactement, là ? » La chaude après-midi passa, et Alex était torturé par le besoin de dormir. N'y tenant plus, il fit rentrer Ben avec lui dans la chambre. Ben ne voulait pas y aller, il se plaisait là, à regarder, à écouter, à voir des femelles qui lui souriaient.

Dans la chambre, Alex se jeta sur son lit et s'endormit. Il n'avait même pas retiré ses chaussures.

À présent Ben était sur l'autre lit, mais il ne s'était pas allongé, il était assis au bord et contemplait Alex. Il n'avait pas partagé de chambre depuis la vieille dame, et il n'avait pas eu besoin de l'examiner, ou de la scruter ; la nuit où Rita lui avait permis de rester, il avait été trop reconnaissant pour vouloir autre chose qu'être là. Mais celui-ci était un mâle, qui l'avait amené ici, dans cet endroit où il n'avait jamais demandé à venir. Il n'aimait pas Alex, même s'il paraissait gentil : Ben avait l'impression qu'Alex l'avait roulé.

L'homme sans défense gisait bras grands ouverts, jambes écartées, le visage tourné vers Ben, et les yeux si légèrement clos qu'il semblait observer Ben. Ben aurait pu le tuer là sans même qu'Alex ait le temps de s'en rendre compte. Ben sentait la rage, nourrie par le chagrin, s'accumuler dans ses épaules, ses bras, ses poings. Il aurait pu se pencher en avant et mordre dans cette gorge qui s'offrait à lui... Mais Ben savait qu'il ne fallait pas, qu'il devait se dominer. Alors même que la rage lui assombrissait les yeux, une autre voix lui disait : « Arrête. Il ne faut pas. C'est dangereux. Ils pourraient te tuer pour ça. »

Et Ben restait assis là, à laisser sa rage désolée faiblir, tandis que ses poings se desserraient.

Il pensait à Richard : il lui semblait à présent que Richard avait été un véritable ami, et qu'il l'aimait bien. Ben resta longtemps assis là à regarder Alex, jambes écartées, les poings sur les genoux, penché en avant. À un moment, il tendit un bras - énorme bras à l'énorme poing -, et le plaça près du bras d'Alex étendu là, si près. Les jambes d'Alex étaient cachées à l'intérieur de son jean, mais Ben savait que ses propres jambes étaient comme des troncs d'arbre en comparaison, remplissant l'étoffe de son pantalon. Ce visage, là, comparé au sien : il était si petit et si fin ; le torse visible dans la chemise mal boutonnée avait bien peu de poils. Ils étaient si semblables, cet Alex et lui, et pourtant si différents... D'abord, il aurait pu écraser Alex entre ses deux bras sans même qu'Alex puisse bouger.

Ben se mit à la fenêtre. Ça faisait mal de regarder les cavernes étincelantes du ciel, aussi regarda-t-il vers le bas. Ils étaient au cinquième étage. Pas aussi haut que la vieille dame. Là, en bas, des gens allaient et venaient, et ils employaient la nouvelle langue, une façon de parler chuintante, comme s'ils avaient du sucre dans la bouche.

Le téléphone sonna. Alex ne bougea pas. Il continua à sonner. Ben prit l'appareil et dit en anglais : « Alex dort. » Une voix, une voix de femme, dit qu'elle avait appris qu'Alex était en ville, et qu'elle arrivait. Alex se réveilla. Ben lui dit qu'une certaine Teresa arrivait. Alex, que la fatigue écrasait encore, bondit en disant : « Oh, Teresa, merveilleux, c'est vraiment formidable. » Il prit une douche et revint habillé de propre. Il était environ six heures. Alex descendit avec Ben dans le hall, et là des gens arrivèrent, de plus en plus de gens, jusqu'à ce que onze d'entre eux se dirigent vers un restaurant dont Alex disait qu'il plairait à Ben, car on y servait surtout de la viande.

Tous essayaient de parler à Ben. D'où êtes-vous ? Est-ce que vous travaillez avec Alex ? Avez-vous déjà travaillé au théâtre ou au cinéma ? - ce genre de choses -, et les réponses de Ben les réduisaient au silence parce qu'elles tombaient à côté. Par exemple, interrogé sur l'endroit d'où il était originaire, il dit : de l'hôtel Excelsior à Nice, et comme cette personne sympathique et curieuse insistait, il dit qu'il n'était pas d'Écosse, mais qu'il ne savait pas le nom de sa ville natale. Ils traitaient donc tous Ben avec circonspection, mais gentiment, en essayant de ne pas le dévisager. Mais Teresa était vraiment gentille, Ben le savait : il le sentait.

C'était ce genre de restaurant qu'on trouve à Rio, où il y a déjà sur les tables des assiettes de tomates, de cornichons, de sauces, mais les gens y venaient surtout pour la viande, avec des gigots et des cuissots de toutes sortes, mais surtout du bœuf, disposé sur des plats ou en brochettes. Ben n'avait jamais vu une telle variété ni une telle quantité de viande, et il était content, mais son chagrin était trop fort pour qu'il en profite vraiment. Il se sentait en dehors des choses, des bavardages, des embrassades, il ne comprenait rien à la conversation quand c'était en portugais, et même l'anglais était boiteux et difficile à suivre. Ce fut bientôt terminé, et il se retrouva en voiture avec Alex et quelques autres. Ils longeaient le bord de mer, avec le clair de lune qui dansait sur les vagues, et de grands immeubles qui déversaient leurs lumières. À l'hôtel, il entendit que des programmes étaient établis pour les jours à venir : tous ces gens étaient heureux qu'Alex soit là, et on aurait dit qu'ils comptaient prendre du bon temps.

Dans la chambre d'hôtel, Ben ôta ses vêtements, se souvint de les accrocher sur des cintres, et, comme toujours, se mit au lit nu. Il regarda Alex mettre un pyjama : des habits pour aller au lit. Comme ses parents, comme lui-même lorsqu'il était tout petit ; mais il avait détesté ça. Il s'endormit.

Puis Alex fit ce que Ben avait fait plus tôt. Il s'assit au bord de son lit et se pencha pour regarder. Il tendit même un bras, comme l'avait fait Ben, et remonta son pantalon de pyjama pour comparer sa jambe à celle de Ben, qui était en dehors des draps à cause de la chaleur. Ben avait un drap tiré en travers du corps.

« Il a donc l'instinct de cacher ses organes génitaux, c'est étrange pour un animal. Mais il n'est pas un animal. Or s'il n'est pas un animal... »

songea Alex. Ce soliloque semblait prendre le pli de se répéter, comme cela arrivait si souvent dans la tête d'Alex et dans celle de la plupart des gens.

Alex dormit. Ben dormit. Le matin, à l'hôtel, ils - mangèrent des fruits et encore des fruits au petit déjeuner, puis ils prirent leurs affaires et allèrent s'installer dans l'appartement qu'Alex avait loué, dans une rue proche du front de mer. Dans l'ascenseur, Alex expliqua que leur appartement était au troisième - pas trop haut : Ben n'aimait toujours pas les ascenseurs. Deux pièces de bonne taille, les chambres à coucher, séparées par une autre, encore plus vaste : le salon. Une cuisine, pas grande ; une salle de bains comprenant douche et toilettes. Ben allait avoir une chambre séparée. Alex pensait que c'était peut-être risqué, mais il avait besoin d'une chambre à lui : et d'abord, il avait une petite amie ici, Teresa. C'était la première chambre que Ben avait pour lui seul depuis l'époque où il avait vécu avec sa famille, et il chercha instinctivement les barreaux aux fenêtres : pas de barreaux. Mais il se sentait confiné : il vérifiait sans cesse la porte - oui, il pouvait sortir et rentrer, il avait une clé. Ce n'était pas un piège... mais cette chambre, avec son lit étroit, ses grandes fenêtres, ressemblait à la chambre qu'il avait eue, enfant. C'était le milieu de la journée. Alex dit qu'il souffrait du décalage horaire et Ben crut que ça voulait dire qu'Alex était malade : lui-même n'avait pas souvenir d'avoir jamais été malade. Alex alla dans sa chambre en disant qu'il y aurait beaucoup de gens qui viendraient plus tard, et qu'à son réveil il emmènerait Ben dehors, pour acheter de la nourriture qu'ils prépareraient ensuite dans la cuisine. Ben s'agitait dans sa chambre... il regarda dans la rue, où il pouvait juste entendre des voix qui parlaient cette langue chuintée... regarda par les fenêtres d'en face, où il voyait des gens aller et venir, mais sans savoir ce qu'ils faisaient. Il alla dans le salon. Il y avait des revues, mais les photos et les images montraient toujours ce genre de gens qui n'étaient pas ses amis, et dont il savait qu'ils ne pourraient jamais l'être. « Je veux rentrer, répétait-il en silence, dans sa tête. À la maison. Chez moi. »

Pour vérifier qu'il n'était pas prisonnier, il sortit, parvint à garder son calme dans le vieil ascenseur bruyant, marcha jusqu'au bout de la rue et revint. Pas beaucoup de gens dans cette ruelle. Tout le monde le regardait, et quelqu'un le suivit, un jeune garçon au visage dur et méchant. Ben ne courut pas - il savait qu'il ne fallait surtout pas courir, mais il regagna rapidement l'immeuble où se trouvaient sa chambre et sa sécurité, et il attendit l'ascenseur en sachant que le garçon se faufilait derrière lui, le guettant, tapi dans une posture que Ben comprenait très bien. *Il ne fallait pas se retourner et empoigner le garçon aux épaules...* l'ascenseur arriva en brinquebalant alors que le garçon l'avait presque atteint - que voulait-il ? - et puis Ben se retrouva dans l'ascenseur, il mit sa clé dans la serrure, et Alex était là. « Ah, te voilà... Je me demandais... » Alex souriait, mais Ben savait qu'il n'avait

pas apprécié de voir qu'il était sorti. Puis Alex lui demanda s'il voulait retourner sur le trottoir devant l'hôtel, là où il y avait des tables, et Ben dit que oui, ça lui plairait. Ils s'attablèrent pour manger des sandwiches et boire des jus de fruits en regardant les gens de toutes les couleurs, noirs et bruns, brun pâle et blancs, qui flânaient là. Beaucoup de filles, certaines à peine vêtues. Il y avait des filles à ces tables, parfois par deux, ou seules. Ben ne pouvait pas s'empêcher de les regarder, et de les vouloir. Il pensait à Rita, et comme elle l'aimait. Alex lui dit de faire attention, parce que ces filles avaient habituellement des hommes qui les protégeaient. « Comme Johnston », dit Ben, ajoutant un nouvel ingrédient à la vision qu'avait Alex de ce Johnston. « Est-ce qu'il prenait son argent ? » demanda-t-il. « Elle ne me demandait jamais d'argent, dit Ben. Elle m'aimait.

— Il est probable que ces filles te demanderaient beaucoup d'argent. »

Tout cela se passait bien, assis là sous les parasols, à regarder les gens, Alex saluant parfois des amis, et puis Alex acheta des provisions, et Ben l'aida à les rapporter chez eux. Alex fit la cuisine, et Ben dit qu'il pourrait l'aider, il savait faire la cuisine - mais il pensait aux toasts, au porridge et aux petites choses qu'il avait préparées par-ci par-là pour la vieille dame, et il eut tôt fait de voir qu'il s'agissait ici d'une cuisine plus compliquée. Il alla s'asseoir dans le salon, flairant les arômes d'épices et de viande cuite, puis arrivèrent plein de gens, et il les regarda tous s'embrasser et s'étreindre ; et parler et bavarder, faisant étinceler leurs dents blanches. Dehors, le jour était tombé. C'était une nuit différente de celles de Nice : chaude, lente, avec parfois une forte odeur de mer. Certaines de ces personnes étaient les mêmes que la veille au soir, mais à chaque nouveau venu Alex disait : « Je te présente Ben, nous allons faire un film ensemble. » Et tout en lui disant : « *Como vai ?* », « Bienvenue », « Bonjour », chacun lui décochait le regard curieux qu'il connaissait, et ensuite ils faisaient attention de ne pas le regarder, ou bien il les surprenait à le dévisager en espérant qu'il ne s'en apercevrait pas. La nourriture arriva, empilée sur des plats, des quantités, et il y avait du vin dans tous les verres et des bouteilles partout. Il y avait beaucoup de bruit, un brouhaha, et Ben ne comprenait pas grand-chose de ce qui se disait, même quand ils parlaient anglais. Des plans s'échafaudaient, et il en faisait partie. Tout le monde continua à parler, à manger et à boire jusque tard dans la nuit.

Ben dormit d'un sommeil léger dans cette chambre qui lui rappelait son ancienne maison, et il s'éveilla de bonne heure. Il n'osa pas sortir dans la rue, par crainte d'un autre tueur à l'affût. Il mangea des fruits, se mit à la fenêtre et regarda dehors. Alex ne se leva que très tard, et lorsqu'il pénétra dans le salon, Teresa était avec lui : Ben n'avait pas remarqué que cette femme avait accompagné Alex dans sa chambre à la fin de la soirée.

Mais elle était gentille et serviable, lui préparait à manger, lui offrait du jus de fruits, et alors qu'il restait assis là, muet et dolent, elle l'incluait dans ce qu'elle disait, dans son anglais rapide mais difficile. « Qu'en penses-tu, Ben ?

» ; « Est-ce que ça te plairait, Ben ? » ; « Que veux-tu que je te donne ? » Il l'aimait beaucoup, mais il savait qu'elle appartenait à Alex.

Les jours s'écoulaient ainsi, lentement, et Ben dormait beaucoup, par désœuvrement. Les soirées étaient pleines de gens qui arrivaient bruyamment, en riant et bavardant entre eux en portugais, mais avec Alex et Ben dans un anglais laborieux et dur à comprendre. Ils apportaient quelquefois de la nourriture, pas toujours. Ben s'asseyait à l'écart et regardait. Il essayait de comprendre pourquoi, étant tous si différents, ils pouvaient si facilement être ensemble, comme s'ils n'avaient pas eu conscience d'être aussi différents. Pour la plupart ils avaient la peau sombre et lisse, des yeux sombres aussi, et ils contrastaient avec Alex, qui était un homme pâle et mince, à l'ossature frêle, aux cheveux clairs, avec ses vêtements - pantalon et chemise - soit bleu pâle, soit blancs. Au-dessus des yeux il avait des cheveux blonds coupés court, en brosse, mais le visage disait qu'Alex n'était pas aussi jeune qu'il voulait le paraître : les yeux avaient des rides tout autour. Il avait quarante ans, cinq ans de plus que l'âge indiqué sur le passeport de Ben. Personne, parmi ceux qui venaient, n'était aussi jeune que Ben et ses dix-huit ans – son âge réel. Mais c'était compliqué d'y penser : il savait qu'il ne ressemblait pas à *leurs* dix-huit ans, il n'avait pas ce visage jeune. Pourtant, chaque fois qu'il pensait à son âge, à ce qu'il était, il se rappelait le : « Tu es un bon garçon, Ben » de la vieille dame.

Teresa était une grande jeune femme, avec un gros derrière et de gros seins, mais une taille fine, serrée dans une ceinture pour la mettre en valeur. Sa chevelure noire lui tombait sur les épaules, et ses yeux étaient sombres. Toujours souriante, rieuse, elle avait une voix douce et caressante pour les sentiments de Ben. Elle entourait Alex de ses bras, et les gens qui arrivaient, et aussi Ben. « Cher Ben », disait-elle souvent en l'étreignant, lui donnant envie de faire ce qu'il savait qu'il ne devait pas faire. Mais personne d'autre ne le touchait. Seule Teresa franchissait la distance que tous les autres marquaient entre lui et eux. Seule Teresa lui prenait la main, la balançait, la lâchait ; serrait ses grosses épaules en disant : « Oh, tes épaules, quelles épaules, Ben ! » ou l'entourait de son bras tout en parlant avec quelqu'un.

Un homme qui venait souvent était Paulo, qui avait déjà travaillé avec Alex. Ils écrivaient un scénario pour ce film sur Ben, mais pas toujours dans l'appartement. Ils pouvaient passer un moment assis à la table du salon en parlant, sans regarder Ben, pendant que Teresa nettoyait l'appartement, ou faisait cuire quelque chose, ou s'asseyait sur un bras de fauteuil en balançant les jambes, pour regarder les hommes, lire des revues, ou parfois chanter. Puis les hommes sortaient et Ben savait que c'était parce que sa présence les gênait dans ce qu'ils faisaient ou pensaient. Il savait que l'histoire changeait tout le temps, parce que le Brésil n'était pas comme le Nord : Ben savait à présent qu'il venait du nord. Paulo était différent d'Alex à tous les points de vue, gros, avec une chair brune et douce, de grands yeux bruns, des cheveux sombres, et de petites mains grasses couvertes de bagues. Paulo voulait plaire

à Alex, Ben le savait : c'était pareil avec tous. Alex était celui vers qui ils se tournaient tous, qu'ils regardaient ; ils attendaient d'entendre ce qu'il pensait.

Ces soirs-là il y avait parfois jusqu'à quinze ou vingt personnes à dîner. Chaque jour Alex achetait une profusion de nourriture et faisait la cuisine avec Teresa. Ben entendit Teresa reprocher à Alex de nourrir tant de gens, dont certains lui étaient même inconnus, mais qui venaient parce qu'ils savaient qu'il y aurait à manger. Il disait toujours : « Bien sûr, entrez, asseyez-vous, qu'est-ce que je vous sers, vous êtes le bienvenu. »

« Tu parles comme ma femme, Teresa. Maintenant tais-toi », disait Alex.

Quand il était venu la fois précédente, pour travailler sur sa pièce, il avait loué un appartement comme celui-ci, et l'équipe et leurs amis passaient leur temps libre avec lui et il les nourrissait. C'est comme ça avec les Américains, ou, d'ailleurs, avec tous ceux qui ont plus d'argent que les autres, qui eux sont souvent pauvres, comme la plupart des gens qui venaient dans cet appartement, des acteurs, des danseurs, des chanteurs qui avaient ou n'avaient pas de travail, et il semblait naturel à Alex de les nourrir, et souvent de trouver des raisons de leur donner de l'argent - en leur demandant de le conseiller, de traduire quelque chose, de lui montrer un site possible, de l'emmener voir un musée.

Mais l'argent pour l'élaboration du scénario n'était pas une bien grosse somme ; Alex en avait eu davantage la dernière fois, pour travailler sur le film ou sur la pièce. Teresa savait combien il y avait, et que ça partait vite. Et il n'y avait toujours pas de scénario, même si Paulo et Alex y travaillaient tous les jours.

Il y avait une histoire, mais pas très consistante. Dans une région sauvage et magnifique du Brésil, dans des collines au pied de grandes montagnes, vivait une tribu de gens comme Ben. Ils se nourrissaient dans les forêts, de fruits et de légumes, chassaient avec des bâtons, des arcs et des flèches, et connaissaient le feu – en fait, au cours du film ils allaient voir la foudre frapper un arbre et déclencher un incendie.

L'ennui, c'était qu'à part la découverte du feu il ne se passait pas grand-chose, une fois qu'on avait saisi l'essentiel : les cavernes, la chasse, l'accouplement, la cueillette. Ben écoutait tout cela et savait que c'était faux, mais pas en quoi ni pourquoi : ils ne lui demandaient pas ce qu'il en pensait. Parfois, Alex et Paulo cessaient d'examiner anxieusement leurs notes, griffonnées sur des feuillets, leurs innombrables plans, brouillons, développements, et, sans s'en rendre compte, ils levaient les yeux et fixaient intensément Ben, le sourcil froncé, mais sans le voir.

Bon, comment allaient-ils poursuivre ? Peut-être que dans ce tableau somme toute sympathique débarquerait une tribu plus avancée, et... quoi ? Les deux races s'accoupleraient pour en fonder une nouvelle ? Les nouveaux venus pourraient tuer le peuple de Ben, et avec eux Ben, qui mourrait en héros pour les défendre ? Peut-être vaudrait-il mieux que le peuple de Ben tue tous les nouveaux venus, retardant un destin inévitable, car partout sur cette

terre se répandait la nouvelle race. Pas de problème pour les rôles. Il y aurait les Indiens de la région. Mais quelle région ? Il fallait aller sur place, faire des repérages, négocier avec une tribu compréhensive qui serait contente de gagner de l'argent : sur ce point, pas la peine de s'inquiéter.

La région qu'ils avaient choisie sur le conseil de Paulo, les collines du Mato Grosso, était affligée d'un temps affreux, avec orages et inondations. Le voyage de reconnaissance fut reporté d'une semaine, et pendant ce temps les discussions se poursuivirent sur la meilleure façon d'emmener Ben dans une certaine ville, sur un vol régulier, et de là en petit avion privé qu'on louerait. Il allait de soi pour Alex et Paulo qu'il leur fallait Ben. Il entendait les deux hommes parler, dans la pièce voisine, et la colère malheureuse qui le tenaillait déjà forçait encore. Où allaient-ils l'emmener ? Il allait encore devoir quitter un endroit familier, monter dans un avion, puis encore dans un autre. De nouveaux endroits, peut-être une nouvelle langue.

Il demanda à Teresa quand ils allaient l'emmener et elle dit que ce serait bientôt. Elle opposait à Alex qu'il serait cruel d'emmener Ben. Ne voyait-il donc pas comme Ben était malheureux ?

Un soir tard, alors que les invités songeaient à partir, ils entendirent des coups sourds dans la pièce à côté - la chambre de Ben. Ils n'avaient pas remarqué qu'il s'était éclipsé pendant qu'ils parlaient des collines et des montagnes où les cinéastes comptaient aller. Teresa ouvrit sa porte sans bruit, et le trouva accroupi par terre, appuyé sur ses poings, et en train de frapper le mur avec sa tête. Teresa referma la porte, revint et leur dit ce qu'elle avait vu.

« C'est une chose que font les enfants, dit Alex. Le gosse de mes voisins faisait ça. Il se frappait la tête contre le mur, parfois pendant des heures. Le médecin disait que ce n'était pas grave, que ça ne lui ferait pas de mal.

— Il ne veut pas partir. Il a peur », dit Teresa.

Le groupe se taisait, écoutant les coups.

« Ça va lui brouiller le cerveau, dit quelqu'un.

— Non, non, dit Alex. Laissez-le, ça va aller. »

Les invités s'en allèrent. Alex et Teresa restèrent à écouter. C'était bouleversant. Teresa avait les yeux pleins de larmes. L'écouter lui serrait le cœur. Ça continuait, ces coups. Elle retourna dans la chambre de Ben. Il geignait en se cognant la tête, geignait comme un petit enfant, et Teresa l'enveloppa de ses bras, agenouillée près de lui, en disant : « Ben, mon petit Ben, pauvre Ben, tout va bien, je suis là. » Il poussa un grand cri de souffrance et de colère et se tourna vers elle, et elle sentit ce visage velu sur son décolleté, et elle savait que c'était un enfant qu'elle tenait contre elle, ou tout au moins un chagrin d'enfant. « Ben, tout va bien. Tu n'es obligé d'aller nulle part. Je te le promets. »

Elle resta là près de lui, par terre, à le tenir tandis qu'il se calmait peu à peu. Alex, inquiet pour elle, jeta un coup d'œil par la porte et se retira. Puis Ben fut enfin calmé, et Teresa le fit lever et l'amena à son lit. Elle rejoignit Alex et le défia d'un regard plein de larmes : « Tu ne peux pas l'emmener. Je

lui ai promis. Tu ne peux pas faire ça.

— Bah, je n'ai sans doute pas vraiment besoin de lui », dit Alex.

Mais il pleuvait toujours dans les collines où ils étaient attendus, et chaque soir les gens rassemblés autour de la table pour manger, boire, discuter, rire, entendaient dans la pièce à côté, contre le mur qui séparait le salon de la chambre de Ben, les coups sourds de sa souffrance, de sa rage.

Sa colère menaçait de jaillir hors de lui et dans ses poings ; il avait envie de frapper, de mordre, de détruire – surtout Alex. Ben ne croyait pas Teresa quand elle disait qu'Alex le laisserait ici : il dupait Teresa comme il l'avait dupé, lui, Ben, pour l'amener ici.

Ces coups sourds, c'était affreux, ça parlait directement aux nerfs de quiconque écoutait, impossible de les ignorer. Ils essayaient tous mais leur conversation s'arrêtait, devenait écoute. « N'y faites pas attention, il ne se fait aucun mal », disait Alex. La conversation reprenait alors, s'élevait en crescendo, en réaction contre les coups, mais tous les visages exprimaient l'appréhension, l'irritation, la peur même, et ils retombaient bientôt dans le silence, le verre à la main, la nourriture intacte dans leurs assiettes. Bang, bang, bang...

« Il doit s'abîmer le cerveau », protestait Paulo, mais Alex répétait : « Non, les enfants font ça, ça ne signifie rien. »

Mais en vérité ces coups nocturnes venaient lui rappeler que la vision qui avait envahi son imagination dans l'hôtel de Nice ne suffisait pas à porter ce film à travers les nombreuses étapes, les inévitables difficultés, crises, contingences. Et il fallait encore qu'il construise un scénario, ou tout au moins un plan détaillé qui rapporterait plus d'argent, assez pour le réaliser vraiment.

Alex et Paulo décidèrent de prendre l'avion, malgré la pluie qui continuait à tomber sur les collines où tout le monde disait qu'ils trouveraient les paysages qu'ils voulaient. Ils devaient partir un lundi, et le dimanche, dès midi, la conviviale pièce centrale était pleine de gens. Les cinéastes allaient s'absenter au moins une semaine. Dans cet appartement hospitalier resteraient Ben et Teresa, qui veillerait sur lui.

Ben les entendait parler, parler, parler sans fin de leurs projets, et il allait et venait dans la chambre comme dans une cage. Il en sortit et resta un moment à les regarder. Ils ne le virent pas. Ils étaient tous un peu ivres, affectueux entre eux, bruyants. Teresa entourait Alex de son bras, lui noyant le cou sous sa chevelure noire. Ben gagna la porte et sortit. C'était la fin de l'après-midi, avec une lumière oblique et radieuse, mais pas aussi pénible que l'éclat aveuglant de la mi-journée. Il ne savait pas ce qu'il comptait faire. Il marcha jusqu'à cet endroit où la mer apparaissait comme un scintillement bleu. Ses yeux lui faisaient mal derrière ses lunettes noires, mais pas trop. Devant lui s'étendait à présent la longue plage blanche, avec tous ces gens allongés, qui jouaient, et dont certains sautaient dans les vagues. Les filles portaient si peu de choses sur elle qu'il devait bien regarder pour vérifier : oui, c'était couvert

là devant, et des petits bouts de tissu cachaient les tétons. Bouillonnant d'une énergie furieuse, d'un besoin de faire mal, de tuer, il longea le haut de la plage, essayant d'empêcher les échardes de lumière de pénétrer dans ses yeux, écoutant le bruit des vagues, des voix, des rires... cette masse de gens, si nombreux – qui savaient vivre ensemble –, si différents – de différentes couleurs, tailles, formes... – et que personne ne dévisageait à cause de leur étrangeté.

Sur cette plage, comme sur les autres plages de Rio, opéraient des bandes de voleurs, surtout des enfants et des jeunes, et ils avaient repéré Ben lorsqu'il avait débouché de la rue pour approcher de la mer. Ils avaient mis au point un numéro qui se déroulait ainsi : un jeune, ou même un enfant, se précipitait vers la victime et lui faisait gicler une coulée de graisse sur ses chaussures, ce qu'elle ne remarquait peut-être pas tout de suite. Puis soudain il y avait cette répugnante giclée de graisse pâle sur une chaussure - ou sur les deux. Ben poussa un cri de fureur. Les escrocs, car ils travaillaient en équipe, couraient parallèlement à la victime, dans l'attente du moment où elle verrait la graisse et à l'instant même, l'un d'eux s'élançait et proposait de nettoyer la ou les chaussures, en fixant son prix. Ben n'avait pas d'argent sur lui, et de toute façon il était fou de rage. Il empoigna le garçon qui se penchait vers ses pieds avec le chiffon, le coinça entre ses bras et se mit à le serrer. Il grondait, criait de fureur (Ben, et non pas le jeune, qui avait le souffle coupé). Aussitôt le reste de la bande se resserra au secours de leur collègue ; un policier - témoin de la scène - remarqua le manège et accourut. Ben était visible par intermittence, un bras, une jambe, sa tête, à l'intérieur d'un nœud de garçons à demi nus qui se débattaient.

Et voilà qu'Alex et Teresa, suivis de leurs amis, arrivaient en courant vers cet endroit de la plage, où la scène avait imposé le silence. « Arrêtez, faites-les cesser, il est avec nous », criait Teresa en portugais au policier.

Qui ? Ben était à peine visible ; des cris et des rugissements provenaient de sous le tas d'assaillants.

L'agent de police commença à frapper une tête, des bras, une jambe, ce qui émergeait, et il souleva un jeune par les cheveux. Quelqu'un cria que la police était là, et aussitôt le tas de jeunes se défit et tous détalèrent, certains sanguinolents, l'un d'eux avec un bras qui paraissait cassé. Ben, accroupi, se protégeait la tête avec ses deux bras. Ses vêtements déchirés étaient presque arrachés. Sa chemise pendait à la main d'un des jeunes fuyards, et sa chaussure souillée avait disparu.

Teresa entama une discussion âpre mais suppliante avec le policier. « Il est avec nous... Il est avec lui... (Elle désignait Alex.) Nous faisons un film. C'est pour la télévision. » Ce plaidoyer inspiré fit reculer le policier de quelques pas. Il fixait Ben, ses épaules velues, son visage broussailleux où un sourire douloureux faisait apparaître ses dents blanches.

Teresa passa son bras autour de Ben, dont le torse puissant se soulevait, émettant des grondements. Elle devinait les gémissements qui allaient - elle

en était certaine - suivre, et provoquer une réaction chez ce policier - le visage de ce dernier cesserait d'être scandalisé, inquiet, pour devenir cruel.

« Viens, Ben », dit-elle en l'entraînant. Alex était de l'autre côté de Ben, mais celui-ci ne le regardait pas, il ne regardait que Teresa, et son pauvre visage sanguinolent la suppliait de le sauver.

Le policier restait là, le regard fixe, mais il les laissa partir, Alex, Ben et Teresa devant, les autres derrière.

Dans l'appartement, il restait encore des gens attablés - ceux-ci s'étaient à peine rendu compte du départ de Ben puis des autres après lui. Ils n'avaient jamais vu Ben autrement que bien habillé, propre, et ce qu'ils virent cette fois les choqua.

Teresa emmena Ben dans la salle de bains puis - comme l'avait fait la vieille dame - elle le débarrassa et de sa gêne et des vêtements qui lui restaient en lui parlant doucement : « Ça va, tu es en sûreté maintenant, n'aie pas peur, pauvre Ben, va dans la douche, oui, là. » Et elle rinça le sable et la saleté, arrêta le saignement d'une écorchure sur son front, puis mit son pantalon déchiré dans la machine à laver. Elle alla chercher des vêtements propres, l'habilla. Il se laissait faire, passif entre ses mains, se tournant quand elle le lui demandait, levant un bras ou un pied.

Il était en état de choc, pâle, il respirait mal, ses yeux avaient quelque chose de sombre, de perdu.

Elle s'assit avec lui sur le lit, et le berça : « Tout va bien, Ben. Je suis ton amie. Tout va aller bien, tu verras. »

Cette nuit que Teresa aurait dû passer avec Alex puisqu'il partait le lendemain, elle la passa avec Ben qui gisait tout habillé sur son lit, sans dormir. Elle lui tenait la main, lui parlant doucement, s'inquiétant de sa passivité, de son indifférence. Cette jeune femme, qui avait déjà dans sa courte vie vécu des situations extrêmes de toutes sortes, savait fort bien que ce Ben, cet inconnu, était en crise, qu'il vivait une sorte de changement intérieur.

Le matin, les deux hommes partirent pour l'aéroport et Teresa resta dans l'appartement avec Ben, et assez d'argent pour les nourrir tous les deux. L'argent personnel de Ben était encore presque intact.

Et alors Ben sortit de sa chambre et fit ce qu'il n'avait encore jamais fait : il s'assit à la grande table au lieu de prendre un siège à l'écart. Il resta là à examiner la pièce vide et à regarder Teresa ranger et nettoyer, puis il mangea docilement ce qu'elle avait préparé pour eux deux.

Il avait changé, en effet. Ça avait à voir avec l'incident de la plage, le coup monté par ces garçons, l'agression qu'il avait subie et ce sentiment d'impuissance qu'il avait éprouvé sous leur masse malgré sa grande force - ils étaient si nombreux... Ils avaient utilisé contre lui des prises qui l'avaient immobilisé... À présent sa rage avait disparu, mais le souvenir de son impuissance physique pendant ces quelques instants créait en lui un sentiment de désolation. Jusque-là, il avait toujours eu la certitude qu'il pouvait utiliser

cette force en ultime recours, qu'il pouvait compter sur elle pour ne pas rester complètement à la merci des autres. Mais cette fois, face à cette cruauté intentionnelle et vicieuse, il s'était senti complètement démuné.

Il demanda à Teresa : « Quand est-ce que je vais rentrer chez moi ? »

Teresa savait qu'il venait de Londres, et sans doute était-ce ce qu'il voulait dire, mais elle se contenta de répondre prudemment qu'elle était sûre qu'Alex le ramènerait chez lui.

« Je veux rentrer chez moi, dit Ben. Je veux rentrer maintenant. »

Lorsque Teresa eut fini de ranger et de faire la cuisine, elle apporta à Ben du jus de fruits et s'assit à côté de lui, avec son verre devant elle. Puis elle fit ce qu'il avait tant espéré : elle mit un bras autour de ses épaules et sa douce chevelure noire retomba sur lui. « Pauvre Ben, dit-elle. Pauvre Ben. Je suis triste pour toi.

— Je veux rentrer chez moi. »

Teresa avait bien envie de rentrer chez elle aussi, et pas plus que Ben elle ne savait où était l'endroit qu'elle aurait pu considérer comme chez elle.

Voici son histoire. Elle était née dans un pauvre village du Nordeste où la sécheresse à présent tuait les animaux et emplissait les champs de poussière. Elle se rappelait la sécheresse et la faim, et avoir vu leurs voisins partir pour le sud, pour Rio, pour São Paulo. Puis son père avait dit qu'il fallait partir, qu'ils mourraient tous s'ils restaient là : le père, la mère et les quatre enfants, dont Teresa, l'aînée.

Une partie du voyage se fit en bus, mais il fallut choisir entre le bus et manger. Ils marchèrent donc des journées entières, mangeant du pain et du maïs volé dans les champs, qui devenaient plus verts à mesure qu'on avançait vers le sud. Puis ils arrivèrent dans une favela surpeuplée près de Rio, où les maisons étaient construites les unes au-dessus des autres sur une colline, et où il valait mieux vivre le plus haut possible à cause des égouts qui ruisselaient quand il pleuvait. Avec leurs derniers sous, ils construisirent un abri avec des bâches de plastique tendues sur des piquets. Au-dessous d'eux, il y avait d'autres cabanes comme la leur, mais aussi des maisons installées le long de chemins creusés à vif par l'érosion. Il ne restait plus d'argent. Le père, avec les autres hommes, essayait de trouver du travail, prêt à faire n'importe quoi, et parfois il en trouvait, pour un jour ou deux. Ils avaient faim, ils étaient désespérés. Puis ce fut le début d'un engrenage que Teresa ne comprit pas tout de suite, bien qu'elle sût déjà que les autres filles des favelas gagnaient de l'argent avec leur corps. Son père ne disait rien, sa mère ne disait rien, mais elle pouvait déchiffrer leur visage, qui disait qu'elle aurait pu nourrir cette famille de six personnes. Teresa parla avec les filles qui nourrissaient ainsi leur famille. Elles rôdaient autour des casernes d'où sortaient les soldats, le soir, ou elles allaient dans les cafés où traînaient les délinquants. La plupart de ces filles se considéraient plus bas que terre, telle de la fange, mais elles se disaient qu'elles ne pouvaient rien espérer de mieux. Mieux, ça voulait dire de l'argent pour une jolie robe et des chaussures, mais dès qu'elles avaient un

peu d'argent en poche, il allait à leur famille. Teresa était intelligente, lucide, et elle n'avait pas l'intention de rester une fille à soldats. Au début elle l'accompagna une autre pour voir comment cela se passait, et elle attira facilement un soldat, qui la prit debout contre un mur, et lui donna assez de reals pour deux jours de nourriture. Teresa était terrorisée à l'idée d'attraper une maladie, et de ne jamais pouvoir quitter cette vie. Elle alla avec des soldats aussi longtemps qu'il le fallut pour économiser de quoi acheter une robe et des chaussures, en donnant le reste à sa mère. « C'est tout ? » disait sa mère d'une voix dure, le regard coupable, tout en prenant les reals. Et elle grondait tout le temps Teresa, alors qu'elles avaient été si proches. Les habitants des favelas, quand ils regardaient les filles sortir au crépuscule, faisaient des remarques désobligeantes, et les hommes guettaient leur retour pour tenter de leur extorquer gratuitement des faveurs.

Teresa avait été une bonne fille qui allait à l'église ; le prêtre et le maître d'école l'aimaient beaucoup et disaient à ses parents que leur fille était une bénédiction de Dieu. Et voilà qu'elle était devenue quelqu'un à qui les gens criaient des insultes. Elle se sentait ignoble. Pendant ces semaines de marche depuis le Nordeste, elle avait porté un vieux jean troué et une chemise qui avait appartenu à son père. C'était ce qu'elle portait encore, pour attendrir la clientèle, et c'était pourquoi elle ne pouvait pas faire payer cher. Il n'y avait pas d'endroit où se laver. Elle avait les cheveux gras. Elle savait qu'elle sentait mauvais.

Elle dut se forcer pour entrer telle qu'elle était dans une boutique et acheter une robe. Elle avait peur qu'on ne la jette tout simplement dehors. Elle savait exactement ce qu'elle voulait : elle avait vu la robe sur une tringle, depuis le trottoir. Elle entra, l'argent à la main, et dit : « Je veux celle-là. » Elle savait qu'elle était trop sale pour l'essayer. La vendeuse prit l'argent, et mit la robe dans un sac, en lançant à Teresa des regards froids et furieux. « Je veux que vous me la gardiez ici - juste quelques jours », dit Teresa.

La vendeuse ne voulait pas, mais les yeux implorants de Teresa parlèrent assez vigoureusement pour lui faire changer d'avis. Elle mettrait le sac de côté, mais seulement pour une semaine. Teresa savait qu'elle ne pourrait pas emporter cette robe dans la favela : sa mère la lui prendrait, et la vendrait pour de la nourriture. Et en son for intérieur, Teresa ne lui en aurait pas voulu, elle connaissait trop bien l'angoisse de voir les enfants réclamer à manger quand il n'y avait rien.

Teresa se laissa bousculer contre un mur, dans le noir ou même en plein jour, jusqu'à ce qu'elle eût de quoi acheter de belles chaussures. Elle récupéra alors la robe dans la boutique et la mit, une robe rouge, décolletée mais pas trop, serrée à la taille - elle était une autre personne. Elle fit cela derrière un buisson dans un jardin public. Elle enfila les chaussures, à hauts talons, fines - elle allait avoir du mal à marcher avec. Puis elle dut trouver un moyen de se laver, et cela requérait plus de courage que tout ce qu'elle avait pu faire jusque-là. Elle alla hardiment vers un grand hôtel, l'un des meilleurs, et elle

entra, comme si c'était normal. Le plus dur était de marcher avec ces chaussures, avec suffisamment d'aisance pour faire croire qu'elle avait l'habitude. Les employés, dans le hall, la regardèrent, mais ils pensèrent qu'elle devait rejoindre un homme dans sa chambre. Elle trouva des toilettes dans lesquelles il n'y avait personne. Elle souleva sa robe et, avec un chiffon qu'elle avait apporté, se lava les jambes et le ventre ; elle fit ensuite glisser sa robe et se lava les aisselles et les seins. Tentée de chiper le savon pour le donner à sa famille, elle fut arrêtée par sa fierté : « Je ne suis pas une voleuse », décida-t-elle. Quelqu'un entra, jeta à peine un regard à Teresa, utilisa un W.-C., sortit, et se lava les mains à côté de Teresa.

L'intruse s'en alla. À présent, Teresa était propre, à l'exception des cheveux. Il lui restait alors à prendre le plus grand risque. Elle se lava les cheveux, incapable d'entendre quoi que ce fût pendant ce temps-là, et elle eut la chance d'avoir déjà sorti la tête du lavabo, de se trouver debout et penchée en arrière pour égoutter ses cheveux, lorsqu'une femme entra. Celle-ci la dévisagea, puis sortit sans rien dire. Teresa peigna ses cheveux mouillés. Elle savait que maintenant, propre, dans sa robe rouge neuve, avec ses chaussures blanches à hauts talons et ses cheveux lisses et propres, elle valait n'importe qui d'autre, et elle sortit de l'hôtel pour aller s'asseoir à une table au soleil afin de faire sécher ses cheveux. C'était la fin de la matinée. Elle ne savait pas trop qui étaient les gens qui se trouvaient là - des touristes ? - à l'exception des filles, qu'elle savait venues des favelas, comme elle. Comme elle, elles avaient toutes bonne allure. Avec une jolie robe, des chaussures et le prix d'un verre, il était possible à une jolie fille des pires taudis du monde de venir s'asseoir à une table, à la terrasse d'un hôtel, et personne ne dirait rien. Sauf les serveurs. Les autres clients pouvaient ignorer qui elles étaient, ces filles qui attendaient, mais les serveurs, non.

Elle commanda un jus d'orange et resta là, seule, un long moment. Elle vit l'une des filles disparaître dans l'hôtel avec un client. Enfin un homme vint s'asseoir à sa table, et elle dut alors s'armer de courage. C'était un touriste qui ne connaissait pas dix mots de portugais. Il était allemand. Il demanda combien, elle lui dit une somme tellement énorme qu'elle s'attendait à le voir lui rire au nez ; mais c'était un hôtel très connu, elle le savait, et tout le monde ici était bien habillé, et très bien nourri. Il dit oui, qu'il était d'accord. Elle eut un instant d'angoisse : allait-il lui demander si elle avait une chambre ? Mais non, il lui prit le bras et ils s'éloignèrent dans la ville jusqu'à un petit hôtel où personne ne les arrêta sur le chemin de l'ascenseur. Elle portait, dans le sac brillant de la boutique, ses vieux vêtements puants. Et elle se débrouilla pour laisser le sac dans l'ascenseur, au moment où ils en sortaient.

Cet homme la trouva à son goût, et lui demanda de revenir tous les jours - il était là pour une semaine. C'était un coup de chance - elle ne savait pas encore à quel point. Mais peut-être n'était-ce pas seulement la chance. Elle était belle, découvrit-elle en se regardant dans le grand miroir de la chambre. Elle était belle et elle était douée pour le sexe. Quant à lui, il ne

l'incommodait pas. Il n'était pas comme les soldats.

À la fin de la semaine avec le touriste, elle porta à sa mère, en une seule fois, plus d'argent qu'elle n'en avait jamais apporté. Mais ce n'était pas tout ce qu'elle avait, et elle devenait obsédée par le danger qu'elle courait, à transporter des liasses de billets scotchées sous ses seins. Les banques n'étaient pas pour les gens comme elle. Elle n'avait même pas encore de carte d'identité, et elle savait que si la police la prenait, elle aurait de graves ennuis. Elle fit la queue une journée entière et obtint sa carte, un papier attestant qu'elle était Teresa Alves. Mais elle se sentit dupée par cette carte d'identité, qui ne ressemblait pas du tout à celle dont elle avait rêvé. Et la carte ne résolvait pas non plus le problème de son argent. Il y avait un commerçant qui gardait l'argent de ses clients, moyennant une commission, mais elle n'avait pas confiance en lui. Cependant, n'ayant pas le choix, elle lui donna la moitié de ce qu'elle avait.

Pendant huit jours elle s'abstint de retourner à la terrasse de ce premier hôtel et, lorsqu'elle y remit les pieds, elle avait acheté une nouvelle robe, verte celle-là, et, pour la première fois de sa vie, elle était allée chez un vrai coiffeur. Elle était de loin la plus jolie femme attablée là, et elle eut aussitôt un nouveau client, un Grec. Dans cet hôtel, sa carrière prospéra pendant deux ou trois mois. Sa famille avait de quoi manger. Ses économies grossissaient. Et elle préparait sa reconversion. Elle avait moins peur de la maladie qu'avant, à l'époque des soldats, mais elle était tout de même inquiète, même après avoir consulté un médecin qui lui avait dit qu'elle allait bien - pour l'instant.

Elle découvrait que la prostitution coûtait cher : en vêtements, en boissons luxueuses, en maquillage, en coiffeur, en pourboires (autant que ce que son père avait gagné pendant toutes les années où il avait été un pauvre paysan) pour la femme de chambre chargée de lui garder ses beaux habits.

Puis elle eut un nouveau coup de chance : elle avait de la chance, elle le savait. L'un de ses clients, un Américain qui travaillait dans le théâtre, l'employa pour s'informer sur les us et coutumes locaux, il l'emmenait avec lui en repérages, lui demandant de traduire des choses simples - à présent, elle savait un peu d'anglais, pas beaucoup, mais suffisamment pour donner l'impression qu'elle en savait plus. Elle commençait à être connue dans ce monde : la télévision, le cinéma, le théâtre, et on lui proposa du travail. Elle quitta donc la prostitution, bien que la respectabilité rapportât moins. Elle retournait régulièrement à la favela ; elle avait une modeste chambrette à Rio, enfin un endroit où garder son argent et ses vêtements. Sa mère lui disait avec amertume que bientôt elle s'en irait, fille ingrate, et qu'elle les laisserait tous mourir de faim. Mais jamais Teresa n'aurait pu faire une chose pareille et sa mère le savait. Elles comprenaient l'une comme l'autre que c'était la honte qui rendait la mère hargneuse. Teresa annonça qu'elle avait un vrai travail, mais ses parents ne la crurent pas ; ils firent semblant, pour lui sauver la face - et pour eux-mêmes aussi, pour ne plus vivre des gains d'une prostituée.

La famille s'en tirait désormais mieux que bien d'autres dans la favela. Le père avait construit une petite maison en brique avec un toit en tôle, où la pluie tambourinait et tonnait. Il y avait deux pièces et, dedans, non plus six personnes mais trois, la mère, le père, et une fillette malade. Les deux garçons - le plus proche de Teresa, âgé de quatorze ans, et le suivant, qui en avait douze - avaient rejoint les bandes de garçons qui écumaient les rues, à voler et chaparder ce qu'ils pouvaient. Quand ils rentraient à la maison, c'était juste pour réclamer de l'argent, et puis ils repartaient. Quelquefois Teresa voyait une bande de gosses des rues, cherchait des yeux ses frères, et les voyait passer en courant, ou bien errer l'œil vide au bord du trottoir. La drogue. Ils en prenaient et en vendaient. Elle les grondait, mais elle savait qu'il fallait craindre ces enfants des rues, froids et cruels, qui tuaient pour quelques reals. Pourtant, elle avait aidé à les élever, les avait nourris jusqu'à récemment, et trouvait donc qu'elle avait bien le droit de les gronder. Elle leur donnait de l'argent. Mais elle devait se méfier des gangs, car ce n'étaient peut-être pas seulement ses frères qui risquaient de venir lui réclamer de l'argent.

Il y avait maintenant deux ans de cela, Alex l'avait engagée lorsqu'il travaillait à sa pièce, et ils étaient devenus amants. D'emblée elle lui en fit la faveur, ne voulant pas qu'il croie que ça allait avec le travail. Mais il n'y aurait guère attaché d'importance, ni même prêté attention. Il l'aimait bien, il se fiait à elle, et n'avait pas la moindre idée de tous les sales chemins qu'elle avait parcourus, tout d'abord littéralement, depuis son lointain village moribond, et puis en utilisant son corps pour fuir la misère. Il prenait les choses comme elles venaient, et à Rio il y avait la charmante Teresa, qui n'était pas mieux que ce qu'il méritait. Accoutumé aux bonnes choses de la vie, il aimait être généreux avec son argent. « J'ai une mère, dit-elle. Je lui donne de l'argent. » Et il donna de l'argent à Teresa, un bon salaire, plus qu'il n'aurait donné si elle n'avait pas eu une mère.

Lorsque Teresa s'autorisait à réfléchir à sa situation, elle était prise de panique. Sa mère, son père et l'enfant malade dépendaient entièrement d'elle. Elle échafaudait des plans pour sauver ses frères. Le problème, c'était que sa chambre, dans l'appartement d'une chanteuse de second ordre qui louait cette pièce pour pouvoir se nourrir, était minuscule, et qu'elle ne pouvait pas y inviter ses frères. Il aurait fallu qu'elle gagne plus, qu'elle ait un logement plus grand. Mais elle n'était pas prête à retourner à la prostitution. Les responsabilités pesaient sur ses épaules comme de gros sacs lourds à porter. Elle avait dix-sept ans, même si elle prétendait en avoir vingt-deux, de la même façon qu'elle faisait mine de savoir plus d'anglais qu'elle n'en savait vraiment. Elle rêvait souvent de son village, malgré la pauvreté et la dureté de la vie là-bas, au moins elle avait vécu protégée. Elle rêvait d'avoir quelqu'un entre elle et les dangers qui l'environnaient et c'étaient les bras forts de sa mère qu'elle désirait, elle le savait.

Teresa était donc assise là, la tête appuyée sur la main, à songer qu'elle

n'avait pas imaginé, enfant, lorsqu'elle courait dans la poussière, qu'un jour elle aurait une telle charge à porter. Et aujourd'hui Ben était attablé avec elle, malheureux : « Je veux rentrer à la maison. » Et parfois Teresa l'entourait de son bras : « Pauvre Ben », et même : « Tu es un bon garçon, Ben. » Tout en disant cela elle se rappelait qu'il était barbu et que son passeport lui donnait trente-cinq ans, même s'il lui avait dit qu'il en avait dix-huit. Les gens le traitaient comme s'il avait été plus jeune que cela, et il se comportait en enfant docile. C'est parce que nous lui parlons tous comme à un enfant, pensait-elle. Les gens se comportent comme on les traite. Elle changea de manières à son égard, lui demandant comme à un adulte de faire des petites choses pour elle, un sandwich ou du café ; elle était convaincue de voir un changement s'opérer en lui, à cause de cela.

Il ne s'asseyait pas toujours à côté d'elle. La porte entre la grande pièce et la chambre de Ben restait généralement ouverte, et elle savait ce qu'il faisait. D'habitude il restait sur son lit, couché ou assis, à essayer ses différentes paires de lunettes noires. L'après-midi, la lumière se reflétait si fort dans la chambre de Ben qu'il avait parfois l'impression d'être dans un bassin d'eau frémissante. Il lui semblait que des échardes et des aiguilles de lumière tentaient de plonger dans ses yeux, de lui remplir la tête d'éclairs. Il essayait les lunettes, une paire après l'autre, et finissait toujours par garder les plus foncées : Richard lui en avait acheté deux paires supplémentaires. Puis il tâchait de s'en passer, tandis que la chaleur blanche de la journée se déplaçait sur le mur selon des motifs brillants. « Pourquoi mes yeux sont-ils si différents ? » demandait-il farouchement, s'adressant à ce qu'on pourrait appeler le Sort ou le Destin - les *Pauvre Ben* de la vieille femme et de Teresa réveillant en lui des émotions douloureuses. Mais pourquoi, pourquoi, *pourquoi* fallait-il qu'il fût si différent ?

Pendant ce temps, Alex et Paulo étaient loin dans les collines. Ils étaient arrivés dans un minuscule avion, depuis une ville qui était elle-même desservie par un seul vol quotidien. Ils avaient eu l'intention de gagner les collines en voiture, mais il avait tellement plu que les routes étaient mauvaises. Ils s'étaient retrouvés dans un petit hôtel style pension de famille, que Paulo se rappelait d'un voyage de reconnaissance antérieur, dans cette région où débarquaient à l'occasion un prospecteur, un anthropologue ou un géologue. L'hôtel comptait quatre chambres, et il était entièrement entouré d'une large véranda où les deux hommes s'installaient pour travailler à leur scénario. Ils avaient parcouru bien des collines en pensant à Ben - à Ben et à son peuple. Le problème, c'était que cette vision de la tribu de Ben qu'Alex avait eue à l'hôtel de Nice était encore fraîche dans sa mémoire et qu'il s'y reportait souvent, pour se rassurer, or Ben lui apparaissait plus souvent tel qu'il était maintenant, malheureuse créature en colère que Paulo et lui-même soupçonnaient d'être malade. Ben donnait des remords à Alex, et il y avait des moments où il regrettait de l'avoir amené au Brésil, et même d'en avoir eu l'idée. Ça ne marchait pas du tout. Quand ça marchait, et que tout se

passait bien, voilà ce qui arrivait : un élan se créait, tout s'enchaînait et se mettait en place, les gens, les événements, un article ou un livre dénichés contribuaient au processus, et c'était cette succession de hasards qui prouvait que le coup de chance était bien là. Mais avec ce projet – ce film – tout grinçait, coînçait, ou même s'arrêtait complètement. Combien de fois avaient-ils recommencé le scénario, l'avaient-ils cru bon, avant que le doute pointe, leur annonçant que ça n'allait pas ? Alex savait à présent que c'était la puissante présence de Ben qui avait donné l'élan nécessaire au démarrage. Ben tel qu'il avait été. Mais maintenant c'était Ben qui bloquait, qui verrouillait leurs imaginations créatrices ; quand ils pensaient à lui, ce qu'ils entendaient c'étaient les coups sourds de sa tête contre le mur. Ils en plaisantaient, disant que c'était le même bruit que les pics des mineurs : ils entendaient les pics d'une petite mine à proximité de la pension de famille. Cette plaisanterie était leur manière d'essayer de ramener Ben à quelque chose de cohérent, susceptible d'alimenter leurs idées.

Ils n'avaient pas seulement parcouru collines et petites montagnes, mais également visité une tribu d'indiens, et c'est de cette rencontre qu'était née l'idée – d'abord tacite, puis franchement exprimée – de retirer Ben du film.

Ils avaient pris un avion – le troisième, un quatre places – pour survoler des forêts et des fleuves, et avaient atterri dans une forêt tropicale où vivaient des gens qui n'étaient pas hostiles, mais contents des cadeaux qu'on leur apportait – sur le conseil de Paulo – pour la plupart dans d'épais sacs en plastique pour les protéger de la chaleur humide. Il y avait deux petites radios avec des piles, des conserves alimentaires, des vêtements, des couteaux. Paulo s'était chargé des entretiens : il connaissait quelques mots de la langue locale, tandis qu'Alex gardait le silence – mais ses yeux travaillaient intensément. Quels visages ! Quels corps ! Quel peuple magnifique c'était, menant là sa vie encore préservée de toute corruption, au bord d'un fleuve. C'était ce peuple qui, dans une version antérieure de leur scénario, avait envahi le territoire de la tribu de Ben, et puis... mais Paulo et lui-même avaient été incapables de décider ce qui arrivait ensuite.

Il y avait de jolies filles, une en particulier, la plus ravissante et la plus délicate créature qu'Alex eût jamais vue. Elle avait environ quatorze ans, leur dit-on, et elle allait bientôt se marier. Cette tribu n'était pas opposée à jouer dans un film, mais des limites étaient imposées, notamment qu'aucun des jeunes ne pourrait être emmené vers les tentations d'une grande ville - qui, pour ces gens, était une bourgade située à une heure d'avion, et dont les cinéastes eurent bien du mal à trouver le nom sur une carte.

Cette fille... Elle hantait leur esprit à tous deux ; ils s'avouèrent qu'elle les obsédait carrément. Ils retournèrent à leur véranda ; la pension de famille était tenue par un couple âgé qui leur demandait chaque matin ce qu'ils voulaient manger, mais qui leur servait éternellement du poulet avec du riz et des haricots accompagnés d'épices violentes. Ils buvaient de la bière glacée tirée d'un réfrigérateur qui fonctionnait avec une batterie, car l'électricité ici était incertaine, et souvent en panne. Les deux hommes firent table rase de toutes leurs versions antérieures et recommencèrent, cette fois avec la tribu et la fille au premier plan. Il serait faux de dire que Ben avait entièrement disparu. Dans le premier scénario, la fille était forcée d'épouser un sauvage qui avait trouvé de l'or dans les collines et voulait l'acheter, et cet homme présentait un certain nombre de caractères propres à Ben, tels que les percevait Alex, c'est-à-dire essentiellement une bêtise fruste. Puis, au fil des changements du scénario, le prétendant se dégrossissait pour n'être finalement plus handicapé que par une jambe infirme, que la fille allait d'ailleurs guérir par la suite - on pouvait donc dire que la présence de Ben se réduisait à une patte folle. Finalement le film se fit, et il eut du succès. La fille devint une vedette de télévision, qu'on voyait tous les jours sur les écrans de Rio. C'était une sorte de fin heureuse, et la fille en était convaincue, tout au moins au début de sa carrière : parvenue à un âge plus mûr, elle n'allait plus en être aussi sûre.

Au cours de ces manipulations successives, Alex avait téléphoné à Teresa d'une petite ville où ils avaient dû se rendre en avion pour trouver un téléphone en état de marche. Alex annonça qu'il allait encore rester là une semaine ou deux. On vivait pour rien, et il voulait retourner voir une certaine tribu. Teresa voulait-elle bien rester dans l'appartement, s'occuper de Ben, et le préparer à la nouvelle qu'il ne serait pas dans le film ?

Teresa fut indignée et ne le cacha pas. On n'aurait pas dû traiter Ben de la sorte - le recueillir, et puis le lâcher. Elle était également ravie, mais cela elle le cacha : elle savait que Ben serait encore plus démolé si on l'employait dans un film - si tant est qu'il fût capable de faire face. Elle garda la tête froide pour discuter les conditions et les détails. L'argent allait bientôt manquer. Bah, dit Alex, elle n'avait qu'à utiliser l'argent de Ben : Alex le rembourserait en rentrant. Et comment allait Ben ? « Il va bien, dit Teresa, déterminée à ne rien dire à Alex. Il va très bien.

— Formidable, dit Alex.

— Est-ce que je lui dis que tu vas bientôt le ramener chez lui ?

— Ouais, ouais, je lui ai dit que je le ferais. Mais j'ai réfléchi, Teresa. S'il se plaît à Rio, il pourrait rester. Qu'en penses-tu ?

— Il veut rentrer chez lui, dit Teresa dont la voix s'emplit de larmes.

— Bon, bon, d'accord, pas de problème. Dis-lui qu'on va bientôt revenir. »

Teresa dit à Ben qu'il ne serait pas dans le film, car elle savait que cela lui ferait plaisir, mais pas qu'Alex allait bientôt revenir, car elle savait que Ben avait peur de lui.

Deux semaines avaient passé, puis trois. Il s'était établi une routine

domestique. Le matin, Teresa sortait acheter du pain frais, puis elle se faisait du café et versait du jus de fruits pour Ben. Elle essayait de le faire manger davantage, mais il avait perdu l'appétit, et il était tout maigre et malheureux. Teresa adorait être sur la plage, mais Ben ne pouvait pas y aller, ni être abandonné trop longtemps à lui-même. Elle l'emmenait à la terrasse d'un hôtel, non pas celui où elle avait réussi son évasion de la misère absolue, mais un autre, où elle n'était pas connue. Il portait ses lunettes noires et un panama qu'elle lui avait acheté, qu'il s'enfonçait sur la tête jusqu'aux yeux. Ils passaient là deux ou trois heures, à boire des jus de fruits et regarder les gens. Teresa s'intéressait aux réactions de Ben : parfois, il semblait rétrécir, tandis que la blancheur d'un rictus s'étirait dans sa barbe. « Qu'y a-t-il, Ben ? — Il est méchant, disait-il. Il me fait mal. — Mais je suis avec toi, Ben. » Elle cherchait à discerner ce qui, chez cette personne inoffensive, pouvait faire peur à Ben, mais en vain. Ou bien elle voyait apparaître son petit sourire satisfait, et c'était pour quelqu'un d'inoffensif - une femme, le plus souvent. « Il faut faire attention, Ben, quand tu souris aux filles. — Elle me plaît », disait Ben. Et une fois : « Je crois que je lui plais aussi. » Après ces excursions, Teresa avait l'impression d'avoir échappé à des dangers, et elle était contente de rentrer à la maison, où elle préparait un steak pour le tenter, et un sandwich pour elle. Pendant les longues après-midi si chaudes, ils paraissaient, et les amis de Teresa passaient, à un ou deux, mais le soir ce n'était pas très différent d'avec Alex et Paulo ; sauf que maintenant les gens arrivaient avec une bouteille de vin, de la viande à faire cuire, ou des fruits - cet appartement ne pouvait plus offrir une hospitalité inépuisable, car Teresa n'avait pas assez d'argent pour cela, et elle ne voulait pas dépenser l'argent de Ben - pas plus qu'il n'était nécessaire. Ben ne se réfugiait plus dans sa chambre, il restait avec eux, et même à table. Il n'était pas inclus dans la conversation, qui s'éloignait sans cesse de ce qu'il connaissait, mais il absorbait ce qu'il pouvait, et c'était beaucoup plus que ce que Teresa et les autres pouvaient soupçonner. Ils riaient tous énormément, mais il se demandait souvent ce qu'ils trouvaient si drôle : pour lui, c'était souvent effrayant. Il se rappelait de plus en plus la vieille femme, sa prévenance, sa bonté ; il songeait même au chat comme à un compagnon perdu. Ben savait qu'Ellen Biggs était morte, mais cela ne l'empêchait pas de penser à elle comme à quelqu'un qui l'accueillerait s'il se présentait à sa porte.

Les gens qui venaient voir Teresa étaient d'une classe inférieure à celle des invités d'Alex. Pas de cinéastes et de scénaristes, pas d'acteurs et de danseurs connus. Ceux-ci formaient un cercle plus humble, en marge du monde du spectacle : des techniciens de théâtre, des responsables de relations publiques, une interprète que Teresa fréquentait dans le but d'améliorer son anglais. Une maquilleuse avait enseigné à Teresa tout ce qu'elle savait, et grâce à la chanteuse d'un bar à matelots, elle avait appris à chanter quelques chansons et à jouer de la guitare. Aucune fille des favelas, personne qui pût se souvenir de Teresa telle qu'elle avait été, même encore récemment. Parmi ces gens

figurait une jeune femme que Teresa considérait secrètement comme sa récompense. Elle s'appelait Inez, et provenait d'une bonne famille : son père enseignait à l'université et elle était assistante dans un laboratoire scientifique. Teresa l'avait rencontrée à l'occasion d'un bref documentaire télé sur les gènes, l'hérédité - ce genre de choses -, pour lequel le père d'Inez avait été consulté. Inez était attirée par le théâtre comme peuvent l'être certaines personnes dont la vie est toute tracée depuis leur naissance. Elle se voyait condamnée à une destinée prévisible.

Teresa était très impressionnée par cette jeune femme intelligente qui avait été élevée de telle manière que sa conversation stupéfiait toujours Teresa par des ouvertures qu'elle-même n'aurait jamais pu imaginer. Et Inez était fascinée par Teresa. Contrairement à Alex, qui était incapable de rien dire quand Teresa lui disait qu'elle avait marché des centaines de kilomètres pour arriver à Rio, Inez savait très bien à quoi Teresa avait échappé. Elle avait survolé ces régions desséchées où les nuages de poussière montaient si haut dans l'air qu'elle avait eu du mal à distinguer au travers les rivières à sec et les villages enfouis dans la poussière jusqu'aux toits. Elle connaissait les favelas. L'histoire de Teresa l'emplissait de compassion, de curiosité et de honte embarrassée.

À Rio, impossible d'esquiver la misère, toujours présente, qui s'imposait à vous à chaque coin de rue sous la forme d'enfants sans foyer - les bandes de rues, qui dormaient sur le trottoir tels de vieux paquets de vêtements abandonnés, et qui s'abattaient sur les fontaines comme des volées d'oiseaux, pépiançant, criant et buvant, avec un œil toujours à l'affût à cause de la police qui risquait de les enfermer, voire de les tuer.

Lorsque Inez apprit que la famille de Teresa vivait dans une favela, elle lui dit qu'elle avait toujours eu envie de visiter une favela mais qu'elle avait peur, alors qu'avec Teresa elle serait protégée. Teresa dit d'abord non, redoutant que cette amie savante et si soignée ne la méprise, mais ensuite elle dit oui. Elle avait une raison. Elle recommanda à Inez de mettre des chaussures qui ne craignaient rien, et elle-même revêtit un jean et un chemisier blanc, avec des chaussures plates. Les deux jeunes femmes prirent un taxi jusqu'à un endroit d'où l'on pouvait voir les favelas s'étagérer sur la colline, puis elles gravirent des chemins crasseux au milieu du bidonville jusqu'au sommet, où elles trouvèrent le père de Teresa endormi sur un lit fait de lanières de plastique tendues sur un cadre en bois trouvé dans une décharge, et la mère assise sous un petit auvent confectionné avec de vieux sacs de toile étirés sur des poteaux, sa petite fille malade sur les genoux.

Le visage de la mère ne s'adoucit pas en voyant sa fille qui lui tendait - les yeux baissés - une enveloppe contenant l'argent. Elle salua froidement Inez, même si elle était impressionnée, Teresa le savait, parce que jamais personne n'aurait pu prendre Inez pour une prostituée, tellement elle était supérieure. Sa mère ne leur offrit rien, mais Teresa alla chercher une bouteille d'eau en plastique sur une étagère, derrière son père endormi, et elle remplit deux

verres - un pour Inez, un autre pour elle-même ; mais il n'y avait nulle part où s'asseoir. Teresa vit bien qu'Inez n'avait pas l'intention de boire dans un verre qu'elle avait toutes les raisons de croire contaminé. Les deux jeunes femmes restèrent un moment debout là, tandis que la mère restait assise, à éventer l'enfant endormie, les yeux perdus au-delà des toits de tôle enchevêtrés. Elle finit par s'adoucir un peu et demanda à Inez ce qu'elle faisait. Inez dit qu'elle travaillait dans un laboratoire. La femme encore maussade, déterminée à ne pas sourire, posa l'enfant sur son lit dans un coin, et approcha deux tabourets ; elle en donna un à Inez et un à Teresa. Elle demanda où Inez avait rencontré Teresa - sa voix prononça *Teresa* avec une amertume accusatrice - et Inez répondit que c'était à l'occasion d'un film pour la télévision, auquel travaillait Teresa. C'était ce que Teresa avait voulu obtenir, et voilà que c'était arrivé : sa mère était manifestement attendrie, impressionnée, et à cet instant, lorsqu'elle regarda Teresa, alors qu'elle avait tout fait pour ne pas voir cette fille déshonorée, comme si elle n'existait pas, ses yeux se remplirent de larmes. Au moment de la séparation, elle étreignit Teresa, ce qu'elle n'avait pas fait depuis plus de deux ans, et pleura, ainsi que Teresa. La mère continua encore à sangloter en regardant les deux jolies jeunes femmes propres descendre précautionneusement les chemins escarpés jusqu'au bas de la colline.

Inez fut affectée par la visite. Elle aussi pleura, de retour dans l'appartement avec Teresa, sous le regard de Ben. Elle déclara qu'elle admirait tellement Teresa – oh, elle ne pouvait pas supporter la pensée de tous ces pauvres gens... et quelle intelligence de la part de Teresa d'avoir réussi à surmonter tout cela ! Teresa – qui savait qu'elle était sincère – se dit alors : « Et moi je peux te remercier pour une chose que tu ne comprendras jamais. » Car Inez ne savait pas que Teresa s'était prostituée ; si elle l'avait su, sans doute aurait-elle encore davantage admiré Teresa et méprisé sa propre vie bien protégée.

C'est alors qu'intervint un événement qui n'aurait guère surpris Johnston et Rita. Inez travaillait pour un biologiste, un ami de ses parents, qui dirigeait un département du laboratoire. Et elle lui parla de Ben, le décrivant comme un yéti, « quelque chose comme ça, en tout cas », même si personne ne savait exactement ce qu'il était. « C'est une sorte de résurgence d'une espèce antérieure, à mon avis. Il faut absolument que tu y jettes un coup d'œil. »

Inez dit à Teresa que son patron – c'est ainsi qu'elle le présenta, avec tact, sans dire qu'elle avait connu ce « patron » toute sa vie, en tant qu'ami de ses parents – aimerait rencontrer Ben. Teresa se méfia aussitôt. Elle avait peur. Cette réaction immédiate, honnête et sincère fut vite balayée parce que les mots comme scientifique, science l'intimidaient : elle ne connaissait rien à tout cela, son instruction n'ayant guère été plus loin que la lecture, l'écriture, l'arithmétique, et beaucoup de religion. Elle se savait ignorante, mais ignorait à quel point : l'instruction d'Inez l'émerveillait comme une chose lointaine et hors d'atteinte, et elle s'émerveillait qu'Inez connût des savants en tant que

collègues, comme elle-même connaissait des hôtes de bar et des actrices - la plupart du temps sans travail - et des chanteuses qui étaient bien contentes de chanter dans des night-clubs en échange de leur souper, avec peut-être quelques reais en plus. Inez l'éblouissait parce qu'elle travaillait dans un laboratoire, qu'elle comprenait les secrets du monde moderne. Teresa demanda ce que ce savant comptait faire à Ben, et Inez répondit : « Juste jeter un coup d'œil. » Inez savait qu'elle mentait, mais son éducation lui avait appris que la vérité, la vérité scientifique, comptait plus que toute autre chose : d'une certaine façon, son éducation comportait autant de religion que celle de Teresa. Elle se doutait bien qu'il ne s'agirait pas simplement de « jeter un coup d'œil sur Ben », mais elle se sentait puissante et utile, en présentant cette créature qui était manifestement une sorte d'énigme scientifique à quelqu'un susceptible de la résoudre. Elle ne révéla rien de tout cela à Teresa, mais Teresa se rendit compte qu'Inez lui mentait, et que ce visage tranquille et souriant était soudain celui d'une ennemie. Leur amitié mourut à cet instant précis.

Teresa exigea que la rencontre se déroule de manière à ne pas effrayer Ben, et il fut donc convenu que le dimanche suivant, Inez et son « patron », ainsi que quelques amis, tous connus de Ben, se réuniraient. Ben ne fut pas averti de l'objectif particulier de cette réunion. Cependant Teresa vivait les affres de l'anticipation, tout en se répétant vainement que le contrôle de la situation ne pouvait pas lui échapper : n'avait-elle pas établi les conditions, et Inez n'avait-elle pas promis de les respecter ?

Teresa et ses amis, avec Ben, étaient déjà attablés, le dimanche à midi, lorsque Inez arriva avec Luiz Machado, bel homme raffiné d'une quarantaine d'années, et qui souriait pour mettre les gens à l'aise. Il dirigeait un département au sein de l'institut qui étudiait les plantes des forêts tropicales, un département parmi beaucoup d'autres, et bien qu'une chose comme Ben ne fût point son rayon, il y avait un autre département, « le sale endroit » précisément, dirigé par quelqu'un qui verrait en Ben un trésor. Même si Luiz Machado était déterminé à n'intimider personne, il était évident qu'il n'était pas à l'aise dans ce groupe. Il avait reproché à Inez son amitié trop marquée avec Teresa et sa visite à la favela : elle aurait pu se faire tuer ou enlever, disait-il ; et si elle voulait faire un bon mariage (comme il savait qu'elle le souhaitait) elle devait se tenir sur ses gardes : cette mauvaise compagnie qui lui plaisait tant risquait de décourager un prétendant avisé.

Ses yeux bruns souriants se posèrent avec bienveillance sur les convives autour de la table, puis fixèrent Ben pour une longue inspection attentive. Les yeux de Ben parurent s'assombrir tandis qu'il soutenait ce regard, puis se mirent à fureter dans la pièce. Il faisait meilleure impression que jamais : Teresa l'avait emmené se faire couper les cheveux et tailler la barbe, il portait une belle chemise, faite sur mesure, et il souriait, de ce grand sourire effrayé sur lequel les gens se méprenaient. Le scientifique tendit la main pour serrer celle de Ben, mais Ben continua simplement à sourire.

Luiz s'assit à côté d'Inez. Seule Teresa savait pourquoi Luiz était là : ils connaissaient tous Inez, au moins de nom, comme une fille riche qui donnait de l'argent au théâtre. La conversation reprit, il y avait de la nourriture et du vin. Ben gardait le silence, les yeux fixés sur Luiz quand ils ne cherchaient pas visiblement des moyens d'évasion. Quant à Luiz, très affable, il n'examina plus Ben comme il l'avait d'abord fait, mais ses coups d'œil demeurèrent fréquents, et chacun lui apportait de nouvelles informations. Ben ne mangeait pas. Teresa redoutait qu'il n'aille dans sa chambre, et qu'on n'entende les coups sourds indéfiniment répétés. Inez souriait beaucoup et son attitude, quand elle regardait Teresa ou qu'elle lui parlait, ne cherchait qu'à se faire pardonner, mais à son insu. Cette jeune femme généralement si maîtresse d'elle-même et si calme était la culpabilité personnifiée, et là, Teresa était mal à l'aise. Ce n'était pas une situation facile. Luiz ne tarda pas à déclarer qu'il devait retourner à son labo - oui, il avait quelque chose à vérifier, même le dimanche, les expériences n'avaient aucun respect pour le calendrier. Il se leva, et à son coup d'œil Inez, qui avait eu l'intention de rester, se leva aussi. Et les deux êtres supérieurs s'en allèrent, dans un petit remue-ménage d'au revoir et de merci.

Alors les convives se détendirent, et la bonne humeur reprit ses droits. Mais Ben partit dans sa chambre et s'assit à la fenêtre, après avoir mis ses lunettes noires : le soleil de l'après-midi emplissait le ciel de lumière et allumait des étincelles blanches aux ailes des oiseaux de mer.

Lorsque le bruit des visiteurs se fut éteint, il retourna dans le salon et trouva Teresa toujours à table, qui pleurait. Elle était prise au piège et ne savait plus que faire.

« Quand vais-je pouvoir rentrer chez moi ? dit Ben. Quand Alex va-t-il me ramener ? »

Teresa cessa de pleurer, parce que Ben avait mentionné Alex : d'habitude il ne le faisait pas. Ben devait avoir vraiment peur.

Elle ne répondit pas.

« Qui est cet homme ?

— C'est un homme très intelligent.

— Qu'est-ce qu'il va faire de moi ? »

Cette perspicacité aiguisa les pressentiments de Teresa. Reconnaisant qu'il avait vu juste, elle répondit : « Je ne sais pas, Ben, mais il ne te fera aucun mal.

— Je ne l'aime pas. »

Teresa ne l'aimait pas non plus. Entre elle et Inez, en dépit d'origines extrêmement différentes, existait cette aisance instinctive que les femmes ressentent si souvent entre elles, mais il n'y avait rien de tel avec Luiz : cette affabilité, ce beau visage toujours souriant mettaient tous ses instincts en alerte.

Le lendemain il téléphona, et Teresa dit : « Je n'aime pas ça, je ne veux pas faire ça. » Puis Inez lui parla, et Teresa dit : « Non, Inez. Je dis non. » Ben

était dans la pièce, cela l'inhibait. Finalement elle accepta qu'un certain Alfredo, ami de Luiz et d'Inez, vienne leur parler - à elle et à Ben.

Elle raccrocha et se trouva confrontée au large sourire de Ben.

« Ben, ils veulent que tu fasses quelque chose. Ça ne te fera aucun mal. » Le sourire de Ben persista, puis ses yeux se mirent à fureter partout. « Ce n'est pas grand-chose. Et je ferai les mêmes choses, avec toi.

— Quelles choses ?

— Ils veulent faire des tests. » Elle dut expliquer ce qu'elle savait en matière de tests, c'est-à-dire pas grand-chose. « Ils veulent prendre un peu de ton sang pour découvrir quelque chose.

— Pourquoi je suis différent de tout le monde ?

— Oui. C'est ça, Ben.

— Je ne veux pas. »

Il se faisait déjà tard ce soir-là quand la sonnette retentit : cet Alfredo avait dû venir du centre de recherches, qui était dans les collines, à trente kilomètres. Teresa vit que Ben tremblait, et dit : « Tout va bien, Ben. N'aie pas peur. »

La porte s'ouvrit, et Alfredo n'était pas une personne supérieure mais quelqu'un comme Teresa, un homme massif et brun, avec les mêmes yeux sombres et les mêmes cheveux noirs, et au premier regard ils reprirent l'accent de la région d'où ils venaient tous deux. Mais lui avait accompli le dangereux voyage dix ans plus tôt : il était plus âgé que Teresa. Lui aussi était arrivé dans une favela, s'en était sorti, avait fait toutes sortes de métiers, progressant toujours, faisant appel à toutes les facultés de son cerveau et, aidé par la chance sans laquelle rien ne peut réussir, même pour des âmes pleines de ressources et de bravoure, il s'était retrouvé aussi loin de ses origines qu'il aurait pu l'imaginer : il était assistant au laboratoire. C'était ainsi qu'on le qualifiait, mais en vérité il était une sorte de bonne à tout faire. Il servait de chauffeur, nettoyait le matériel, récurait les postes de travail, aidait à préparer les échantillons et, de même que Teresa, il avait appris un peu d'anglais - mais nettement plus qu'elle.

Teresa comprit aussitôt qu'envoyer Alfredo était une brillante tactique : ils étaient décidément très intelligents. Non seulement elle, Teresa, serait rassurée en voyant quelqu'un de son pays, mais Ben n'aurait pas de mal à apprécier ce type cordial, et à lui faire confiance. Ben s'assit avec eux à table, pour tenter de comprendre ce qu'ils disaient - toute cette animation, tandis qu'ils évoquaient leur enfance, leurs difficultés, leur évasion de la favela. Comme il ne comprenait pas, il se servait de ses yeux. Il savait que cet homme ne lui voulait pas de mal et, puisqu'il plaisait tant à Teresa, il plaisait à Ben aussi. Mais à la fin de toutes ces paroles, Teresa dit : « Ben, ils veulent que tu viennes avec moi pour des tests. Mais ils me les feront aussi d'abord à moi, puis à toi. Tu verras que ça ne me fait pas mal, et comme ça tu ne t'inquiéteras pas.

— Je ne veux pas », dit Ben.

Pendant tout ce bavardage nostalgique, Alfredo avait observé Ben, et maintenant il déclara : « Ils veulent s'informer sur ton peuple.

— Je n'ai pas de peuple. Je ne suis pas comme ma famille - chez moi. Ils sont tous différents de moi. Je n'ai jamais vu personne comme moi.

— Moi j'en ai vu, des gens comme toi », dit Alfredo.

La réaction de Ben fut telle que ce qu'Alfredo aurait pu dire ensuite se bloqua sur ses lèvres. Ben était penché en avant, le regard éperdu de gratitude, avec des larmes qui ruisselaient dans sa barbe, et il pressait l'un contre l'autre ses deux énormes poings : il paraissait éclairé de l'intérieur par des feux de joie.

« Comme moi ? Des gens comme moi ?

— Oui », dit Alfredo, et il savait qu'il aurait dû poursuivre, mais il ne pouvait pas détruire ce bonheur, là, devant lui. Ben émettait à présent des sanglots brefs, et ces larmes ne se répandaient pas sous l'effet d'un cœur trop lourd, mais au contraire parce qu'il était trop heureux, et il se leva et se mit à danser autour de la pièce, en rugissant des sortes d'aboiements brefs que les deux observateurs reconnurent pour l'évacuation d'une vie entière de chagrin.

Cependant Teresa fixait sur Alfredo un regard interrogateur : elle savait qu'il avait autre chose à dire, mais elle savait aussi que, comme elle, il était pétrifié par ce qu'il voyait.

« Des gens comme moi, chantait Ben. Comme moi, des gens comme Ben. Et il interrompt sa danse pour demander : Exactement comme moi ?

— Oui, exactement comme toi.

— Tu me conduiras auprès d'eux ? »

Et maintenant, c'était le moment où Alfredo aurait dû avouer la vérité, qui aurait mis fin à cette joie. Il ne pouvait pas. Quant à Teresa, elle songeait qu'elle n'avait pas eu la moindre idée du poids de l'oppression désespérée qui étouffait le cœur de Ben, même si elle avait toujours su qu'il était malheureux et s'était inquiétée pour lui. Cette exultation, cette exaltation, c'était une réaction à quelque chose qu'elle avait été incapable d'imaginer. Parce qu'elle n'avait jamais rien vécu de tel. Elle avait été malheureuse, elle avait eu peur, mais lui, qu'avait-il donc bien pu ressentir tout ce temps ?

La danse de Ben se poursuivait, si bruyante que Teresa s'inquiéta pour les voisins du dessous - mais peut-être étaient-ils sortis. Puis Ben revint à la table, s'assit, et dit à Alfredo : « Tu m'emmèneras demain ?

— C'est très loin, dit Alfredo. Très loin d'ici. Dans les montagnes, très loin.

— Et d'abord, dit Teresa, il faut que nous allions passer les tests, toi et moi.

— Ce n'est pas obligé, dit Ben.

— Si, dit Teresa.

— Si », dit Alfredo.

Et comme Ben savait que la rencontre avec son peuple - enfin - dépendait de son accord pour les tests, qui à présent lui semblaient une chose mineure à subir avant qu'Alfredo puisse l'emmener dans les montagnes, il consentit à

accompagner Alfredo et Teresa le lendemain : Alfredo viendrait les chercher.

Il ne dormit pas, et Teresa resta éveillée aussi, tantôt pleurant, tantôt malheureuse, mais pensant aussi à Alfredo, qui était un homme fait pour elle, elle le savait. Elle lui plaisait. Si cette affaire avec Ben n'avait pas été là entre eux, elle aurait sans doute passé la nuit à rêver d'Alfredo. Mais ces tests... Elle avait peur. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'on leur ferait une prise de sang. Elle n'aimait pas l'idée, mais elle savait que cela se faisait tout le temps. Il y aurait des piqûres, et elle les redoutait. La médecine moderne ne l'avait pas touchée, sauf quand elle était allée chez le docteur pour le contrôle des maladies vénériennes, et cela avait été une épreuve qu'elle ne voulait plus jamais connaître. Pourtant Inez parlait de tests et de piqûres comme s'il ne lui était jamais venu à l'esprit que les gens aient pu en avoir peur.

Et elle songeait aussi à Ben, qui ne dormait pas, trop débordant de joie pour dormir.

Avant qu'Alfredo ne s'en aille, elle avait pu lui murmurer, hors de portée de Ben : « Tu as vraiment vu des gens comme Ben ? »

— Des images, dit Alfredo. Je les ai trouvées dans les montagnes quand je travaillais dans les mines. Des images sur des roches... C'étaient des gens d'autrefois qui les avaient faites. Tu sais, comme les images sur les rochers chez nous. Mais beaucoup mieux que chez nous. Pas toutes fissurées et cassées. »

Elle comprenait pourquoi Alfredo avait été incapable de dire la vérité à Ben. Elle aurait absolument dû le lui dire elle-même, mais elle en était incapable. Ce bonheur de Ben, il semblait emplir l'appartement, elle le sentait tout autour d'elle. En allant boire de l'eau à la cuisine, elle entendit les grognements, les soupirs et les petits rugissements de Ben. Sa joie était si grande qu'elle jaillissait de lui en sons qui la faisaient sourire, même si elle était nerveuse à la perspective du lendemain.

Le lendemain matin, Ben était habillé, brossé, prêt, et assis avec les yeux fixés sur la porte lorsque Alfredo arriva. Il y aurait d'abord un voyage en voiture, mais il y était préparé.

Ils commencèrent par longer la mer, où Ben détourna les yeux du scintillement des vagues, puis ils quittèrent la ville pour rouler en direction des collines au milieu de prés luxuriants où des vaches paissaient dans l'herbe jusqu'à mi-corps. Ben était cramponné au rebord de la vitre, qui était baissée pour lui donner de l'air, mais même ainsi il avait mal au cœur, et Alfredo arrêta la voiture pour que Ben puisse sortir. Teresa sortit aussi. Ben vomit, puis resta un moment au bord de la route à contempler les collines : il cherchait comment s'enfuir, mais se souvenait qu'Alfredo avait promis... et il remonta dans la voiture, qui ne tarda pas à s'engager sur une route sinueuse. Il s'agrippa à la main de Teresa, tellement il se sentait mal, mais elle lui dit : « Regarde, regarde, Ben », et il ouvrit les yeux pour lâcher un grondement de peur, car au-dessus d'eux trois hommes flottaient sous de grandes choses colorées comme des ailes carrées. Ben n'avait jamais rien imaginé de pareil,

et il dit : « Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce qu'ils font ? » Et Alfredo le rassura : c'étaient juste des parapentistes - « Tu sais, Ben, comme des parapluies, pour les faire descendre tout doucement. » Ils descendirent de voiture tous les trois et restèrent un long moment à regarder, les yeux levés tout là-haut, tandis que ces parapentistes passaient au-dessus d'eux dans le ciel, en direction d'un point d'atterrissage qui était hors de vue, en bas de la route sinueuse. Ben regardait, bouche bée.

« Nous pourrions faire ça ? demanda-t-il.

— Oui, nous pourrions », dit Alfredo, comprenant très bien comment non seulement Ben mais aussi Teresa devaient se sentir écrasés par ce monde riche et savant où les gens pouvaient sauter dans l'air sous des parapluies et se sentir en sécurité, parce qu'ils avaient toujours vécu en sécurité. « Nous pourrions si nous avions de l'argent.

— L'argent, dit Ben. Où est mon argent ?

— Dans le coffre, à la maison », dit Teresa. Il n'en restait pas lourd, mais Teresa était certaine qu'Alex, quels que fussent ses projets, aurait à cœur de rembourser ce qu'elle avait dépensé.

« Est-ce que tu aimerais le faire ? » demanda Alfredo, réellement curieux de savoir comment Ben percevait ces hommes volants, qui disparaissaient maintenant vers le bas de la colline.

Ben regardait dans le vide, silencieux, et ils ne savaient pas à quoi il pensait.

Ils remontèrent en voiture, et reprirent leur montée dans les collines. C'était vraiment magnifique et Teresa le pensait sincèrement, elle était reconnaissante de voir cela, mais Ben avait les yeux fermés. Ils durent s'arrêter encore pour qu'il puisse vomir.

Lorsqu'ils arrivèrent à ce qu'on leur avait décrit comme l'« institut », eux qui pensaient trouver un bâtiment eurent plutôt l'impression d'avoir affaire à une ville : une quantité de bâtiments bas éparpillés, et parmi eux des immeubles imposants, plus hauts, dont l'un se désignait comme hôpital en grosses lettres noires. Mais partout dans le monde se développe un vaste réseau d'hôpitaux, de pharmacies, de laboratoires, d'instituts de recherche, de stations d'observation, dont les activités se fondent et s'entremêlent. Ben et Teresa cherchaient toujours l'« institut » lorsque la voiture s'arrêta devant une construction que rien ne distinguait d'une douzaine d'autres. Alfredo leur ouvrit les portières. Il paraissait nerveux, plein d'appréhension. C'était parce qu'il avait reçu l'ordre de n'approcher sous aucun prétexte d'un certain groupe de bâtiments, et de ne pas en parler à Ben ni à Teresa. Ce qui se passait dans ces bâtiments, tous ceux qui travaillaient là en avaient honte, ou s'ils n'en avaient pas honte du moins étaient-ils sur la défensive, même si leur travail concernait des domaines très différents. Désormais Alfredo s'intéressait beaucoup à Ben - personne ne pouvait y échapper -, il était désolé pour lui, et il avait honte, aussi, parce que lorsqu'il avait mentionné les images sur les rochers, disant à Ben qu'il avait vu des gens comme lui, il

n'avait pas réfléchi, et ce qu'il avait accompli était si terrible qu'il n'avait pas encore commencé à en prendre vraiment la mesure. Il allait bien falloir dire la vérité à Ben, à un moment ou à un autre, et le mot déception était probablement impuissant à exprimer ce qu'il ressentirait alors. Un souci plus immédiat se fit jour : qu'est-ce que ces gens - Alfredo n'aimait guère ses employeurs - projetaient pour Ben ? L'ordre de ne pas parler à Ben du *sale endroit* - que la plupart des gens appelaient « les Cages » - signifiait qu'un sale coup était en préparation. Tout dans cette affaire déplaisait à Alfredo, exception faite de sa rencontre avec Teresa, et lorsqu'il lui dit que ces tests n'étaient pas trop méchants, et qu'il lui adressa un sourire qui se voulait rassurant, il en disait bien plus. Ben et Teresa furent conduits dans une grande salle qui contenait toutes sortes d'appareils, et Alfredo alla garer la voiture ; il avait espéré retourner auprès de Teresa, mais on lui confia d'autres choses à faire.

Dans la salle il y avait deux jeunes femmes en blouse blanche. L'une était Inez, qui avait dû emprunter une blouse : il avait été décidé que sa présence rassurerait Ben. Il avait peur, et Teresa aussi, mais elle était bien décidée à ne pas le montrer.

L'assistante avait reçu des instructions précises. Elle pria Ben d'« aider » Teresa en étant auprès d'elle et en lui tenant la main tandis qu'elle s'asseyait au bord d'une table basse et tendait le bras pour qu'on l'entoure d'un tube en caoutchouc, qui fut ensuite gonflé, et qu'on prenait sa tension. Puis ce fut au tour de Ben. Il souriait pendant qu'on lui prenait sa tension, ce qui rassura l'assistante, ignorante de ce que signifiait ce sourire. Il détesta la sensation de ce tube en caoutchouc qui se serrait autour de son bras. Puis Teresa fut informée qu'on allait lui prendre du sang dans le bras. Elle ferma les yeux et détourna les yeux tandis que la seringue s'emplissait de sang noir. Puis ce fut le tour de Ben. Allait-il accepter ?

« Allons, Ben, dit Teresa. Tu dois le faire aussi, comme moi. »

Ben accepta qu'on enfonce l'aiguille, et regarda le cylindre se remplir de sang. Ce spectacle n'était pas nouveau pour lui : il avait déjà subi des examens médicaux lorsqu'il était enfant. En fait, il y était plus habitué que Teresa, dont l'enfance n'avait certainement pas inclus de coûteux soins de ce genre. Jusque-là, pas de problème. Arriva le moment des tests oculaires. Une autre femme, surgie de nulle part, vint les faire. Ben avait déjà effectué ces tests récemment, chez les oculistes de Nice, aussi ne fit-il aucune objection.

Les oreilles... Inez demanda à Teresa de demander à Ben s'il avait eu des tests auditifs, et Teresa dit : « Pourquoi ne le lui demandes-tu pas toi-même ? » d'une voix basse et amère ; elle était incapable de regarder Inez, qui, coupable, devenait agressive.

« Avez-vous déjà passé des tests auditifs, Ben ? » demanda Inez.

Ben savait qu'il entendait mieux que personne, mais il se contenta de répondre : « Oui. »

Il supporta les instruments qui s'enfonçaient dans ses oreilles, et la lumière

qui s'allumait.

Et maintenant l'urine : Inez s'attendait à le voir uriner devant elles – comme un animal, songea Teresa – mais Ben prit le flacon et chercha autour de lui un refuge. « Un paravent », ordonna Inez, et Teresa lui trouva la voix coupante et méprisante. Derrière un paravent Ben urina, puis il rapporta le flacon.

On préleva une petite mèche de cheveux, des rognures d'ongle et des raclures de peau.

Tout cela Ben le supporta, muet, ferme - souriant.

Ensuite on voulut lui mettre des électrodes pour mesurer son activité cérébrale, mais quand Ben vit la machine il recula vers la porte pour s'enfuir, et les cris d'encouragement de Teresa (poussée par Inez), qui promettait de le faire aussi, ne le convainquirent pas.

Inez dit : « Très bien, nous ferons les rayons X. »

Teresa se laissa examiner aux rayons X - pour la première fois de sa vie. C'était une longue affaire. Jambes, bras, pieds, bassin, colonne vertébrale, épaules, cou. Personne ne suggéra de faire aussi le crâne, pour ne pas effrayer Ben. Il restait là, à regarder, et lorsque les tirages furent prêts et qu'on les tendit à Teresa et à lui, il parut s'intéresser, il regarda les os de Teresa.

« Est-ce qu'on vous a déjà fait des rayons X ? demanda Inez.

— Oui, dit Ben. Je m'étais cassé la jambe. »

Le soupir impatient d'Inez suggérait qu'il aurait bien pu le leur dire avant, mais elle dit simplement : « Alors vous ne verrez pas d'inconvénient à le faire pour nous, n'est-ce pas ? »

Il supporta tout patiemment, Teresa à son côté, et Inez montant la garde.

L'après-midi commençait à s'avancer.

« J'ai faim », dit Ben.

Elles ne voulaient pas susciter de commentaires en l'emmenant à la cantine. On apporta des sandwiches. Teresa avait faim. Ben avait toujours du mal à manger le pain, mais il ôta la viande et la mangea seule. Teresa demanda des fruits et, quand on les apporta, il les mangea avec avidité.

Puis Inez déclara qu'il fallait lui fixer des électrodes sur la tête pour les tests cérébraux.

« Non, dit-il. Puis il cria : Non, non, non ! »

Il était prévu d'étudier le fonctionnement de son système digestif, de sa circulation sanguine, de son appareil respiratoire : il y avait donc encore beaucoup à faire, mais c'était à l'examen de son cerveau qu'on attachait le plus d'importance, et voilà que Ben criait « Non », et se mettait à aller et venir en tapant des pieds.

Inez sortit pour téléphoner, son petit corps mince et compact dans la blouse blanche plein d'une détermination que Teresa perçut.

« Je veux rentrer à la maison », disait Ben, parlant de l'appartement à Rio.

Inez revint, étalant un grand sourire faux et évitant le regard de Teresa, qui savait que des fourberies se préparaient, et déclara qu'Alfredo allait les

ramener tous les deux.

Le retour tout en virages dans les collines donna de nouveau mal au cœur à Ben, et ils durent s'arrêter deux fois. Puis ils arrivèrent le long de la mer, et ils furent enfin de retour dans l'appartement. Alfredo resta le temps de dire qu'ils voulaient que Ben revienne le lendemain pour de nouveaux tests. Comme Alfredo s'y attendait, il refusa.

Alfredo et Teresa se tenaient tout près l'un de l'autre, et se regardaient. Leurs yeux parlaient clairement, disant qu'ils allaient défendre Ben, et qu'ils étaient fâchés de ce qui se passait ; disant aussi qu'ils se plaisaient, beaucoup même. Si Ben n'avait pas été là, affalé sur la table, à la frapper du poing sans relâche, sans doute auraient-ils été dans les bras l'un de l'autre, ou tout au moins quelque chose aurait-il été dit. Cette forte compréhension entre eux, comme s'ils s'étaient connus depuis toujours, allait aboutir à leur mariage, quelques mois plus tard. Ainsi leur histoire, au moins, a une fin heureuse : les choses ont bien tourné pour eux.

Alfredo s'en alla, et Teresa prépara un repas pour Ben, de la viande et encore de la viande, parce qu'il avait faim.

Elle était tellement angoissée qu'elle ne dormit guère, sachant qu'il se mijotait quelque chose de vilain. Elle entendait Ben remuer dans sa chambre, mais au moins il ne se cognait pas la tête contre le mur.

Le lendemain matin, il y eut un coup de téléphone : Luiz Machado venait pour parler de Ben. Teresa le dit à Ben, et cette, fois elle entendit les coups sourds contre le mur. Elle resta un moment assise à la table, immobile, la respiration à peine perceptible, effrayée : puis elle se mit à lisser ses longs cheveux noirs comme si c'était sa vie qu'elle cherchait à remettre en ordre, et elle attendit ainsi, s'enjoignant d'être forte et de défendre Ben, et elle-même aussi. Il lui semblait que le seul fait de penser à ces gens puissants lui donnait envie de s'évanouir, ou de s'enfuir ; elle allait devoir affronter ce qui l'avait terriblement intimidée toute sa vie : le monde instruit, savant et bien informé de la connaissance moderne. Qui lui imposait ce devoir ? Elle-même. Alfredo. Et le pauvre Ben.

Luiz Machado n'était pas seul ; avec lui entra Stephen, un autre Américain, le Pr Stephen quelque chose, elle ne saisit pas le nom : Gumlack, ou Goonlach ; c'était un homme grand et maigre, osseux, avec un visage tout en os massif, et une grosse bouche que ses dents poussaient vers l'avant. Ses yeux étaient tapis dans des creux osseux, des yeux proéminents qui semblaient bondir vers elle quand il cillait. Il venait d'un institut célèbre des États-Unis : elle savait qu'il était célèbre parce que, lorsqu'il mentionna le nom, il s'attendait à ce qu'elle le reconnaisse, et elle savait aussi que, comme elle n'avait pas réagi, il l'avait classée dans la catégorie des ignares.

Ben entra dans la pièce, et elle comprit que les deux hommes s'attendaient à la voir le renvoyer, pour pouvoir parler de lui et donner des ordres à Teresa. Elle annonça à Ben, bien fort, parce qu'elle craignait que sa voix ne tremble : « C'est Luiz Machado, Ben, tu l'as déjà rencontré, et voici le Pr Stephen

Gumlack...

— Gaumlach, se hâta-t-il de corriger, laissant paraître son irritation.

— Le Pr Gaumlach, répéta-t-elle soigneusement. Il vient d'Amérique, comme Alex. »

À eux, elle dit : « Alex a amené Ben ici pour tourner un film avec lui. » Et à Ben : « Assieds-toi, Ben. Ne t'inquiète pas. »

Les deux hommes étaient déconcertés, elle le voyait bien. Elle triomphait : elle n'allait pas congédier Ben, ainsi qu'elle-même l'avait souvent été naguère, comme un domestique.

Un bref silence, puis le Pr Stephen Gaumlach se pencha en avant et dit : « C'est très important, vraiment très important. » Ses lèvres détachaient chaque mot, formant puis roulant chacun vers elle comme une bille glaciale. Il avait des yeux froids, fanatiques, obsédés. Rarement dans sa vie elle avait détesté quelqu'un comme elle détestait cet homme. « Vous devez bien le comprendre, Teresa...

— Je m'appelle Teresa Alves », coupa-t-elle.

Cela le déconcerta. Il resta un moment à cligner des yeux. Se ressaisit, poursuivit : « Miss Alves, c'est sans doute la découverte la plus importante de ma vie entière. Il faut que vous le compreniez. C'est une occasion unique. Ce... Ben est unique.

— Ben Lovatt. Il s'appelle Ben Lovatt. »

Cela le réduisit vraiment au silence. La grosse bouche proéminente pointait vers elle, contrariée, et il chercha de l'aide auprès de Luiz Machado, qui écoutait, détaché, calme, courtois.

Ben écoutait, la bouche crispée dans un sourire, en lançant des coups d'œil comme si des issues avaient pu s'ouvrir dans les angles de la pièce - vers des bois peut-être où lui seul connaissait les tournants et les chemins du salut. « Mais il y a des gens comme moi, Alfredo me l'a dit », songea-t-il, et il l'aurait dit à voix haute s'il n'avait pas été aussi effrayé.

Teresa dit calmement : « Si Ben est d'accord, c'est très bien. Sinon, vous ne devez pas le forcer. »

La bouche d'orateur du Pr Stephen s'ouvrit pour protester, tandis qu'il se penchait puissamment en avant et levait la main, mais Luiz sourit aimablement et dit que ce n'était pas une question de force. Cela en portugais pour elle, mais pour le bénéfice de son collègue il ajouta en anglais : « Il faut lui faire comprendre la situation. » Puis de nouveau à Teresa, en portugais : « Vous ne comprenez pas à quel point cela est important. C'est précisément le domaine de recherches du Pr Gaumlach. Il est une sommité mondiale. C'est important pour le monde entier.

— Vous l'avez déjà dit, dit-elle en portugais. Puis, à voix haute, en anglais : Mais je suis responsable de Ben. Alex Beyle m'a confié Ben Lovatt. »

Elle savait que Luiz au moins devait connaître Alex par Inez ; elle redoutait terriblement qu'il sache aussi, à présent, qu'Alex n'avait plus l'intention d'utiliser Ben. C'était une chose que Ben soit salarié d'une société

cinématographique, même si ce n'était qu'un projet, et tout autre chose s'il n'était qu'un pauvre malheureux, qui n'avait nulle part où aller.

« C'est à Ben lui-même de décider », lança-t-elle à voix haute.

Maintenant les deux hommes se regardaient : ils prenaient des décisions muettes, elle le savait. Soudain inspirée, elle dit : « Ben a un passeport. » Elle était stupéfaite de n'y avoir pas pensé avant. Les deux hommes furent interloqués par cette déclaration : ils n'y avaient pas songé.

Elle dit : « Il est *quelqu'un* d'Angleterre. (Elle ne connaissait pas le mot citoyen.) Vous ne pouvez rien lui faire faire. »

Un bref silence : c'était parce que le colloque muet des deux hommes, les décisions convenues n'avaient pas été renversées par l'annonce du statut légal de Ben. Luiz se leva, et l'Américain aussi. Ils lui dirent au revoir, cérémonieusement, « Dona Teresa », de la part de Luiz, et « Miss Alves », de la part du Pr Gaumlach. Et ils s'en allèrent, sans un regard pour Ben.

Plus tard, Alfredo téléphona pour dire que la situation s'annonçait mal. Il avait reçu l'ordre de venir à Rio, de parler à Ben et, si Ben refusait de l'accompagner à l'institut, d'employer la force si nécessaire.

« Ils ne peuvent pas faire ça, dit Teresa. Comment peuvent-ils faire ça ?

— J'ai dit non, dit Alfredo. Je leur ai dit non. Et maintenant j'ai perdu mon travail.

— Alors viens ici, si tu n'as nulle part où aller. »

Elle essayait de savoir si Alfredo était marié, ou s'il avait *quelqu'un*, un endroit où aller.

« C'est une chance que je ne sois pas dans les foyers de l'institut. Je vis chez un ami. Mais je viendrai te voir demain, Teresa », répondit-il, lui montrant ainsi qu'il avait compris le sens de sa question.

En arrivant le lendemain matin, il trouva la porte de l'appartement ouverte et fracassée, et ni Teresa ni Ben n'étaient à l'intérieur.

Voici ce qui s'était passé : lorsque Teresa et Ben eurent terminé leur petit déjeuner, tous deux fous d'inquiétude, redoutant quelque chose sans savoir quoi, Teresa déclara qu'elle devait sortir faire les courses. Elle recommanda à Ben de rester à l'intérieur, et de ne pas répondre si l'on sonnait, sauf si c'était Alfredo. Ben s'assit docilement à la table et, lorsque la sonnette retentit, il cria : « C'est Alfredo ? » mais il n'entendit qu'une série de coups, de plus en plus péremptoires et bruyants. Ben se taisait, sachant qu'il n'aurait rien dû dire du tout. Puis il y eut une forte secousse, et deux hommes se précipitèrent à l'intérieur, passèrent leurs bras sous les siens, le bâillonnèrent pendant qu'il se débattait, et l'entraînèrent vite vers l'ascenseur, puis dehors, et enfin dans une voiture. Là, ils remontèrent les vitres, lui lièrent les poignets, les genoux et les chevilles, et le laissèrent se démener à l'arrière de la voiture tandis qu'ils regagnaient les collines à toute vitesse. Ils durent s'arrêter une fois parce que Ben avait vomi et que le bâillon souillé menaçait de l'étouffer. Ils ôtèrent le bâillon, versèrent du mauvais vin - seul liquide à leur disposition - pour lui laver la bouche, puis le bâillonnèrent de nouveau, avec le même

chiffon. Arrivés à l'institut, ils se rendirent directement non pas là où il était allé la veille, mais à l'« autre » endroit, qu'Alfredo avait eu l'interdiction de lui laisser voir. Dans quelque pays que ce soit, il n'est pas difficile de trouver des gens pour ce genre de besogne, et au Brésil ce n'est certainement pas plus difficile qu'ailleurs.

Lorsque Teresa revint avec ses provisions, elle trouva la porte ouverte et fracassée, et Ben disparu. Elle en eut le souffle coupé. Elle s'effondra sur la table, les bras en croix, et la tête sur un bras. Sa première pensée fut : « Alfredo va venir, il nous aidera. » Elle ignorait qu'il était déjà venu et reparti, et qu'il roulait aussi vite que possible pour regagner l'institut et savoir ce qui se passait. Puis elle pensa qu'Alex allait peut-être revenir. Mais il avait téléphoné deux jours plus tôt pour dire qu'il repartait en voyage pour voir la tribu. « Mes Indiens », les avait-il appelés.

Il ne lui vint pas une seule fois à l'esprit qu'elle aurait pu téléphoner à l'ambassade de Grande-Bretagne pour dire qu'un citoyen britannique avait été enlevé. Elle ignorait que tout citoyen d'un pays avait de tels droits, elle savait seulement qu'un passeport vous donnait une identité que les autorités reconnaissaient. Elle avait souvent feuilleté le passeport d'Alex, avec ses nombreux visas, en songeant : « Peut-être qu'un jour j'en aurai un pareil. J'irai dans ces pays-là, moi aussi. »

Pendant un moment elle fut incapable de réfléchir, puis elle se souvint qu'Alfredo n'était pas venu, il allait donc téléphoner et lui dire pourquoi. Elle était trop nerveuse pour attendre calmement et elle allait et venait dans la pièce sans rien voir - elle se heurta même à un siège. Elle ouvrit la fenêtre en grand pour laisser entrer davantage l'air chaud et lourd. Peu à peu, l'image d'Inez apparut et emplît ses pensées. Oui, Inez. Elle lui téléphona et, en entendant sa voix, dit aussitôt : « Ecoute, c'est Teresa... Puis, rapide et décidée : Ne t'éloigne pas du téléphone, Inez, ne fais pas ça. » Elle entendait Inez respirer et savait qu'elle avait peur. « Où est Ben ? Ils l'ont emmené. Alors où est-il ? » Elle entendit un faible : « Je ne sais pas » et reprit d'une voix glaciale qui la surprit : « Tu le sais. Tu le sais. Est-il où nous étions hier ? — Non », répondit Inez. Puis il y eut un silence pendant lequel chacune pouvait entendre l'autre respirer. Enfin Teresa dit : « Je te tuerai. Si tu ne m'aides pas je te tuerai. » Et Inez comprit que c'était cela qui l'avait attirée, chez cette représentante de la vie rude et dure des pauvres, c'était pour cela qu'elle avait fréquenté Teresa. Le frisson de peur qu'elle ressentit à ces mots parcourut tout son corps et lui fit même mal aux yeux. Elle tremblait en écoutant Teresa. « Tu étais mon amie, mon amie, Inez. Et tu as fait ça.

— Je ne savais pas, parvint à articuler Inez. Je ne savais pas qu'ils voulaient faire ça.

— Mais tu le sais maintenant, Inez. Tu sais où il est. »

Inez le savait, car elle avait vu passer la voiture qui transportait Ben. Tout le monde à l'institut le savait. Les gens se massaient aux fenêtres et entendaient les grondements et les hurlements étouffés qui provenaient de la

voiture. Certains affirmaient avoir vu Ben se tordre et se démener. Inez savait - ils le savaient tous - où l'on emmenait Ben, et elle en avait la nausée. Elle n'était pas la seule. L'assistante de laboratoire qui avait effectué les tests sur Ben était en état de choc. Ce qu'elle raconta aux autres se répandit dans tout l'institut. Ce yéti, ce monstre, était une créature fort polie, presque comme les gens ordinaires : on n'avait pas le droit de le traiter ainsi. Ce qui se passait, c'était que le malaise, la honte qu'ils éprouvaient presque tous à propos de ce qui se déroulait dans les « autres » bâtiments, se cristallisaient autour de ce Ben, qui - ils le surent bientôt tous - avait été enlevé.

Maintenant, Inez entendit Teresa dire : « Il faut que tu viennes me chercher. Il faut que je retrouve Ben. Il faut que j'aille là où il est.

— Je ne peux pas, dit Inez. Je ne peux pas quitter mon travail. » Mais elle savait ce qu'elle allait entendre ensuite : « Inez, je parle sérieusement. Je te tuerai. Je saurai que tu es mauvaise. » Et Teresa répéta son ordre de venir la chercher à Rio, et de le faire immédiatement. « Ben a un passeport, Inez. Ils ne peuvent pas faire ça. Dis-le-leur. »

Inez se trouvait dans le laboratoire quand elle avait reçu l'appel de Teresa. L'assistante de la veille, qui avait entendu la conversation, lui dit avec colère : « Pourquoi font-ils ça ? Ce n'est pas un animal. »

Inez gagna sa voiture, sans être vue, pensait-elle, des gens de la direction - de Luiz - et se rendit à Rio tout en se disant qu'elle risquait de perdre son travail. Elle ne le croyait pas vraiment. Ce qui se passait était illégal. Elle était pratiquement sûre que le plan consistait à sortir ce Ben - qui ne lui inspirait aucun sentiment, auquel elle ne pensait même pas comme à une personne - de l'institut à un moment ou un autre, et à le faire disparaître. Les gens disparaissaient. Luiz - non, pas Luiz, cet Américain - comptait sur l'impunité, et elle avait le sentiment qu'il voyait juste : tout le monde à l'institut aurait trop peur de perdre son emploi, son précieux emploi si dur à trouver, et personne ne dirait rien. Quant à elle, quel crime commettait-elle ? Elle quittait son bureau pour environ deux heures. Elle conduisit vite, et elle trouva Teresa qui l'attendait, portant un sac avec quelques vêtements pour Ben et ses lunettes noires. Elle ne savait pas ce qu'elle ferait quand elle... quand elles trouveraient Ben. Juste avant l'arrivée d'Inez, Alfredo avait téléphoné pour dire qu'il avait su, par le chauffeur qui le remplaçait à l'institut, que Ben avait été conduit au « sale endroit ». Alfredo dit à Teresa de le rejoindre où il était, une chambre dans une maison à proximité de l'institut, dans un village. Ils décideraient ensemble comment sauver Ben.

Pendant le trajet dans les collines, elles gardèrent le silence. Teresa observait le profil d'Inez, froid, pur, hostile... et coupable. Elle craignait un piège : Inez avait-elle l'intention de l'enlever aussi ? De l'empêcher d'aider Ben ? Sans réfléchir à ce qu'elle faisait, Teresa posa soudain la question à Inez, et celle-ci se mit à pleurer, disant que Teresa était injuste et cruelle. Elle n'avait pas enlevé Ben, tout de même !

Lorsqu'elles arrivèrent là où Alfredo lui avait dit de se faire conduire, Inez

arrêta la voiture. « Dis-leur qu'ils ont fait quelque chose de mal. C'est mal. La police pourrait les punir. Dis-le-leur », lui dit Teresa en sortant.

Inez n'avait pas l'intention de dire quoi que ce soit – tout ce qu'elle espérait, c'est que son absence serait passée inaperçue.

Teresa se tenait sur le bord craquelé d'une route poussiéreuse, écrasée de soleil, et elle vit Alfredo sortir d'une petite maison. Leurs sourires l'un pour l'autre émanaient d'une dimension bien au-delà de leurs angoisses au sujet de Ben, et il l'entoura de son bras pour l'emmener dans sa chambre.

Il était alors presque trois heures de l'après-midi. Alfredo savait où était Ben, et l'expliqua à Teresa. Il dit qu'il faudrait y aller dès qu'il ferait vraiment noir. La nuit, il n'y avait personne aux Cages - mais il y aurait peut-être quelqu'un ce soir, à cause de Ben. Il était drogué, avait dit l'autre chauffeur. Dans la voiture, il avait entendu Luiz et l'Américain parler. Luiz était partagé sur ce qui se passait : c'était le mot « passeport » qui l'avait ennuyé. Stephen, lui, était déterminé à ne pas lâcher Ben. « Il est un peu fou, celui-là, disait cet homme, Antonio, l'ami d'Alfredo. Il est comme un chien avec un os. Il l'a et il va le garder. » Antonio connaissait les Cages mieux qu'Alfredo. Il disait qu'il faudrait une bonne pince coupante, et qu'on devrait commencer par couper le fil de l'alarme qui était reliée au bureau principal, où il y avait un gardien de nuit. Et ensuite, que comptait faire Alfredo ? Quand il eut la réponse, Antonio déclara alors qu'il fallait l'inclure, lui aussi, dans le projet de fuite, parce qu'il perdrait sûrement son emploi - qu'il venait tout juste d'obtenir.

Teresa et Alfredo discutaient à présent de ces projets. S'ils pouvaient faire quitter Rio tout de suite à Ben, ils pensaient qu'il n'y aurait pas de poursuite. Alfredo dit à Teresa que, s'il y avait poursuite, il faudrait alerter les autorités britanniques à Rio. Teresa l'écouta avec intérêt raconter comment les ressortissants étrangers pouvaient être protégés des dangers locaux. Elle n'avait jamais imaginé qu'un gouvernement puisse s'intéresser à ce point à une petite personne comme elle. Mais ils se trouvaient confrontés à ce professeur américain, un fou. Elle ne fut pas surprise d'apprendre qu'Antonio l'avait jugé fou : elle l'avait pensé aussi. Elle revoyait cette grosse bouche proéminente, qui poussait les mots vers elle tandis que les yeux verts étaient figés, aveugles, car l'attention de l'homme était entièrement tournée vers l'intérieur, vers son obsession.

« Est-ce que c'est important ? demanda-t-elle à Alfredo. Est-ce que c'est important de savoir ce qu'est Ben ?

— Ils disent que ce doit être une résurgence - d'il y a longtemps. Très longtemps. Des milliers d'années. Ils peuvent découvrir grâce à lui comment étaient les gens d'avant. »

L'idée séduisait Teresa, mais c'était dans une autre partie d'elle-même, distincte de son inquiétude passionnée pour Ben. Elle se disait qu'elle le considérerait comme un enfant - une chose sans défense, en tout cas. Elle ne s'intéressait pas à ces gens d'avant. Elle aimait le pauvre Ben.

Pendant cette conversation, dans la chambre nue, en buvant du Coca-Cola, ils se rappelèrent l'un à l'autre qu'il y avait un problème immédiat et crucial. Ben était convaincu qu'Alfredo savait où se trouvait le peuple de Ben.

« Il faut le lui dire », dit Teresa, se souvenant du ravissement de Ben, de la façon dont tout son être avait paru s'épanouir et s'enchanter à cette pensée. Et tout en disant cela, elle sentait combien il lui serait difficile de lui avouer que c'était juste une illusion, juste des images sur une paroi rocheuse, c'était cruel, terrible. Mais il fallait pourtant qu'il le sache.

« Pourrions-nous l'emmener voir les peintures sur les roches ? Ce serait mieux que rien, tu ne crois pas ?

— Quand je travaillais dans les mines, près de Jujuy, j'allais dans les montagnes - tout là-haut, Teresa. J'aime ça, être seul dans les montagnes. Mais elles sont très, très hautes, pas comme celles de chez nous. Il n'y a pas beaucoup de gens qui montent jusque-là. Un matin je me suis réveillé - il faisait nuit quand je m'étais couché -, et là, devant moi, il y avait des images sur la roche. Le soleil les éclairait. Quand le soleil les éclaire, on les voit bien, alors que quand la face rocheuse est dans l'ombre, on peut passer devant sans les voir... il faut que nous y allions. »

Teresa savait ce qui restait de l'argent de Ben. Elle-même avait un bon paquet d'argent devant elle, mais elle n'allait pas dépenser un real de plus qu'il ne le fallait. Quant à Alfredo, il avait des économies. Il y avait largement assez pour acheter trois billets d'avion en classe économique. « Pas de problème, dit Alfredo. Je demanderai à mon copain de venir nous chercher en voiture. J'ai des amis. J'ai travaillé trois ans dans les mines. J'y retravaillerai. Je vais m'éloigner de Rio pour quelque temps. J'ai déjà eu à le faire - je te raconterai, Teresa. »

Ils songeaient tous deux que s'il travaillait dans les mines et que Teresa restait avec lui, tout ce qu'elle avait construit à Rio serait perdu. Y aurait-il des théâtres, des compagnies de danse, des cinéastes, à Jujuy ? demanda-t-elle. Alfredo répondit : « Je gagne bien, dans les mines. Et ils me connaissent. Je pourrais rester un an, et tu m'attendrais à Rio. » C'était la première fois que leur entente s'exprimait en mots. « Nous pourrions nous marier à Jujuy, pour être sûrs - et un an sera vite passé. » Teresa revoyait ces trois années passées à Rio, si pleines d'événements et de gens, et elles lui paraissaient très longues. « Nous en reparlerons », dit-il vivement devant son air dubitatif.

Il commençait à faire nuit. Sur une colline, à travers les arbres, ils pouvaient voir les lumières de l'institut. Ils prirent des pinces coupantes et partirent, tranquillement, comme s'ils allaient rendre visite à quelqu'un dans les logements de l'institut, où vivait la majorité des employés, mais ils continuèrent jusque dans la forêt qui entourait l'institut. Ni l'un ni l'autre de ces enfants des terres sauvages ne craignait quoi que ce fût dans la forêt. Ils glissaient rapidement sur un sentier que leurs pieds semblaient déjà connaître, dépassèrent les bâtiments principaux de l'institut, puis, à quelques centaines de mètres devant eux, ils virent un ensemble de bâtisses isolées éclairées par

des lumières, d'où provenaient des plaintes, des appels, des pleurs. C'était un sale endroit : Teresa le savait, et Alfredo chuchota : « Je n'aime pas venir ici. »

Où était Ben ? Ils se tenaient à la lisière des bois et contemplaient les bâtiments sans savoir où aller. Puis Teresa l'entendit, un bruit sourd et intermittent, bang, bang, bang, et un râle. « Là, s'écria Teresa. Il est là ! » Et elle se mit à courir sur la terre nue en direction du bâtiment. Il faisait nuit à présent. La façade de ce dernier était éclairée, aussi le contournèrent-ils. À l'arrière, des fenêtres ouvertes laissaient sortir une odeur pestilentielle. Alfredo et Teresa pénétrèrent dans la bâtisse en se hissant par-dessus le rebord d'une des fenêtres. Une faible ampoule brillait au plafond. Il y avait là des rangées de cages superposées contenant toutes sortes de singes - petits et grands. Elles étaient disposées de telle façon que les excréments des cages supérieures tombaient à l'intérieur de celles du dessous. Une batterie de lapins, immobilisés par le cou, recevaient des gouttes dans les yeux. Un gros chien bâtard, qui avait été ouvert de l'épaule à la hanche puis grossièrement recousu, gisait en geignant sur de la paille souillée, le dos pris dans une gangue d'excrément. (Ce chien avait été ouvert six mois plus tôt, et on le rouvrait de temps en temps pour voir ce que devenaient ses organes, on lui administrait telle ou telle drogue, et puis on le recousait comme un sac en toile de jute. Les lèvres de la blessure étaient partiellement cicatrisées, et par les ouvertures on pouvait apercevoir les organes palpitants.) De leurs cages, les singes tendaient les mains, et leurs yeux humains étaient suppliants. Teresa ne voyait rien de tout cela. Elle regardait Ben, agenouillé sur le sol de sa cage, qui se cognait la tête avec régularité contre le grillage. Il n'avait pas été drogué : le Pr Stephen le voulait intact. Il était nu, pauvre créature qui avait porté des vêtements depuis sa naissance. Dans l'angle de sa cage il y avait un tas d'excréments.

« L'alarme », dit Teresa à Alfredo, qui se mit aussitôt en quête du câble électrique. En entendant la voix de Teresa, Ben leva son visage vers elle et poussa un long cri. « Chut, Ben, chuchota Teresa. Nous allons t'emmener. » Les yeux de Ben... Qu'avaient-ils donc ? À la faible lueur on croyait voir deux trous noirs, aveuglés par la terreur et le désespoir. « Ben, Ben, chut, il faut te taire. » Il se tut mais sa respiration était comme un gémissement. Alfredo avait trouvé le câble de l'alarme et l'avait cisailé. Puis il vomit - l'odeur, cette odeur... il faisait si chaud là-dedans.

Il commença à découper un grand trou dans le grillage de la cage de Ben, qui était conçue pour un animal très fort - du grillage épais. Teresa regardait une cage où gisait une chatte blanche, une mère. Des fils électriques lui entraient dans la tête, reliés à un instrument fixé au grillage. Quatre chatons la tétaient ; chacun avait des fils électriques dans la tête. La chatte fixa sur Teresa un regard accusateur qui lui donna envie de se cacher les yeux dans ses mains. Il y avait maintenant un grand trou dans le grillage de la cage de Ben. « Chut, chut, tais-toi, Ben », chuchota Teresa, et elle l'entoura de ses

bras pour le retenir. Il était sale et il tremblait, pauvre créature sans défense et vaincue, qui soudain - à leur surprise - s'arracha à son étreinte et bondit par la fenêtre pour s'enfoncer dans la nuit. Il courait vers la forêt, et Teresa et Alfredo coururent derrière lui. « Arrête, Ben. Il y a des gens, ne va pas plus loin, viens. » Alfredo et elle se déplaçaient avec circonspection sous les arbres, dans l'obscurité, et n'entendaient rien. Mais elle savait que Ben était là. « Je vais m'asseoir ici, Ben. Et Alfredo aussi. C'est un ami. Viens auprès de moi. Nous t'emmènerons chez Alfredo et puis nous partirons aussitôt. »

Le silence. Les petits bruits de la forêt. Derrière eux, dans le bâtiment qu'ils avaient quitté, des singes se mirent à hurler, un bruit terrible, issu de cet enfer qui se multiplie dans le monde entier, partout où des êtres humains construisent notre civilisation.

« Ben, Ben, viens ici près de moi, Ben. »

Ce fut l'odeur qui leur révéla qu'il approchait.

« Vous m'emmènerez auprès des gens qui sont comme moi ? entendirent-ils.

— Oui, oui, Ben, c'est promis », dit Teresa, désespérée par le désespoir de Ben.

Il était là, près d'eux, accroupi et tremblant.

« Bon, maintenant viens doucement, Ben, tout doucement. Ne fais pas de bruit. »

C'était facile dans la forêt, ils étaient bien cachés, mais ils devaient traverser un espace nu, prenant le risque d'être vus. Heureusement, la plupart des gens étaient à l'intérieur et dînaient. Ils entendaient des télévisions, des radios, des voix. Alfredo dit : « Maintenant, cours. » Et Teresa : « Cours vite, Ben. » Ils coururent tous les trois dans la nuit trouée par les lumières qui tombaient des maisons, jusque dans la chambre d'Alfredo.

Là, Teresa poussa Ben dans la douche, le lava, fit ruisseler l'eau jusqu'à ce qu'elle soit limpide autour de ses pieds, le fit sortir, le sécha, lui enfila les vêtements propres qu'elle avait apportés. Alfredo trouva du jus d'orange pour lui, et des fruits. Il voulait boire, mais pas manger. Il avait les yeux fixés sur Teresa, suppliants ; comme ceux de ces singes, songea-t-elle, alors qu'elle ne les avait pas remarqués sur le moment.

« Pourquoi leur permet-on de faire ça ? » demanda-t-elle à Alfredo.

Il se taisait, sombre, et honteux - elle s'en rendait compte. Puis il dit : « C'est la science. »

Ben ne tremblait plus, mais il avait du mal à les regarder, et il était affaîssi sur sa chaise, les poings pendants, la tête courbée, les yeux encore endoloris par la peur.

« Nous allons te ramener à Rio, dit Teresa. Puis demain nous prendrons l'avion.

— Pour aller voir mon peuple ?

— Oui », dit-elle, désespérée, sans même oser regarder Alfredo. Qu'allaient-ils faire ?

Vers minuit, quand toutes les lumières des maisons des employés de l'institut furent éteintes, et que tout semblait assoupi, ils se glissèrent dehors en écoutant aboyer un chien, et retrouvèrent Antonio qui les attendait dans sa voiture. Ils descendirent tous les quatre à Rio. La nuit était bien avancée lorsqu'ils parvinrent à l'appartement. Quelqu'un avait cloué des planches en travers de la porte, probablement le concierge.

Ils dirent à Ben d'aller se coucher et d'essayer de dormir. Il ne devait pas avoir peur. Pendant ce temps, Alfredo, Teresa et Antonio discutèrent. Antonio avait travaillé dans les mines, lui aussi. Il sortit sa carte d'identité, la posa sur la table, et dit à Alfredo : « La tienne est en règle ? » Alfredo tira la sienne d'une poche intérieure et la posa à côté de celle d'Antonio. Teresa pouvait voir qu'il avait certainement eu des problèmes avec ces cartes, mais que maintenant tout était en ordre. Ils la regardaient, et elle sortit la sienne de son sac ; à présent, les trois documents étaient sur la table. Elle pensait au passeport d'Alex, et trouvait ces trois feuillets de mauvais papier, ces cartes d'identité, insultants.

« Je veux avoir un vrai passeport un jour », dit-elle à Alfredo. Surpris, Antonio se mit à rire, mais Alfredo, qui avait commencé à rire aussi, s'arrêta, voyant sur son visage qu'elle disait quelque chose d'important. « Je veux un passeport comme un petit livre, comme ceux des étrangers - comme les Américains. » Alfredo acquiesça, et attendit qu'elle poursuive. Elle désigna sa carte d'identité avec un geste de mépris : « Ça n'est pas assez bien. » Alfredo réfléchit, puis dit : « Bon, je vais t'en faire un maintenant. » Et il se leva, trouva du papier dans un tiroir, le plia en un petit cahier, le rapporta à la table et s'assit, les yeux posés gravement sur Teresa, un stylo-bille à la main. Elle riait déjà et Antonio aussi : « Aussi fous l'un que l'autre, dit Antonio. *Loco*.

— Nom ? questionna Alfredo, comme un fonctionnaire.

— Teresa Alves.

— Dona Teresa Alves. Tu as les cheveux noirs ? »

Plus tard, toute leur vie, ils allaient revivre cette scène, se rappelant l'un à l'autre, et racontant à leurs enfants comment Alfredo s'était informé sur Teresa pour la première fois, sur sa vie, sur elle... tandis qu'Antonio était assis là, souriant et hochant la tête, et que Ben dormait dans la chambre à côté.

« Brun foncé, rectifia Teresa, tendant une mèche pour la lui montrer.

— Noirs à l'ombre et bruns au soleil, dit Alfredo. J'ai remarqué. Je vais mettre noirs. Il l'écrivit, puis ajouta : Je dirais que tes yeux sont noirs, mais eux ne vont pas les regarder de près. Je peux dire noirs ?

— Ça ira.

— Tu mesures... combien ? »

Elle le lui dit.

« Presque aussi grande que moi. C'est une bonne taille. Est-ce que tu as des signes particuliers ? Ils veulent toujours savoir ça.

— J'ai un petit grain de beauté au... au bas du dos. »

Antonio rit.

« Sur la fesse ?

— Oui, et un autre sur l'épaule, là. » Elle écarta son col et il jeta un coup d'œil.

« Je pense que nous garderons ces grains de beauté pour nous, dit-il. Autre chose ?

— J'ai cette cicatrice, là où je me suis blessée en découpant des citrouilles pour les chèvres, je suis tombée sur une pierre coupante. » Elle tendit le bras : une fine ligne blanche courait sur le poignet et longea toute la paume.

« Ils n'ont pas besoin de savoir, dit Alfredo. Bon, alors... taille, couleur des cheveux, couleur des yeux... ça, on l'a vu. Quel est le nom de ton village ?

— Le même que le tien. Village de poussière, province de poussière, pays de poussière. Mais c'était Aljeco.

— Nous mettrons ça. Ta date de naissance ? »

Elle hésita, ne sachant pas si elle voulait qu'il sache qu'elle était beaucoup plus jeune qu'elle ne le lui avait dit.

Voyant sa réticence, il dit : « Je mettrai la même que la mienne. Maintenant il va nous falloir une photo. »

Et il tendit à Teresa le petit paquet de papier avec une courbette. « Votre passeport, Dona Teresa. » Et elle se leva de sa chaise, prit l'objet, et fit une révérence.

Ils passèrent le temps en bavardant, et Antonio déclara qu'il les suivrait à Jujuy, et dans les mines. Il serait plus heureux en quittant Rio pour quelque temps. Lorsque le jour se leva, ils burent du café, puis les deux hommes partirent pour prendre les billets d'avion.

Teresa entra dans la chambre de Ben, le trouva réveillé, et lui recommanda d'être courageux et patient. Si quelqu'un venait à l'appartement, elle voulait s'assurer qu'on ne l'approcherait pas. Elle allait l'enfermer, et il ne fallait pas qu'il ait peur. Elle expliqua tout cela parce qu'elle était sûre et certaine qu'ils se mettraient à la recherche de Ben, et avec la porte cassée il n'y avait pas moyen de les empêcher d'entrer. Elle lui porta du jus de fruits, lui recommanda de dormir et de ne faire aucun bruit sous aucun prétexte si quelqu'un venait.

Peu de temps après, elle entendit les hommes dehors. Elle ouvrit la porte en disant : « Vous voyez ce que vos cambrioleurs ont fait à cette porte ? » - les mettant dans leur tort, alors qu'ils se donnaient l'air, songea-t-elle, de policiers poursuivant un criminel. « Asseyez-vous, je vous prie », dit-elle, s'asseyant elle-même. Elle vit qu'ils fixaient tous deux la porte de Ben.

Luiz s'installa au bout de la table, prenant par habitude la place de commandement. L'Américain était face à Teresa, ses yeux froids et protubérants prêts à céder à la colère.

Teresa commença aussitôt : « C'est très mal, ce que vous avez fait. Vous l'avez kidnappé. Il ne vous appartient pas. » Elle parlait à Luiz, mais il dit : «

Ce n'est pas à moi qu'il faut faire des reproches. Je n'ai rien à voir avec ça. Ce département de l'institut n'a rien à voir avec le Brésil : il est sous contrôle international séparé. » Et il attendit que Stephen Gaumlach dise quelque chose. Mais ce dernier n'en fit rien : il s'était détourné pour contempler fixement la porte de Ben.

« Mais vous êtes ici tous les deux, dit Teresa, saisissant le nœud - croyait-elle - du problème.

— Je suis un vieil ami du Pr Gaumlach, dit Luiz.

— Mais vous saviez que ces hommes allaient venir chercher Ben.

— Je vous présente les excuses du Pr Gaumlach, fit-il, adressant un nouveau regard à son collègue - sans résultat. Les instructions ont été dépassées. La porte n'aurait pas dû être fracturée.

— Si vous pensiez que nous allions tout simplement vous donner Ben, pourquoi avez-vous envoyé des criminels ? C'étaient des criminels des rues. » Et avant qu'aucun des deux hommes ait rien pu répondre - l'Américain ne semblait pas en voir la nécessité : « Et vous avez mis Ben en cage comme un animal, sans vêtements.

— Je vous l'ai dit, reprit Luiz Machado. Cela n'a rien à voir avec notre institut. Mais c'était visiblement un malentendu. »

Teresa dit : « Je crois que le malentendu, c'est que vous ne vous attendiez pas à ce que nous le retrouvions comme ça. »

Là Luiz acquiesça, reconnaissant qu'elle avait raison, et aussi qu'il était impressionné par la façon dont elle se défendait : elle savait - devait savoir par Inez - l'homme important qu'il était.

Et maintenant Stephen Gaumlach parla, comme s'il n'avait rien entendu de leur discussion. « Vous ne pouvez pas le garder. Vous ne comprenez pas, hein ?

— Je sais que vous le voulez pour vos expériences. J'ai vu de mes propres yeux... » Et elle désigna ses yeux de ses deux index.

Il se pencha vers elle par-dessus la table, poings serrés, le teint violacé de rage. « Ce... spécimen pourrait répondre à des questions, des questions importantes, importantes pour la science... la science mondiale. Il pourrait changer ce que nous savons de l'histoire humaine. »

Alors Teresa se sentit attaquée de front, dans son grand respect pour la connaissance et l'éducation ; ce domaine, telle une fenêtre s'ouvrant sur un ciel inconnu, où elle aurait pu s'incliner et vénérer - et elle fondit en larmes. Elle se dit, furieuse, qu'elle était fatiguée et que c'était pour cela qu'elle pleurait, mais elle savait la vérité. Quant à Luiz, il crut que cette fille ignorante était effrayée parce qu'elle défiait l'autorité, et que cela allait lui causer de graves ennuis. Connaissant le Pr Gaumlach comme il le connaissait - et il ne l'aimait guère - , il voyait Teresa comme une souris qui aurait décidé de se dresser sur ses pattes de derrière et de menacer un chat.

Quant au professeur, il était irrité de voir Teresa pleurer.

Les deux hommes la croyaient vaincue : il y avait bien des choses dont elle

aurait pu les accuser et elle ne l'avait pas fait - ils avaient violé les lois d'une manière qui aurait pu avoir de graves conséquences. Mais ce n'étaient pas des calculs d'ordre juridique qui lui firent dire ce qu'elle dit alors. Ce fut le visage haineux et menaçant qui lui faisait face, ces yeux empreints d'une rage froide, tandis que dans sa tête elle voyait Ben nu dans la cage et hurlant à la mort, elle voyait la chatte blanche, avec les excréments qui tombaient sur son pelage depuis la cage du dessus. Elle dit en portugais : « *Voce e gente ruim.* » S'il ne comprit pas ses paroles, l'Américain entendit fort bien la haine dans sa voix. Puis elle dit en anglais : « Vous êtes de mauvaises gens. Vous êtes une mauvaise personne. »

Elle n'adressait pas ces mots à Luiz, et ce n'était pas parce qu'il avait absous son institut de tout blâme, ni parce qu'elle avait en tête des pensées d'ordre politique - cet Américain appartenait à la nation la plus puissante du monde, ce genre de choses -, elle ne s'intéressait pas à la politique. Non, elle détestait Stephen, elle le haïssait, aussi instinctivement qu'elle jugeait Alex Beyle gentil mais faible, qui se montrait bon avec elle quand elle était là mais qui l'oubliait dès l'instant où il s'en allait. Elle savait que pour insérer des fils électriques dans la tête d'une chatte, et dans les têtes de ses petits, et mesurer ses réactions sensibles tandis qu'elle essayait de les nourrir en même temps que tombaient des excréments sur son pelage blanc, pour rendre des singes malades - elle revoyait trop bien à présent les petits bras tendus vers elle pour implorer son aide -, ce professeur renommé pouvait faire n'importe quoi sans jamais penser à ce qu'il en coûtait aux animaux. Il était un monstre de cruauté.

Mais elle pleurait encore à cause du conflit qui la déchirait.

Luiz dit : « Vous dites que Ben appartient à... comment disiez-vous qu'il s'appelait ?

— Inez - c'est votre amie, n'est-ce pas ? - connaît sûrement son nom. Alex Beyle. C'est un cinéaste américain et Ben va être sa vedette.

— Je me suis laissé dire qu'il n'y aurait pas de film.

— Ce n'est pas sûr. Alex est à... » Elle nomma le petit village dans les collines où Alex et Paulo travaillaient à leur scénario, ou scénarios, sachant qu'il était peu probable que Luiz le connût. « Il est là-bas en repérage, pour le moment. Il fait mauvais temps. Le téléphone ne marche pas bien. Je lui dirai ce qui s'est passé quand il m'appellera, et je lui dirai que vous voulez lui parler de Ben. »

Sa voix s'était raffermie. Elle se leva. « Si vous voulez bien m'excuser, j'ai du travail. »

Lentement, les deux hommes se levèrent. Luiz, comme toujours, était calme et souriant. Quant à l'autre, les yeux rivés sur la porte de Ben, il avait l'air d'une fourmi rouge. Elle savait maintenant qu'elle était la ressemblance qui la taraudait depuis leur première rencontre.

Elle dit : « Ben dort. Il est malade, après les mauvais traitements qu'il a subis. » Et elle se planta devant la porte de Ben.

« Je ne vous conseille pas de sortir Ben de ce pays, dit Stephen, menaçant, la dominant de toute son autorité.

— Il peut aller où il veut. Il a un passeport », dit-elle.

Luiz dit à Stephen : « Allons-nous-en. » Sa voix révéla à Stephen et à Teresa qu'il avait échafaudé un plan.

Les deux hommes s'en allèrent. Teresa pleura encore, mais de soulagement ; elle tremblait de tout son corps sous l'effet de la violence de cette confrontation. Elle savait que ces hommes - elle ne faisait pas de distinction entre eux, ne jugeait pas l'un coupable et l'autre pas ; ils étaient tous deux puissants, et semblables à ses yeux - allaient bientôt faire quelque chose pour s'approprier Ben légalement. Cette fois ce ne serait pas un enlèvement, ils auraient la loi avec eux : Ben serait arrêté sous le coup d'une accusation quelconque.

Teresa profita de l'intervalle avant le retour d'Alfredo et d'Antonio pour emballer les vêtements de Ben, allant et venant sans bruit dans sa chambre pour ne pas le réveiller ; il gémissait dans son sommeil. Elle ajouta un chandail bien chaud et un bonnet, et fit pareil pour elle.

Lorsque Alfredo et Antonio revinrent, elle leur raconta ce qui s'était passé et ils comprirent qu'il fallait agir vite.

« Vite, Ben, nous partons en avion, loin d'ici », dit Teresa. Et il se dressa sur son séant, effrayé, mais plein d'ardeur. « Voir mon peuple ? Maintenant ?

— Viens, Ben », dit Alfredo. Le regard qu'échangèrent Teresa et Alfredo avouait leur impuissance : comment pouvaient-ils briser cette fervente espérance ? Pourtant il le fallait, ils allaient devoir le faire.

Teresa laissa sur la table une lettre pour Alex, disant qu'avec un ami elle emmenait Ben en sûreté. Elle se garda bien de dire où, sachant que ce ne serait pas Alex qui lirait cette lettre en premier. Elle avait dit au concierge d'avertir la police de l'effraction, et de renforcer les planches clouées sur la porte.

Et c'est ainsi qu'ils quittèrent l'appartement d'Alex. Dans la rue, ils montèrent dans la voiture d'Antonio, qui les conduisit à l'aéroport. Une fois là-bas, il leur dit au revoir. Mais il leur rappela qu'il allait bientôt les rejoindre à Humahuaca, où Alfredo devait trouver du travail ; c'était à environ deux heures de route de Jujuy.

C'était un gros avion, comme ceux que les gens prennent pour aller d'un continent à un autre, mais à São Paulo ils changèrent pour un plus petit, avec des gens très différents dedans, qui avaient l'air d'être engagés dans le mouvement du monde. Cet avion volait plus bas, rapprochant d'eux le paysage, et son ombre voletait sur le terrain escarpé où marchaient des gens comme Teresa, qui levaient la tête pour voir passer au-dessus d'eux un avion dans lequel aucun d'eux ne pouvait espérer voyager un jour. Mais naguère Teresa aussi avait cru que jamais elle n'irait en avion. Ben regardait en bas, et avec intérêt. À part ce premier petit survol de Londres avec Johnston, c'était la première fois qu'il était réveillé en avion et prêt à observer ce qui

l'entourait. Tout d'abord il trouva cela difficile, lorsque Teresa disait : « Regarde, c'est un grand fleuve, là », ou : « Voilà une chaîne de collines. » Il demandait : « Un fleuve ? C'est un fleuve ? » Ou : « Ce sont des collines ? »

On dirait quelles sont plates. » Puis son esprit s'adapta et il assimila les choses, et il était fier et satisfait de comprendre. Mais ce petit sourire, qui n'était plus le grand rictus effrayé, disait bien à Teresa et à Alfredo ce à quoi il pensait.

« Est-ce que nous allons trouver mon peuple aujourd'hui ? »

— Non, pas aujourd'hui, Ben, ils sont loin dans les montagnes.

— Ces montagnes là, en bas ?

— Non, celles-ci sont petites comparées aux grandes. Tu le verras toi-même. »

L'avion fit escale au Paraguay, des gens descendirent et d'autres montèrent, et ils virent ensuite au-dessous d'eux des plaines vertes et jaunes, et du bétail, et ils allaient bientôt arriver à Humahuaca. Antonio et Alfredo avaient décidé qu'il valait beaucoup mieux débarquer là, avec les mineurs, les ingénieurs et tous ceux qui travaillaient pour les mines, qu'à Jujuy, où l'on risquait de regarder plus attentivement leurs papiers. Comme l'avion descendait, on pouvait voir en bas que des quantités de gens se dirigeaient vers les mines. Ici, personne ne faisait d'histoires à propos des frontières, ni de la façon dont les gens les franchissaient : des milliers de gens - qui pourrait dire combien ? - traversaient des frontières qui n'étaient pour eux que des limites imaginaires.

Dans le petit aéroport, Teresa se tenait prête à montrer sa carte d'identité, mais l'homme posté au comptoir reconnut Alfredo : il avait lui-même travaillé dans les mines. Alfredo déclara que Teresa était sa sœur. L'homme regarda Ben avec plus de curiosité, mais laissa passer ce type costaud qui, dans cette foule, ne paraissait plus aussi voyant.

Cependant l'avion qu'ils avaient quitté repartait pour le bref trajet jusqu'à Jujuy, avec des passagers qui étaient surtout des ouvriers des plantations de tabac qu'il y avait là-bas. Alfredo avait téléphoné à un ami pour lui demander de venir les chercher en voiture à Humahuaca, et il n'était pas encore arrivé. Ils s'installèrent sur des sièges sous un arbre, heureux de trouver l'ombre. Il faisait une chaleur torride. Teresa dit qu'elle avait mal à la tête, l'altitude l'oppressait. Ben dit qu'il se sentait bien : il ne semblait pas comprendre le concept d'altitude, jusqu'à ce qu'Alfredo lui indique les Andes, et lui dise d'imaginer la mer au pied des montagnes, et puis de s'imaginer en train de grimper, en comptant chaque pas.

« Et c'est là que nous allons trouver mon peuple ? »

— Oui, c'est là. »

Ben souriait en fredonnant les petits sons rauques qui étaient une chanson, si on le connaissait.

Ils regardaient passer les gens qui allaient aux mines.

« Les mines ont besoin d'ouvriers, dit Alfredo. Elles ne posent pas de

questions.

— Et quelles questions pourraient-elles te poser ? demanda-t-elle, se sentant vaciller au bord d'un précipice. Qu'est-ce qui te fait peur à l'aéroport de Jujuy ?

— Quand on m'a embauché à l'institut, on m'a demandé où j'avais travaillé. J'ai dit à Jujuy. Je n'ai pas dit Humahuaca : il ne faut jamais leur en dire plus que nécessaire. Alors s'ils voulaient me faire des histoires pour avoir tiré Ben hors des Cages et l'avoir emmené à Rio, ils auraient téléphoné à Jujuy. Mais je pense qu'ils ne prendront pas cette peine, je suis sûr qu'ils ont en tête des projets bien pires pour Ben. »

Ils parlaient en portugais, mais Ben entendit son nom et dit : « Qu'est-ce que vous dites ?

— Seulement que nous t'avons enlevé de là-bas. »

Alfredo poursuivit en portugais, prenant l'accent local qu'ils avaient en commun, et qui était pratiquement incompréhensible pour tout autre, comme s'il redoutait d'être entendu - bien qu'il n'y eût personne à portée de voix. « Mais il y a autre chose, Teresa. Quand je suis venu travailler dans les mines, c'était parce que j'avais des problèmes. Il y a sept ans de ça. Mais ils gardent les dossiers - la police a mon nom depuis ce temps-là. »

Et il lui raconta une histoire qu'elle avait l'impression d'avoir entendue si souvent qu'elle aurait pu continuer le récit à sa place.

Sortir de la favela avait été aussi dur pour lui que pour elle. Il avait été dans une bande de rue et il avait commis des actes de petite délinquance, la police le connaissait. Un soir il y avait eu une bagarre entre lui et le chef de la bande - une bagarre au couteau. L'autre garçon n'avait pas été tué, mais assez gravement blessé, et il avait accusé Alfredo, alors que c'était lui qui avait provoqué la bagarre.

Alfredo avait donc décidé de disparaître de Rio. Trois ans plus tard, avec des économies et des compétences acquises dans les mines, il était revenu. La bande de rue dont il avait fait partie n'existait plus... disparue, et le garçon qu'il avait blessé était mort, à cause d'une autre bagarre. Alfredo était alors un homme, responsable et compétent : il avait facilement trouvé du travail, et s'était retrouvé à l'institut.

Maintenant, c'était là que Teresa aurait dû lui parler d'elle-même, et c'était si difficile que sa voix se voila, se brisa, devint inaudible. Il lui fallait dire à cet homme, à cet homme qu'elle aimait, qu'elle s'était prostituée. Alfredo était gêné. Il s'agita sur son siège, parut même sur le point de se lever et de s'en aller. « Teresa, tu me le diras une autre fois. Tu me le diras quand tu voudras.

— Mais il faut que je te le dise. Je dois te le dire.

— Ecoute, Teresa, tu oublies que je viens des favelas, comme toi. Je connais... J'ai une sœur là-bas. Elle ne s'en est pas encore sortie. Plus tard je l'aiderai. » Il se pencha en avant, souriant, bien qu'elle sût que ce ne devait pas être facile pour lui, et lui prit la main. « Nous l'aiderons ensemble,

Teresa.

— Est-ce que vous parlez de moi ? demanda encore Ben.

— Non, de nous », dit Teresa en anglais.

José, l'ami d'Alfredo, arriva alors et ils montèrent dans sa voiture pour parcourir les quatre-vingt-dix kilomètres jusqu'à Jujuy. Les deux hommes étaient à l'avant et parlaient, tandis que Teresa était à l'arrière avec Ben. Elle savait qu'il aurait mal au cœur : c'était une vieille voiture cahotante.

Les montagnes se dressaient sur leur droite, et ils roulaient dans leur ombre.

« Est-ce que nous irons demain ? demanda Ben.

— Non. Il faudra d'abord rassembler des choses à emporter avec nous.

— Quand irons-nous ?

— Peut-être le jour d'après. »

Elle essayait de se forcer à dire : « Écoute, Ben, tu ne comprends pas, nous ne t'avons pas bien expliqué... » Mais elle n'y arrivait pas. Qu'allons-nous faire ? se demandait-elle. Comment allons-nous le lui dire ?

José avait travaillé à Humahuaca aussi. Après le départ d'Alfredo, puis celui d'Antonio, il avait suivi des cours techniques qui l'avaient hissé hors de l'ornière des ouvriers ordinaires. Il avait une petite maison à Jujuy, et une femme, qui travaillait là ; et il rentrait presque tous les week-ends pour la rejoindre. Mais elle n'y était pas en ce moment, elle était partie voir sa famille.

C'était une petite maison propre, trois pièces, une cuisine, et une douche. Il y avait la télévision et la radio. Elle ressemblait à la maison qu'Alfredo avait partagée près de l'institut : elle ressemblait à toutes les maisons des gens de leur espèce à travers le monde.

Ils dînèrent avec la télévision allumée, mais personne ne la regardait. Ben était dans son rêve, les hommes parlaient, et Teresa regardait et écoutait. Elle était contente qu'Alfredo ait ce vrai ami - ait deux vrais amis, parce que cela lui donnait l'impression d'être soutenue elle aussi. Un homme avec de vrais amis, elle en connaissait la valeur, pour une épouse. Son père avait eu des amis au village, en ce temps qui semblait si lointain, mais depuis leur arrivée dans le Sud, à Rio, il n'avait plus d'amis, seulement sa femme. Dans la favela, plus d'hommes avec qui s'asseoir et parler. Il buvait, seul. Il s'enivrait.

Teresa savait que, depuis qu'elle connaissait Alfredo, le poids et les soucis de sa vie s'étaient allégés de moitié. Déjà, sitôt après leur rencontre, elle avait du mal à imaginer comment elle avait pu tenir, seule, sans personne d'autre qu'elle-même sur qui compter.

Quand vint le moment d'aller dans leurs chambres, il ne pouvait faire aucun doute qu'Alfredo irait avec José, et pas seulement parce qu'ils n'avaient pas fini d'échanger leurs nouvelles. En fait, si elle avait été seule dans la maison avec Alfredo... mais il la salua de la main avec un sourire, en guise de bonne nuit, et suivit José. C'était à elle d'être avec Ben parce qu'il lui faisait confiance. Elle songeait que, chez Alex, Ben avait eu sa chambre à

lui, mais là il y avait deux lits, très rapprochés. Elle enfila une chemise de nuit dans la salle de douche, et trouva à son retour Ben tout habillé, couché sur son lit. Elle savait que c'était parce qu'il commençait déjà dans sa tête le voyage vers les montagnes. Il souriait au plafond, et il demanda : « Nous partirons de bonne heure ? »

— Pas demain, Ben. Je te l'ai dit. » Elle éteignit la lumière près de la porte et alla se mettre au lit en se disant que, depuis qu'elle connaissait Ben, il avait presque tout le temps été malade, effrayé, intimidé, et elle ne l'avait pas vu tel qu'il était vraiment, joyeux et confiant. Même dans la pénombre de la chambre, elle pouvait voir ce visage-là, et il souriait. C'était le moment où elle aurait dû dire : « Écoute, Ben, il y a eu une erreur... » Mais les secondes, puis les minutes passèrent et elle garda le silence.

J'en discuterai avec Alfredo, et aussi avec José, et nous trouverons un moyen de le lui expliquer ; mais quelle absurdité, se disait-elle : Ben s'attendait à retrouver son peuple, et il n'allait pas lâcher son rêve. S'ils lui disaient : « Mais mieux vaut que tu ne les voies pas, Ben, ce sont de pauvres gens malheureux », il voudrait tout de même les connaître. S'ils feignaient de trouver un endroit dans les montagnes où ces gens avaient été, et puis qu'ils disaient : « On dirait qu'ils sont partis ailleurs », Ben continuerait à chercher, tant son besoin était grand. Teresa essaya d'imaginer comment c'était, de croire qu'on était le seul être au monde de sa propre espèce, de savoir qu'on est seul, qu'on dépend des gentillesse de hasard, pour être utilisé puis abandonné. Mais elle ne pouvait pas l'imaginer, seule une panique faite de vide et de solitude l'étreignait, la laissant nauséuse et transie. *Mais il faut le lui dire, il le faut,* se répétait-elle tout en s'endormant, puis elle se réveilla en sursaut et vit Ben penché au-dessus d'elle. Dehors le clair de lune jaune resplendissait, et il éclairait la chambre. Ben avait ôté sa veste et son pantalon, et ce qu'elle vit là, dans sa main, la fit se redresser et dire sèchement : « Non, Ben, non, arrête. » Il se penchait au-dessus d'elle, et elle ne savait s'il comptait juste la regarder ou... Il se redressa, et sa main retomba, lâchant un pénis dont l'érection commençait à faiblir.

« Tu devrais te recoucher, Ben », dit-elle.

Il obtempéra, muet, docile, et garda les yeux ouverts. Elle aussi. Il dit avec colère : « Rita m'aimait. Elle m'aimait, elle. Toi tu ne m'aimes pas.

— Mais si, Ben, je t'aime beaucoup. Tu le sais très bien. »

Elle entendait sa respiration : comme celle d'un enfant qui va fondre en larmes. Elle songeait que ce... cet homme, quoi qu'il fût - fort et plein d'énergie quand il n'était pas malheureux -, avait ses instincts. Et qu'avait-il pu faire de ses élans sexuels avec les femmes ? Rita, cela remontait à longtemps... des mois. Elle savait que, couché là, à pleurnicher un peu, il se disait qu'il y aurait une femme pour lui, quand il rejoindrait son peuple. Bientôt sa respiration changea, et il s'endormit. Mais elle ne dormit pas. Dès le point du jour, levée et habillée, elle alla faire du café à la cuisine. L'odeur réveilla les deux hommes.

La porte était fermée entre cette pièce et la chambre de Ben mais même ainsi elle parlait à voix basse, pour leur dire qu'il fallait expliquer les choses à Ben, absolument, c'était cruel de continuer ainsi.

« Il l'apprendra, dit Alfredo. Il verra par lui-même.

— J'ai peur », dit Teresa, mais ce n'était pas à elle-même qu'elle pensait, ni à eux. D'abord Alfredo puis José lui assurèrent qu'ils seraient tous ensemble et que si Ben se mettait en colère ils la défendraient, et se défendraient eux-mêmes. Alfredo vit qu'elle n'était pas rassurée et dit à José que Teresa était très attachée à Ben. « Et moi aussi. Ce n'est pas juste une... bête.

— Il ressent les choses comme nous », dit Teresa.

Ben fit alors son entrée, souriant, excité comme un enfant à l'orée d'une nouvelle journée, et avant qu'il ait pu demander : « Pouvons-nous partir aujourd'hui ? » elle lui rappela qu'aujourd'hui serait réservé aux emplettes.

Ils montèrent tous dans la voiture de José et allèrent acheter des vêtements chauds, des bidons en plastique pour l'eau, une couverture chacun, de la nourriture. Cela prit toute la matinée.

Puis Teresa se plaignit à nouveau de son mal de tête : l'altitude la rendait malade.

José prépara une décoction de coca et leur en fit boire à tous, contre le mal des montagnes. Elle dormit toute l'après-midi, tandis que les hommes allaient voir quelqu'un, et que Ben, nerveux, s'ennuyait dans la salle de séjour.

Au dîner, Alfredo et José dirent à Teresa qu'ils avaient un plan à lui proposer : elle pourrait rester vivre dans cette maison avec la femme de José, qui travaillait à Jujuy et gardait ses week-ends libres pour quand José revenait de Humahuaca. Ce matin, ils étaient allés voir un ami qui travaillait à la station de télévision locale - toute petite, rien à voir avec le somptueux équipement de Rio mais, si elle était patiente, il y aurait sûrement quelque chose pour elle. En attendant, il y avait le musée archéologique, elle pouvait essayer là. Jujuy attirait des hommes des métiers du tabac, des mineurs, des experts de toutes sortes, et il fallait des gens comme Teresa pour s'occuper d'eux. Qu'en pensait-elle ? Voulait-elle rester à Jujuy ? demanda Alfredo. Elle répondit oui aussitôt. Ben écoutait cette conversation comme le fait un enfant lorsque la conversation ne le concerne pas, mais Teresa songea, et pour la première fois : Qu'allons-nous faire de Ben ? Si nous le renvoyons à Alex, ce Pr Gaumlach va lui mettre la main dessus. Je ne peux pas demander à la femme de José de l'accueillir aussi. Ils n'avaient pas vraiment pensé à l'avenir de Ben : il avait été tellement urgent de lui faire fuir Rio, le danger. Il semblait qu'elle - c'est-à-dire aussi Alfredo (mais pourquoi devrait-il dire oui ?) - fût désormais responsable de Ben. Ou peut-être valait-il mieux le renvoyer à Londres, à cette Rita dont parlait Ben.

« À quelle heure est-ce que nous partirons demain ? demanda Ben.

— Dès que nous aurons mis tout l'équipement dans la voiture, dit José.

— Est-ce que nous emportons tout ça pour les gens ?

— Non, nous en aurons besoin, dit José. Il fera froid.

— Pourquoi vivent-ils à un endroit si froid ?

— Tu verras », dit Alfredo, après un moment de silence où les trois paires d'yeux se croisèrent, pour aussitôt se détourner, de crainte que Ben ne perçoive leur anxiété. Mais il l'avait perçue, oh oui ! Ben comprenait toujours beaucoup plus de choses que les gens ne l'imaginaient.

« Pourquoi dis-tu ça comme ça ? voulut-il savoir. Ils ont quelque chose qui ne va pas ?

— Non », dit Teresa.

Et José intervint pour leur rappeler qu'il n'était pas encore huit heures, pourquoi n'iraient-ils pas tous les quatre faire un tour dans un certain hôtel, pour découvrir la vie nocturne de Jujuy ?

Ben dit qu'il ne voulait pas y aller. Teresa lui rappela qu'il avait aimé s'asseoir aux terrasses des cafés de Rio pour regarder défiler la vie, non ?

L'hôtel était un établissement de pacotille, très éloigné des somptueux édifices qui bordaient les célèbres plages de Rio. Il y avait des lumières multicolores à l'extérieur, qui l'isolaient du reste de l'environnement, et la grande salle était bondée, aveuglante, et assourdissante. L'entrée des quatre passa presque inaperçue et, quant à Ben, l'endroit était plein de types costauds et imposants. De la nourriture arrivait sur les tables, mais c'était le bar qui attirait les gens. Tout au long du comptoir se massaient des hommes, venus principalement des plantations de tabac, et ils regardaient les jeunes femmes hardies et bruyantes qui étaient là pour eux. Les quatre trouvèrent une table et réussirent à s'y glisser. Ben n'avait pas l'air content, le bruit l'affectait ; il dérangeait aussi Teresa, dans l'état où elle était, surmontant à grand-peine sa migraine et sa nausée. Et elle observait les filles en se jurant qu'elle n'avait jamais été aussi insistante ni aussi bruyante, elle en était sûre ; en se disant qu'elles avaient sûrement, comme elle-même, des familles à entretenir ; et en regrettant bien d'être venue. Puis elle vit une jeune femme qu'elle avait vue pour la dernière fois à la terrasse du premier hôtel où elle était allée, avec sa robe neuve. Elle craignait d'être reconnue et saluée, et que José sache alors tout d'elle. Ce ne serait pas agréable pour Alfredo. Elle se fit toute petite derrière Alfredo, qui le remarqua, regarda ce qui se passait, comprit, et lui dit qu'ils n'avaient pas besoin de rester longtemps. Pendant ce temps José avait été accosté au bar par une fille qu'il connaissait manifestement très bien : ils échangeaient des plaisanteries.

« Depuis combien de temps est marié José ? demanda Teresa et, comme Alfredo riait, elle dit : Si je devais t'attendre à Rio, je serais jalouse. »

Elle pensait que Ben ne comprendrait pas, mais il dit : « Pourquoi, Teresa ? Pourquoi es-tu jalouse d'Alfredo ?

— Nous plaisantions, dit Teresa en regardant José avec la femme. Puis, à voix basse, pour Alfredo : Non, je ne plaisantais pas.

— Mais tu m'empêcheras de faire des bêtises », dit Alfredo.

À ce moment-là José revint avec de la bière pour lui et pour Alfredo, un jus

de fruits pour Ben, et une décoction de coca pour Teresa. « Demain sera difficile, lui dit-il. Nous irons beaucoup plus haut, et tu vas te sentir mal si tu ne bois pas cette potion.

— Est-ce que mon peuple en boit ? demanda Ben.

— À en juger par toi, ils ne doivent pas en avoir besoin, dit José. Où as-tu déniché des poumons pareils ? »

Puis il se mit à rire, d'un air entendu de conspirateur, et dit : « J'ai dit ça comme s'ils existaient. » Il l'avait dit en portugais, partageant avec Teresa et Alfredo la cruelle plaisanterie. En portugais : mais Ben avait saisi, saisi quelque chose. « Pourquoi ris-tu ? » dit-il à José. Il était soudain soupçonneux.

« Nous faisons de mauvaises plaisanteries », dit José en anglais. Puis en portugais : « Ce Ben est vite désorienté.

— Pourquoi dis-tu ça ? Pourquoi dis-tu mon nom, Ben, qu'est-ce que tu dis sur moi ?

— Ce n'est rien », dit Teresa, songeant que ce José n'était pas une personne très sensible aux sentiments des gens, contrairement à Alfredo. Puis elle pensa qu'il ne fallait pas que Ben apprenne la vérité comme ça, de cette façon méchante.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » voulut savoir Ben en scrutant leurs visages, l'un après l'autre.

Et c'était le moment où elle pouvait dire : « Ben, il y a eu un malentendu... » Mais elle ne pouvait pas s'y résoudre. Elle se taisait. Alfredo paraissait mal à l'aise, prêt à s'excuser - envers elle, observa-t-elle, comme si cette maladresse avait été blessante pour elle plutôt que pour Ben. José retourna au bar pour dire quelque chose à la femme, simple connaissance ou davantage, et Teresa se reconforta à la pensée que José n'était pas Alfredo.

Alfredo dit à José qu'ils feraient mieux de partir. Il savait que Teresa n'aimait pas cet endroit. José ne l'aurait pas remarqué. En attendant, le pauvre Ben était assis là, morose, et lançait des regards méfiants à la ronde, comme si non seulement eux trois mais toutes les personnes présentes étaient devenues ses ennemis. Teresa passa près de la fille de Rio avec l'impression que son passé avait lancé ses tentacules pour la récupérer. Comme ils marchaient tous les deux vers la voiture, avec Ben qui les suivait en les guettant, plein de soupçons, Alfredo entoura Teresa de son bras et dit : « Mais tu resteras avec moi, Teresa ? Tu es d'accord ? Et quand nous redescendrons des montagnes, nous nous marierons. » Il avait parlé en portugais, et maintenant il dit en anglais, pour Ben : « Teresa et moi allons nous marier. »

Ben ne réagit pas. Et Teresa se disait : Et Ben ? Alfredo ne voudra pas de moi s'il pense que je dois m'occuper de Ben.

Quand ils arrivèrent chez José, Ben dit qu'il voulait se coucher, et Teresa, redoutant ce qu'il pouvait éprouver, le rejoignit et se mit au lit dans le noir. Ben ne dormait pas. Elle pouvait voir l'éclat inquiet de ses yeux. Il ne parlait pas.

Elle écoutait les hommes parler dans la pièce à côté, et les voyait dans sa tête. Ils étaient très différents. José était un type maigre et nerveux, au visage osseux et tranchant, avec des yeux méfiants. Sa peau était pâle sous le hâle, et non d'un brun cuivré, uni, comme elle et Alfredo. Elle se disait : Nos enfants seront beaux. Ils tiendront d'Alfredo et de moi. Nous sommes des gens beaux. José est laid, et c'est parce qu'il n'a pas mangé à sa faim à une certaine époque de sa vie. Elle savait cela à quelque chose d'inachevé en lui. Au moins nous mangions, Alfredo et moi, nous mangions bien, avant que ne commence la terrible sécheresse. Et nos enfants se porteront bien. Elle imaginait le visage d'Alfredo, quand il verrait leur premier enfant. En même temps que se déroulaient ces pensées confiantes et dignes, son cœur battait d'angoisse pour Ben.

Le matin, Ben garda le silence et ne posa aucune question. Pendant qu'ils chargeaient la voiture, Ben regardait fixement les montagnes et, entre de longues contemplations ténébreuses, il tournait vers eux des yeux désorientés et méfiants. Il commença une danse de piétinements furieux en émettant de brefs grondements rageurs, et cela dura jusqu'à ce que le chargement soit terminé et la maison fermée à clé. Alors il s'arrêta et se planta face à ces sommets, ces hauts sommets cruels et sombres. Ce qu'elle vit sur son visage la fit aller vers lui et poser la main sur son bras, délicatement, par crainte de sa colère. Mais il resta sans réaction à sa main compatissante : il ne bougea pas, resta plongé dans sa contemplation, le regard assombri par la souffrance et le deuil.

« Il sait donc. Il doit savoir. D'une manière ou d'une autre il a tout compris », songea Teresa.

Dans la voiture, Teresa prit place à l'avant, par crainte d'être malade, sachant que Ben risquait d'être malade aussi : Alfredo s'installa à l'arrière avec Ben, et Teresa vit à sa façon de s'asseoir qu'il était prêt à affronter Ben, si sa colère explosait à nouveau.

La route qu'ils prirent était large, au début, et bordée d'agglomérations de fortune, avec un hôtel ici et là, puis elle se rétrécit et commença à grimper. L'air raréfié était comme pétillant, et Teresa ne se préoccupa plus de rien sauf de la nausée et du mal des montagnes qui lui oppressaient la tête par vagues glacées. La route, montant et descendant, serpentait à flanc de colline - c'étaient encore les contreforts. Il y avait encore des arbres, qui allèrent diminuant, puis il n'y eut plus de trous d'ombre en travers de la route : ils avaient dépassé la limite des arbres. Comme il faisait plus froid, ils s'arrêtèrent pour enfiler des vestes par-dessus leurs chandails. Ben se campa à côté de la voiture pour regarder là-haut, puis scruter les alentours, collines, sommets, vallées rocheuses, où il n'y avait personne, pas une maison, nulle part. En fin d'après-midi, ils arrivèrent à l'hôtel, le dernier, sur cette route qui devenait ensuite une piste grossière. L'hôtel accueillait des prospecteurs, des alpinistes, des topographes. Ils étaient pour l'instant les seuls clients. Teresa

était indifférente à tout, sauf au fait que le mouvement avait cessé, et qu'elle pouvait rester assise avec les yeux fermés. Ben gardait le silence. Il se postait aux fenêtres, l'une après l'autre, et regardait là-haut. Alfredo alla commander un repas qui convienne - léger, à cause du mal des montagnes. Et de nouveau arriva un plateau avec une décoction de coca, qu'ils burent tous avec gratitude. Ils avaient dépassé le repère des cinq mille mètres, et le seul à ne pas souffrir de l'altitude était Ben.

« C'est cette poitrine que tu as, dit José. Dans cette région, tout le monde a une poitrine comme la tienne parce que l'air est raréfié, et il faut des grands poumons.

— Qui, tout le monde ? Où sont-ils ? demanda Ben. Il n'y a personne. »

La nuit était froide, avec des nuages qui glissaient derrière les fenêtres : rien à voir. Ils allèrent se coucher de bonne heure, José avec Alfredo, Teresa avec Ben. Teresa était éveillée, à cause de sa migraine, et Ben était éveillé. Il régnait dans la chambre une obscurité profonde et étouffante mais la blancheur de la brume au-dehors, éclairée par la lampe suspendue au-dessus de l'entrée, envoyait une faible pâleur dans leur chambre. Teresa songeait que si elle le disait maintenant à Ben, que son peuple, son espèce, n'existait pas, ce ne serait pas pire que ce qu'il avait en tête.

Ils se levèrent tôt, dans un air raréfié, excitant et piquant, où le soleil se réfléchissait durement sur les parois rocheuses et les cimes abruptes. Il n'y avait pas trace de brume ni un seul nuage. Pendant qu'ils prenaient leur petit déjeuner, deux hommes arrivèrent ; ils projetaient de partir vers les cimes, mais de revenir avant la tombée de la nuit. « Ce n'est pas un endroit où se perdre quand il fait nuit », dirent-ils.

Et maintenant, réorganisation du matériel, de l'équipement. Ils conservèrent une chambre et y entassèrent tout ce dont ils n'auraient pas besoin, car ils allaient continuer à pied. La voiture fut fermée à clé et laissée là où les patrons de l'hôtel pouvaient la garder à l'œil. Chacun portait un sac à dos rempli de vêtements chauds, d'eau, de nourriture ; José transportait en plus un petit réchaud et une casserole.

Ils n'allaient pas monter, mais rester plus ou moins au même niveau. Tout au moins pour aujourd'hui, précisa José, en regardant Ben du coin de l'œil avec circonspection. Ben accueillit en silence la nouvelle qu'aujourd'hui ne marquerait pas la fin de leur voyage : difficile de déchiffrer son visage, tandis qu'il contemplait les immensités tout autour d'eux. Ce qu'elle crut y lire fit monter les larmes aux yeux de Teresa et elle se détourna. Avant de se mettre en route, les quatre regardèrent les deux nouveaux venus s'éloigner vers les hauteurs, vers un escarpement qui maintenait l'hôtel dans l'ombre.

Ce soir, ils comptaient trouver une cabane qu'utilisaient les alpinistes, et le lendemain matin ils se mettraient à la recherche de la paroi rocheuse dont se souvenait Alfredo. À présent ils portaient tous leurs plus gros chandails et leurs vestes molletonnées, ainsi que des lunettes noires. D'abord ils suivirent une piste assez large pour un âne ou un mulet, mais ensuite ce furent des

sentiers, tantôt à l'ombre, tantôt au soleil. Alfredo s'arrêtait à chaque embranchement pour s'assurer de la direction. José et lui discutaient : José disait qu'il fallait choisir les chemins les plus fréquentés, « parce que c'est là que vont les hommes des rochers » - il voulait dire par là les archéologues, les paléontologues, qui découvraient dans les montagnes toutes ces choses qui remplissaient le musée de Jujuy, en bas. Il demanda à Alfredo pourquoi sa fameuse paroi rocheuse (qu'il appelait « ta galerie de peintures ») n'avait pas été découverte.

« Tu le verras toi-même », dit Alfredo.

Ils disaient cela devant Ben en anglais, mais il ne posait pas de questions et suivait simplement José, qui suivait Alfredo. Teresa venait derrière, d'où elle pouvait observer Ben. Elle était pratiquement sûre que Ben savait la vérité, mais ce visage barbu prenait parfois un tel air d'attente extatique qu'elle avait l'impression de regarder un enfant dans l'attente de merveilles promises pour demain, et puis l'expression disparaissait et elle ne décelait plus que tristesse.

Ce fut une dure journée, même s'ils ne grimpaient pas plus haut. Tantôt ils avançaient sur des sentiers dans l'ombre profonde, entre de hautes parois à pic, tantôt ils longeaient des précipices. Ils étaient oppressés - à l'exception de Ben, apparemment - et ils avaient mal à la tête, en dépit des décoctions de coca que José avait préparées dans des thermos et qu'il leur dispensait. Ils s'arrêtèrent au milieu de l'après-midi parce qu'il y avait une cabane, juste un grossier refuge en rondins qui avaient dû être traînés jusqu'ici par des bêtes, car il n'y avait pas d'arbres. Alfredo dit qu'il se rappelait la cabane, mais qu'il se la rappelait en meilleur état : il y avait des trous ici et là dans les parois, là où les rondins s'étaient tassés, et quelques pierres plates du toit avaient glissé. Personne ne s'en était servi depuis longtemps, sauf un petit animal qui avait laissé des crottes. Ils nettoyèrent les lieux et empilèrent leurs affaires contre le mur. José ramassa des brindilles et de la mousse pour faire du feu ; il en trouva toutefois si peu qu'ils décidèrent de garder leur provision pour quand il ferait nuit. L'obscurité tomba vite, à cause de tous les hauts sommets alentour, mais Alfredo eut le temps d'établir le parcours du lendemain : il escalada les rochers, s'arrêtant devant une paroi rocheuse implacable ou au bord d'un précipice. Lorsque le froid tomba et que le soleil disparut, ils étaient à l'intérieur, avec leurs couvertures disposées autour du petit feu. Leurs têtes résonnaient à cause de l'altitude, et aucun d'eux n'avait vraiment envie de manger. Teresa, Alfredo et José attendaient, les nerfs tendus, la question de Ben : « Où est mon peuple ? Où allons-nous les trouver ? »

Alfredo avait une petite radio, mais elle ne marchait pas bien. Une musique grêle surgissait faiblement par à-coups, comme venue de quelque part situé à des milliers de mètres en contrebas ; des voix d'hommes et de femmes s'y mêlaient à des bribes d'informations, une phrase d'une chanson, les mots d'un discours... Ils l'éteignirent.

Le feu était tout petit, infime vacillement sur les murs en rondins, dont les

interstices laissaient voir une lumière froide. Ils sortirent, et se figèrent là, transfigurés. Il n'y avait aucune pollution dans ces montagnes et les étoiles brillaient d'un éclat coruscant, feux étincelants de bleu, de rouge, de jaune, qui s'élançaient vers eux, et la Voie lactée traversait le ciel comme une route menant vers un ailleurs. Voir ainsi ces étoiles, nettes, lumineuses, sans voile, c'était comme revisiter un souvenir. Ils étaient là muets, frappés de saisissement, et soudain, ils entendirent un fredonnement rauque et virent que Ben s'était mis à bouger - il dansait et chantait aux étoiles.

« Elles parlent ! Elles chantent pour nous ! » cria-t-il.

S'efforçant d'ouvrir leur esprit à ce que pouvait entendre Ben, les trois autres crurent percevoir un murmure cristallin, un tintement minuscule, mais Ben exultait : « Les étoiles chantent ! Elles chantent ! »

Il continua à danser, se courbant, s'inclinant, brandissant les bras vers les étoiles, sautant et tapant des pieds, tourbillonnant inlassablement, tandis que les trois autres le regardaient en frissonnant, emmitoufflés dans leurs couvertures.

Et il continua ; encore et encore, à tel point qu'ils crurent qu'il allait s'écrouler d'épuisement, là, devant la petite cabane construite entre les rochers et les escarpements dont les cimes transperçaient le champ d'étoiles.

Il leur sembla que des heures s'écoulaient, tandis qu'ils se recroquevillaient dans l'insensibilité, et d'abord Teresa puis les deux hommes se réfugièrent au chaud dans la cabane, d'où ils voyaient Ben se démener à la clarté des étoiles et entendaient son hymne aux cieux par les interstices.

Plus tard, il se tut ; ils sortirent alors et le virent dressé avec les bras tendus et la tête en arrière, silencieux, les yeux levés, haut vers le ciel. L'éclat lumineux et scintillant du ciel avait déplacé son tracé, et des ombres d'étoiles s'étaient étirées sur l'espace nu où se tenait Ben. Il était en transe, ou en extase, et puis enfin il laissa retomber ses bras et demeura là, immobile, commençant à frissonner. Teresa le ramena à l'intérieur et l'enveloppa de couvertures. Il resta assis à l'endroit où elle l'avait installé, le regard fixé sur les restes du feu, et il reprit son chant bas et rauque. Il était loin d'eux, sa conscience ailleurs. Ils parlaient à voix basse pour ne pas l'arracher à l'état où il se trouvait. Ils ne dormirent pas mais veillèrent avec lui.

Le matin, lorsqu'ils ouvrirent la porte, la cabane était encore dans l'ombre, tandis que le ciel étalait de l'or et du rose parmi les cimes.

Ils se réchauffèrent avec du thé brûlant, puis sortirent faire quelques pas dehors pour chasser la raideur de leurs membres. Mais pas Ben : il était perdu dans son rêve, un rêve dont les autres ne savaient rien. Ensuite, ils laissèrent tout dans la cabane, et s'éloignèrent en file indienne sur un étroit sentier avec une haute falaise noire d'un côté, et de l'autre une pente de roche noire qui descendait à pic jusqu'à une vallée rocheuse loin en contrebas. Au-dessus d'eux planait un condor, suivant leur progression le long du sentier glissant. Au bout d'environ deux heures, Alfredo dit : « C'est ici. Je m'en souviens. » Il bifurqua à droite par une faille dans la falaise, où ils durent ramper et

escalader, se retenir à de minuscules rebords et protubérances, puis ils émergèrent dans un large espace plat que dominaient des escarpements tout autour. Devant eux se dressait une haute paroi nue. Il était à peu près dix heures du matin. Le soleil éclairait l'autre côté de la barrière rocheuse qu'ils avaient franchie, et au-dessus d'eux s'étendait un ciel lumineux. Alfredo allait et venait le long de la base de la paroi rocheuse, se rapprochait... reculait... se rapprochait encore, hochait la tête... se déplaçait d'un côté, puis de l'autre, en disant : « Non, pas là, oui, c'est là. » Il s'éloigna, revint, et soudain un rai de lumière passa faiblement au-dessus d'une cime, pour forcer aussitôt, et atteindre la lisière de la paroi rocheuse.

Aussitôt, une silhouette émergea des profondeurs noires et brillantes de la roche où, profondément enfouies sous les reflets, se trouvaient d'autres silhouettes, qui avaient besoin de la lumière du soleil pour apparaître. Le faisceau de lumière devint un torrent et voici qu'ils étaient tous là, telle une galerie de peintures, le peuple de Ben. Ben s'était avancé d'un pas, puis d'un autre, se tenait devant la roche, avec ses trois compagnons en retrait derrière lui, le laissant prendre possession. À présent le soleil tapait fort, en plein sur la paroi rocheuse couverte de personnages, au moins une quarantaine, et il y en avait plusieurs comme Ben, sauf qu'ils n'étaient pas vêtus comme lui. Étaient-ce des bandes d'écorce ? Des peaux de bêtes ? C'étaient de vrais vêtements, en étoffe souple qui retombait en plis, ceinturés au milieu et retenus sur l'épaule par des agrafes métalliques. Ces vêtements étaient colorés : ils n'étaient pas seulement gris ou bruns, mais d'une sorte de rouge, ou encore bleus, verts... Ces personnages au torse puissant avaient les cheveux plus longs que ceux de Ben en ce moment - qui leur retombaient sur les épaules. Ils portaient la barbe, mais pas tous... non, là... ce devait être les femelles, ces personnages sans barbe... Elles étaient bâties plus délicatement, même si elles tenaient solidement sur leurs pieds. Elles ne portaient pas d'armes, mais plusieurs d'entre elles tenaient ce qui ressemblait à des sortes d'instruments de musique. Ben regardait fixement. Ce qu'il pensait à cet instant, les autres l'ignoraient. Ils avaient le cœur battant, et certes pas seulement à cause de l'altitude, mais plutôt par crainte de ce qu'il pouvait éprouver. Ben s'avança, caressa le contour d'une femelle qui semblait lui sourire, puis se pencha et frotta son nez contre elle, et sa barbe, en poussant des petits cris brefs qui étaient des salutations de bienvenue.

Le silence ensuite fut affreux, affreux... souligné par leur respiration rauque et laborieuse.

Ben leur tournait toujours le dos. Il était là à en caresser une autre, qui lui souriait des profondeurs de la roche noire. Et maintenant le soleil sur la roche s'amenuisait, glissait et s'esquivait, faisant disparaître ces gens l'un après l'autre. Bientôt il n'en resta plus que quelques-uns, à l'extrême bord, et Ben était là à toucher et caresser la créature femelle. Puis le soleil se déroba et ils entendirent son hurlement, tandis que, s'étant jeté contre la roche, il y restait plaqué.

Le soleil s'était retiré de la scène. Les images avaient disparu. Au-delà de la silhouette affaissée de Ben ils pouvaient distinguer, s'ils scrutaient assez fort la roche luisante, les vagues contours de ce qui avait été si fort et si vivant quelques instants plus tôt. On voyait bien comment les gens pouvaient passer devant cette paroi rocheuse sans rien voir, rien sauf s'ils avaient la chance de saisir ce moment précis où les rayons du soleil tombent à un certain angle.

Ben se redressa, leur tournant toujours le dos : il prenait son temps pour leur faire face et les affronter. Il avait été terriblement trahi par ces trois-là qui se prétendaient ses amis, voilà ce qu'il devait ressentir ; et ils avaient peur de ce qu'ils allaient voir. Mais il ne se retournait pas, il semblait rester là comme en suspens devant la paroi rocheuse, un poing posé dessus. Puis il se retourna enfin, au prix d'un effort : ils pouvaient voir que cela lui était difficile. Il paraissait plus petit qu'il n'avait été, une pauvre bête. Son regard ne les accusait pas : il ne les regardait pas.

Teresa osa aller vers lui et l'enlacer, mais il ne la sentit pas, ne perçut pas sa présence. Il trébucha à côté d'elle tout au long du chemin qui les ramenait à la cabane. Sur le sentier qui longeait le précipice, il s'arrêta un moment et regarda en bas, mais repartit dès que Teresa l'effleura. Dans la cabane, ils remirent du combustible sur le petit feu et firent du thé, et lui en proposèrent. Il ne les voyait pas. Puis - et ce fut si soudain qu'ils restèrent d'abord ébahis - il les quitta et s'élança sur le sentier qu'ils venaient de parcourir. Silence. Puis Teresa comprit, et elle allait s'élancer sur ses pas quand Alfredo l'entoura de son bras et dit : « Laisse-le, Teresa. »

Ils entendirent un cri, un éboulement de cailloux, puis le silence.

Ils se levèrent lentement, et partirent lentement sur ses traces. Ils retournèrent là où le précipice était à pic au bord du chemin. Ben était là, tout en bas, petit tas de vêtements colorés. Ses cheveux jaunes étaient comme une touffe d'herbe de montagne.

Les trois compagnons vacillaient là à l'extrême bord, les yeux fixés en bas, et les bras tendus pour se retenir les uns aux autres, et garder leur équilibre. Une rafale de vent souffla d'un coin d'air bleu, là où le sentier bifurquait, juste un peu plus loin, assez fort pour les faire reculer sur ce sentier qui n'était guère plus qu'une corniche au-dessus du vide, et s'adosser à la roche. À présent ils ne pouvaient plus voir Ben, seulement l'autre côté de la vallée, hérissé de falaises et d'escarpements.

« En rentrant à l'hôtel, nous pourrons téléphoner au Pr Gaumlach et lui dire ce qui s'est passé, dit Alfredo.

— C'est moi qui téléphonerai, dit José. Il ne saura pas qui je suis. Je ne parlerai pas de toi ni de Teresa.

— Il sera furieux contre toi. Mais tu peux lui dire que même un animal a le droit de se suicider.

— Il leur faudra un jour ou deux pour arriver jusque dans la vallée... Il leur faudra des mulets, reprit José.

— Les condors ne laisseront pas grand-chose de lui », conclut Alfredo.

Un condor arriva soudain, surgissant par-derrière, de l'autre côté de la montagne. Il descendit en planant, puis tournoya au-dessus de la vallée. Ils voyaient le soleil étinceler sur son dos.

« Peu importe, dit José. Ils peuvent tout savoir sur quelqu'un rien qu'avec un petit bout d'os d'un seul doigt.

— Ils voudront savoir ce qu'il faisait ici, dit Alfredo.

— Est-ce que tu vas leur montrer les peintures sur le rocher ? demanda José.

— Qu'ils les trouvent eux-mêmes », répondit Alfredo. Un autre condor se laissait tomber des cimes des montagnes jusque dans la vallée.

Teresa n'avait pas participé à cette discussion.

« Teresa, tu es sotte de pleurer. C'est une bonne chose, ce qu'a fait Ben, dit José.

— Mais Teresa le sait, repartit Alfredo.

— Oui, dit Teresa. Et elle ajouta : Et je sais que nous sommes bien contents qu'il soit mort et que nous n'ayons plus besoin de penser à lui. »

Notes de l'auteur

Les « Cages » m'ont été décrites avec d'horribles détails il y a dix ans par quelqu'un qui les avait vues dans un institut de recherche, à Londres. Ici elles sont situées au Brésil, à cause des exigences de l'intrigue, mais je suis sûre qu'aucun phénomène aussi déplaisant n'existe au Brésil.

Les autorités ont fait disparaître les bandes d'enfants criminels des rues du centre de Rio. On ne permet plus qu'ils ennuiant les touristes.

Remerciements

Toute ma gratitude, comme toujours, à mon agent Jonathan Clowes, et en particulier pour sa contribution à cette histoire de Ben Lovatt, le Cinquième Enfant.

Et toute ma gratitude aussi à Suzette Macedo pour ses conseils sur la partie brésilienne du livre ; ainsi qu'à Martin Copertari, qui m'a donné des informations sur les conditions de vie dans le nord-ouest de l'Argentine, cette région d'une très grande beauté.

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par ROSES
le 1^{er} mars 2009.

Dépôt légal mars 2009.
EAN 9782290015384

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion